

Roman policier

Cécile Calland

06 50 54 78 80

cecilecalland@gmail.com

Du même auteur

Pris dans la Toile - Lucane Éditions

Lettres mortes - Éditions Lajouanie

Modèle déposé - Éditions Lajouanie

Microclimax

À la mémoire de Marcelle Vasseur,
roc au cœur pur.

Note de l'auteur

Le texte qui suit est dépourvu d'indication de ville ou de pays.

Les descriptions physiques sont réduites à l'essentiel. Excepté le chien, aucun protagoniste n'a de nom.

Afin de souligner leur influence sur les êtres, les lieux et les éléments s'écrivent avec une majuscule.

Ainsi, cher lecteur, vous êtes libre de situer l'histoire où bon vous semble. Vous nommerez et visualiserez les personnages à votre guise. Votre imagination est infinie.

De la contrainte naît la liberté.

Les habitants du Grenat

*J'ai développé une capacité à prendre des décisions très vite,
en faisant admettre aux autres que toutes ne peuvent pas être expliquées
immédiatement mais qu'elles se justifieront plus tard.*

En attendant, mon intuition me guide.

Loïck Peyron

Navigateur

1. Un bar en Ville

Un soir d'été, quelque part à Terre.

Ses saletés sont là. Impossible d'y échapper avant la trêve hivernale. Au bord de la nausée à l'idée d'ingurgiter de l'ADN de mouche, j'inspecte ma bière, l'œil collé contre la paroi du verre.

— Salut l'ami. On ne t'a jamais vu ici. En vacances sur le littoral ?

La question émane du trio de marins installés à la table voisine. Un patriarche, un tatoué, un rouquin à peine sorti de l'enfance. Trois générations, trois gueules tannées, le double de paluches crevassées, le tout à différents stades de délabrement. Malgré l'absence d'agressivité à mon égard, je les suspecte d'être de ceux dont il est préférable de gagner la sympathie. Alors autant plonger tout de suite. L'immersion en pays étranger, c'est glacial au début, rapidement inconfortable et contre-nature et, en définitive, on se surprend à aimer ça. S'habituer à la curiosité des gens du cru, supporter leurs interrogatoires, faire semblant de croire à la supériorité de leurs paysages, de leur gastronomie, de leur musique traditionnelle. Partant du principe que chaque nouvel arrivant risque d'ébranler le fragile équilibre de ce trou à rat, la question qui vient de m'être posée n'est pas si anodine qu'elle en a l'air. Elle vise à évaluer mon niveau de danger potentiel, si par extraordinaire, je venais à résider sur leurs terres plus longtemps de ce que l'on tolère au touriste de passage. Cet étranger est-il un aimant à emmerdes ? le futur béguin de ma femme ? un inspecteur du travail qui m'empêchera de travailler au noir ? Et j'en passe.

D'un coup de menton, le plus âgé des trois m'invite à sa table. Résolu à affronter ce tribunal populaire, je saute du tabouret et attrape ma chope sur le zinc. Accepter de les rejoindre sous-entend accepter de répondre à leurs questions. Plus vite cette corvée sera acquittée, plus vite on me fichera la paix. Ces hommes seront mes attachés de presse. Demain dès l'aube, à l'heure où le soleil dore la contrée, nul n'ignorera plus qui je suis.

Présentations succinctes. Le patriarche se fait appeler Patron ; le tatoué, Matelot ; le rouquin, Mousse. Quand vient mon tour, j'annonce « Prof ».

— J’emménage demain, pas très loin d’ici, ajouté-je, animé d’un enthousiasme sincère. Le début d’une année sabbatique ! Douze mois de liberté, loin de la frénésie des villes et de la folie des hommes. À la vôtre, messieurs !

— Bienvenue en enfer ! s’exclame Mousse, frappant sa pinte contre la mienne. Si je pouvais prendre une année sabbatique, je ficherais le camp de ce pays.

— Burn-out ? demande le tatoué.

— Disons qu’un début de surchauffe professionnelle m’oblige à opérer un repli stratégique.

— Le burnoute est une coquetterie de fonctionnaires, affirme Patron. Nous autres, on appareille à quatre heures du mat’, qu’il vente, qu’il pleuve, avec ou sans rage de dents. Un pêcheur n’a pas le temps de penser au surmenage.

— L’intello invite ses nouveaux copains à sa pendaison de crémaillère ?

— Désolé, Mousse, il n’y aura pas de crémaillère. Ma formulation de « repli stratégique » est un chouia euphémistique. En réalité, je souhaite m’isoler, complètement.

— Sauf l’ermite en montagne ou le marin sur l’Océan, personne ne peut s’isoler nulle part, assure le patriarche.

Posture caricaturale du vieux sage qui croit tout savoir. Mais son effet de manches fonctionne. Matelot s’intéresse, Mousse roule des yeux impatients. L’auditoire conquis, suspendu à mes lèvres, je me garde bien de rompre le silence.

— Qu’est-ce que tu vas faire pendant douze mois ? insiste-t-on.

— Certains navigueraient autour du monde, moi, je vais m’arrimer à un point fixe.

Délice de susciter un réel intérêt.

— Retraite spirituelle à l’abbaye ? suggère Matelot.

— Un an chez les moines ? Pour entendre les cloches sonner toutes les trois heures de jour comme de nuit ? Tu parles d’une quête d’absolu ! Cherchez plutôt un lieu qui rend à l’homme sa condition première...

L’homme de mer sèche.

— Imaginez un territoire vierge qui offre la possibilité de vivre en symbiose avec la faune, la flore, la possibilité d’explorer ses capacités d’adaptation avec notre environnement originel...

— La campagne ? c’est d’un ennui mortel, en plus, c’est bourré d’insectes, se lamente Mousse.

Faisant mine de n'avoir rien entendu, je continue à distiller des indices.

— ... Expérimenter l'autosuffisance, puiser dans les ressources naturelles, aller à la rencontre de soi-même...

— Resté rivé à ton rocher, comme une moule, pendant un an... T'es sacrément fêlé, déplore Matelot en se grattant la tête.

— Je serai un explorateur immobile.

— Ça va être d'un chiant !

— Au contraire ! j'apprendrai à tailler le silex, à tirer à l'arc, arc fabriqué de mes mains, dans du bois de houx, et si, un jour, la solitude venait à me peser, je sculpterai des Vénus aux gros seins pour me tenir compagnie.

Les jeunes se marrent, le vieux loup de mer examine l'excentrique en perdition qu'il a invité à sa table :

— Et si ta mère veut te joindre, elle te trouve où ?

Pour un capitaine qui slalome toute l'année à travers la multitude d'îlots dressés devant son port d'attache, ce vieil homme devrait savoir qu'il est possible de vivre ailleurs qu'à Terre ou sur un rafirot. Assez tergiversé, le conformisme de ces types me fatigue.

— À l'île du Grenat.

Les trois hommes s'échangent de drôles de regards.

— Et tu dis que tu veux être seul au monde ?

— C'est ça.

— Sais-tu combien le Grenat compte d'habitant ?

— Zéro, dis-je en m'octroyant une longue rasade de bière. Le dernier est mort il y a deux ans.

— D'habitante ?

Sournoiserie de galérien jaloux de ma liberté. Pas besoin d'être devin, dans une seconde, Patron va nous assommer avec un nombre entier strictement supérieur à zéro.

— Une ! » s'exclament en cœur ces trois envieux.

Pintes entrechoquées, rires gras. Dieu qu'ils m'agacent.

— Bien tenté, les gars, mais ça ne prend pas. L'agent immobilier qui me loue la maison a été on ne peut plus catégorique : aucun voisin, aucun touriste, même en été. L'île du Grenat est absolument déserte !

— Tu crois ces escrocs ? fait l'ancêtre. C'est vrai, plus personne ne veut vivre sur cette île. Trop humide, trop isolée, balayée par les tempêtes dès la fin de l'été, engluée dans le brouillard en automne, quant à l'hiver, on n'en parle même pas... Personne, sauf une autre fêlée...

Un silence s'installe. Le temps pour moi de savourer cette tentative de canular de la part de trois compères qui s'essayaient au bizutage d'un nouveau venu.

— Qui lui dit ? demande l'homme aux cheveux d'argent.

— Vas-y, toi, t'es bien parti pour lui saper le moral, répond Matelot.

Circonspect, je sonde les visages. Rien ne permet d'affirmer qu'ils se retiennent d'éclater de rire, au contraire, leur mine se sont assombries.

— Ce serait mieux qu'il le découvre tout seul, vu qu'il veut évaluer ses capacités d'adaptation, ironise Mousse.

Qu'on parle de moi à la troisième personne en ma présence m'exaspère depuis que je suis tout petit. Alors qu'il me faut découvrir ce qu'ils savent et que j'ignore, ces idiots continuent de palabrer entre eux comme si j'étais transparent. Au bout d'un moment, j'explose :

— Elle ? c'est qui, bordel ?

— Elle, son fusil et son berger allemand, précise Matelot.

— Sa présence, son con imprenable, ça va l'obséder, le tuer à petit feu plus sûrement que si elle lui balançait une décharge de carabine dans le buffet, renchérit Patron.

— Excusez-moi de vous interrompre. Vous avez dit « son con imprenable » ?

L'homme aux cheveux d'argent grimace. Ce faisant, des plis supplémentaires s'ajoutent à ses rides profondes.

— Une façon de dire que ce ne sera pas la peine de te fatiguer à lui jouer la sérénade sous son balcon.

— Ouais, enfin, son con, intervient Matelot, y en a bien un qui l'a pris. Sans y être autorisé. Alors tu comprends, les nerfs de ta future voisine sont, comme qui dirait, fragiles. Cette femme a choisi de se retirer du monde, plus exactement, de s'extraire de toute présence masculine. Quand elle va te voir débarquer sur son île, y a peu de chance qu'elle t'invite à manger un bout de tarte pour faire connaissance. Elle va t'accueillir à coups de chevrotines, ou alors, elle agira par ruse... Une nuit pendant que tu roupilles, après avoir cadenassé ta porte, elle arrosera ta baraque d'essence, et craquera une allumette...

— Mat' a raison, enchaîne Mousse. À ta place, je filmerais tous vos échanges, qu'elle ne vienne pas, dans dix ans, t'accuser de l'avoir pelotée de force... Au Grenat, tu n'auras ni témoin, ni caméra de surveillance pour te disculper. Un homme encore jeune et une nana de vingt-cinq piges livrés à eux-mêmes sur une île, c'est foutu d'avance ! Que t'aies une conduite irréprochable ou celle d'un vieux lubrique ne fera aucune différence, le simple fait que tu existes suffira à l'agresser. Ta voisine se plaindra à ses copines, qui te dénonceront aux cercles féministes de la région, et crois-moi, ça fait du monde. Ces harpies vont te harceler sans relâche. Renonce pendant qu'il est encore temps !

Foutaises, billevesées, boniments de comptoir. Mon regard s'échappe au-dessus de ces oiseaux de mauvais augure. Le bar est plein à craquer. La clientèle ? une cinquantaine d'hommes, tous en cours d'alcoolisation, et seulement deux femmes. Juchées au comptoir, visage peinturluré, vêtues de couleurs criardes, court-vêtues précisément, courtisées à ne plus savoir où donner de la gorge déployée. Ces filles à marins semblent donner raison à mes compagnons d'un soir. Hormis les travailleuses du sexe, les femmes sont devenues infréquentables. Je me souviens avoir lu un truc là-dessus. Je n'ai plus les chiffres en tête mais le phénomène est là. Un nombre croissant d'hommes en âge de fonder une famille choisit le célibat. Un célibat pimenté d'aventures sans lendemain. La liberté, la jouissance, sans reproches. Les femmes nous haïssent parce que nous sommes des hommes. Déjà qu'on hésitait à prendre l'ascenseur seul avec une femme. Dans ce bar bondé, le constat est sans appel : on sort entre mecs, c'est plus prudent. Mais un mouvement, quel qu'il soit, n'atteint jamais cent pour cent d'adhésion, et c'est bien dommage, car on tenait là la solution qui permettait d'anéantir notre espèce sans douleur : la désertion des hommes devant la paternité. Mousse évoque des hordes d'hystériques infestant tout le Pays. Je les imagine criant à qui mieux mieux dans des locaux enfumés au sujet de la rédaction du Livre blanc de la « maternité sous conditions ». Une main s'agite devant mes yeux, je raccroche, sans enthousiasme, à notre discussion :

— Oui, bon, vous n'en faites pas un peu trop, les gars ? On n'est d'accord, sans vouloir offenser personne, vous êtes nés dans un pays pétri de légendes. Vous avez été bercés aux histoires de sirènes et de monstres sanguinaires. Vous avez fait vos premiers pas sur des plaines hérissées de menhirs, sur lesquels vous voyez des runes aux pouvoirs maléfiques. Alors, l'irruption d'une sorcière dans votre paysage fantastique n'a rien d'extraordinaire, c'est dans l'ordre des choses. Soyons rationnels, cette pauvre fille dont vous parlez – en admettant qu'elle

existe –, et ma pomme, chérissons le même objectif : qu'on nous fiche la paix ! Et c'est précisément ce que nous allons faire. L'île du Grenat est bien assez grande pour deux.

Silence poli. Silence inquiétant. Silence qui hurle que mes compagnons sont persuadés du contraire.

— Depuis quand habite-t-elle au Grenat ? m'énervé-je, un brin déstabilisé.

Après avoir délibéré, la réponse du trio est « environ une année ».

De deux choses l'une, soit l'agent immobilier est un fieffé menteur, soit une grosse feignasse. Il savait que je ne serai pas le seul habitant de l'île et m'a menti sciemment, ou alors, il n'a pas remis les pieds au Grenat depuis au moins un an. Dans ce cas, question subsidiaire : dans quel état se trouve ma future demeure ? À vrai dire, ce dernier point n'est pas le plus préoccupant. À mon tour de m'enquérir du niveau de danger potentiel que représente cette fille, car sur le podium des colocataires que je préférais éviter, il y a bûcheronne, chasseuse de baleine et lanceuse de marteau.

— De quoi vit ma future voisine ?

— Elle vend ses poteries aux galeristes de la région, affirme Patron.

— Une potière ?! m'exclamé-je, à deux doigts d'éclater de rire. Vous auriez dû commencez par là ! Il n'y a pas plus baba cool qu'une potière ! Une potière, ça fume le join et ça se parfume au patchouli ! Elle est peut-être encore un peu secouée eu égard à sa mésaventure, mais ne dit-on pas : baba cool un jour, baba cool toujours ?

— Sûrement, l'ami, sûrement.

2. Terra incognita

Île du Grenat. Premières vingt-quatre heures.

L'île du Grenat flotte sur la ligne d'horizon. À mesure de la progression du taxi-bateau, sa roche déchiquetée apparaît, plongeant dans les eaux débonnaires. Piqué de son phare, coiffé d'un dôme d'oiseaux, le Grenat, joyau de granit rose, offre à l'envahisseur venu de l'Océan, ses reflets changeants. Vert de la lande, violet de la bruyère, jaune des genêts. Une gemme coincée entre le saphir céleste et l'émeraude marine. Cette beauté vénéneuse a la réputation d'attirer dans ses profondeurs le navigateur qui l'approche. À Terre, elle passe pour être la plus inhospitalière des îles de l'Archipel.

Le moteur ralentit. Lorsque que je le questionne à propos de l'histoire de l'île, le commandant, tout à son gouvernail, hausse les épaules. Nous traversons la zone des récifs, barrière naturelle qui protège l'entrée du chenal. La muraille passée, l'anse s'élargit, le bateau glisse au pied du phare, aux faux airs de colosse antique.

Situé à l'extrémité d'une des deux langues rocheuses qui forme cette baie, il est, ce qu'on appelle, un phare de terre, a contrario des phares enrochés en mer. Situées sur l'autre langue, les ruines d'un moulin et une chapelle lui font face. Je reviens au phare, ce truc dingue, né du labeur des hommes. Aujourd'hui, un seul mot règne sur le monde : automatisation. Points positifs de ce progrès relatif : l'automatisation du phare a permis l'électrification de l'île et justifié la pose d'une antenne relais, informations livrées par cet abruti d'agent immobilier que je m'empresse de vérifier. L'icône sur mon téléphone affiche un insolent réseau 5G. Si ce costume-cravate était là à mes côtés, je lui roulerais une pelle, enfin façon de parler. Le phare relègue tout au second plan ? pas tout à fait. La main en visière, je scrute les collines qui encerclent la rade, à la recherche d'une snipeuse, couchée à plat ventre, dans les herbes hautes. Découvrir celle qui me tient en joue, le doigt sur la gâchette, une seconde avant qu'elle ne dégomme l'intrus de sexe masculin avant qu'il pose un orteil sur la terre ferme. À l'exception d'une nuée de fous de Bassan venus voir si le bateau rentrait de pêche, l'endroit est désert, conformément au contrat. Aucune barque arrimée, aucune trace d'occupation humaine,

exception faite d'une sente qu'on devine à peine, montant en direction du phare. Les gars du bar se sont bien fichus de moi. Comment leur en vouloir ? Les travailleurs de la mer ne rigolent pas tous les jours.

Une à une, mes caisses de voyage atterrissent sur le ponton. « Cinquante couronnes » grommèle la voix rugueuse du capitaine. Son moteur vrombit sitôt la course réglée, expulsant une épaisse fumée noire aux relents de gasoil.

Impatient de découvrir celle qui sera ma future compagne (l'esthétique sonore et olfactive du Grenat), j'attends, assis sur ma cantine en fer, la dissolution des affres de mon arrivée. La nature s'ébroue, le silence revient, l'air se purifie.

Naissance de l'instant parfait.

Yeux clos, visage offert au soleil, j'inspire l'iode, l'isolement et l'apaisement à pleins poumons.

*

La couleur des volets est passée du vert pomme à celle plus douce du guano. Excepté ce détail, l'ancienne maison de pêcheurs est la copie conforme des photos de l'agent immobilier. Ma nouvelle demeure constitue avec le phare, la chapelle et le ponton, l'une des dernières constructions de l'île qui tiennent encore debout. La question est de savoir pour combien de temps.

Devant mon logis s'étale un part-terre d'herbes tendres, moelleuses à souhait. Mes pieds foulent un gazon de premier choix, aussitôt baptisé « mon green de golf à moi tout seul ». Ne pouvant compter sur l'aide d'aucun serrurier, j'introduis la clef, un poil inquiet. Ça accroche. Forcer les choses est rarement une bonne idée, après avoir frotté la tige de métal pour la réchauffer, je laisse les parties mâle et femelle refaire tranquillement connaissance (vision de burette d'huile puis d'images salaces), tâtonne et ajuste la profondeur. La porte s'ouvre, directement sur la pièce principale. Masse sombre d'une cheminée gigantesque. L'atmosphère de la pièce paraît plus humide que celle du dehors. Je m'empresse d'ouvrir tout ce qui peut être ouvert. À l'arrière, la cuisine (grand temple du Formica) dispose d'une fenêtre donnant sur la lande et d'une porte de service qui s'ouvre sur une fosse peu profonde, en forme de poire, excavée directement dans le sol granitique. J'échoue à lui trouver une fonction autre que celle d'un antique silo à blé ou d'un aquarium à anguilles.

Je ne saurais dire si jouir d'un meublé humide et démodé sur une île déserte contre trois cents couronnes de loyer mensuel est l'aubaine ou l'arnaque du siècle. Soucieux d'en avoir le cœur net, je file à l'étage. Salle d'eau récente (soulagement), chambre avec vue sur le phare (à couper le souffle, joie intense). bercé par la ronde lumineuse, je m'endormirai les nuits de brouillard priant pour le salut des marins égarés en mer, savourant la chance inouïe d'être blotti au chaud sous ma couette.

*

État des lieux oblige, j'inspecte tout, remplis scrupuleusement le document remis par ce tire-au-flanc de conseiller immobilier, ouvre une liste des petits travaux à effectuer. Je proposerai à ce bon-à-rien de les réaliser moi-même, moyennant le remboursement de mes frais. Malgré ses imperfections, cette maison me plaît. Elle conserve dans sa chair la maladresse d'une femme (évier ébréché), la croissance d'un enfant (encoches sur le mur), la volonté pugnace d'un homme (milliers de coups de burins qui ont façonné ce mystérieux silo). Et toutes ces aquarelles non signées, accrochées un peu partout, dont vraisemblablement la paternité revient au dernier occupant. Celui qui m'a précédé a immortalisé la beauté du Grenat sur de simples pages de cahier d'écolier. D'après une aquarelle, le moulin avait encore ses ailes en 1997. En 2001, la chapelle recevait du monde (trois personnes). Un chemin sillonne une lande parsemée de roches concassées, une falaise abrupte regarde la houle blanchir la surface de l'Océan et une forêt touffue apparaissent sur d'autres paysages îliens. Autant d'endroits qui attendent qu'on les redécouvre.

Un intrus s'est glissé parmi les aquarelles. Un texte liturgique dans la montée d'escalier, une prose pondue par le nébuleux Comité des pèlerinages de l'Archipel, dont la lecture donne à peu près ceci :

Marche. Tu as rendez-vous.

Où ? Avec qui ? Avec toi peut-être ?

Marche. Tes pas seront tes mots, le chemin ta chanson, la fatigue ta prière. Ton silence enfin te parlera.

Marche, seul, avec d'autres, mais sors de chez toi. Tu te fabriquais des rivaux : tu trouveras des compagnons. Tu te voyais des ennemis : tu te feras des frères.

Marche.

Un Autre marche vers toi et te cherche pour que tu puisses le trouver. Il est ta Paix. Il est ta Joie. Va.

Une bondieuserie assurément prise au pied de la lettre par les habitants du Grenat qui se sont tous barrés.

C'est bien gentil de humer l'âme de mon nouveau chez moi, faudrait penser à s'atteler aux tâches prioritaires. Contrôler le niveau de la réserve d'eau ; assécher les murs, ce qui implique : rentrer du bois (sec de préférence), le débiter à la hache ; faire une flambée après avoir vérifié l'absence de nid dans la conduite de cheminée ; trouver le compteur, remettre l'électricité ; laver une couverture (celles à disposition sentent le moisi) ; déballer les caisses, installer PC, scanner, envoyer les documents à l'agence immobilière... Mais avant de se tuer au travail, le nouveau propriétaire du Grenat va se préparer un petit déjeuner XXL qu'il dégustera devant les eaux émeraudes de son royaume.

*

Ratisser une forêt à plus d'une heure de marche de son logis et en revenir chargé de bois mort est le meilleur somnifère qu'on ne m'ait jamais prescrit. Le temps de faire le lit, mon corps fourbu s'est écroulé sur le matelas. Maintenant je rêve. J'enlace un chêne centenaire. Penché sur moi, l'arbre me narre sa folle jeunesse. Ses feuilles me chatouillent le cou. Nous rions. Les frondaisons bruissent de joie. Deux branches me soulèvent du sol. Mon corps s'élève vers la canopée de cette forêt magique. La respiration de l'Esprit des bois m'accompagne vers la lumière. Soudain, des aboiements au loin. L'enchantement s'écroule.

Je me retourne dans le lit. L'aboiement à nouveau, plus proche. Une voix féminine maintenant !

Rêve dans le rêve ou angoissante réalité ? Il faut tirer ça au clair. Sans savoir si je suis éveillé ou en pleine crise de somnambulisme, bras tendus dans le noir, j'avance sur le plancher rugueux. La fenêtre localisée, j'entrouvre le volet. À cet instant précis, le faisceau d'une lampe-torche m'atteint en plein visage. Mouvement de recul ridicule. Ridicule, faut voir. Seul sur mon île déserte je n'ai pas fermé ma porte. Maintenant que j'y pense, un pirate pourrait s'introduire chez moi et faire main basse sur mes maigres richesses. Agacé par ma propre frousse, je reviens à la fenêtre. Les contours du green et la gueule noire de l'Océan ne font qu'un. La lumière du phare illumine les abords de la maison une fraction de seconde. Ce que j'ai vu ondule. Je me frotte les yeux, espérant chasser la présence de la créature fantasmagorique qui rôde en bas de

chez moi. Attendre le prochain flash, une éternité. Escortées de leurs ombres géantes, les silhouettes d'une femme capée et d'un loup se diluent dans la nuit. La douleur déclenchée par une écharde dans le pied tendrait à prouver que ces personnages ne sont, malheureusement, pas oniriques.

Je dévale les escaliers mais stoppe au moment d'actionner la poignée. Sortir en tenue d'Adam n'est pas la meilleure façon d'apparaître à une dame qui ne tient pas à se voir imposer une virilité outrancière. Le temps d'enfiler un pantalon, femme et loup ont disparu.

J'avance de deux petits mètres sur le green et lance à la nuit :

— N'ayez pas peur, revenez !

Elle, je ne sais pas, mais moi, j'ai les jetons. Faire connaissance nuitamment avec ce couple étrange n'est pas, à la réflexion, des plus judicieux. Un reste de courage, ou d'inconscience, me fait avancer d'un mètre supplémentaire, puis d'un autre, finalement je poursuis en direction de l'embarcadère, seule destination qui me soit suffisamment familière pour l'envisager dans l'obscurité.

Je rencontre ma solitude.

La tête dans les étoiles, grelottant sous la voûte céleste, l'incongruité de ma présence sur ce caillou flottant au milieu de l'Océan me renvoie à la possibilité d'un rêve. Évidemment tout est faux ! Tout est illusion ! Cette impression d'immobilité ? fausse ! La vitesse de dilatation de l'Univers est invisible et pourtant supersonique ! Pendant ce temps, mon île dérive conformément à la tectonique des plaques. Sans parler de la rotation de la Terre sur elle-même et autour du soleil. Tout bouge au-dessus et en dessous ! Seul point fixe : moi. Moi, centre de l'Univers. J'en suis là de mes réflexions quand mon cœur cesse de battre. Une forme blafarde flotte sur les eaux de la rade. Une barque à moteur, arrimée au ponton, gîte sur les flots.

Décharge d'adrénaline, suées froides, réactions physiologiques en chaîne. En une milliseconde mon état de conscience parvient à la lucidité nécessaire pour concevoir cette nouvelle pensée : fraîchement arrivée par la mer, la voisine existe bel et bien. Si elle existe, si son chien existe, alors son fusil existe aussi. Une frayeur similaire à celle vécue à mon arrivée me tord les entrailles. Tapie dans le noir, son fusil équipé d'une lunette infrarouge, la snipeuse, savoure sa toute-puissance et prolonge ce moment suspendu, toute enjouée qu'elle est de savoir la balle qui s'apprête à me fumer la cervelle engagée dans le canon. Seule sur l'île, ma meurtrière aura tout le loisir de donner aux apparences celles d'une légitime défense.

À présent que je suis parfaitement réveillé surgit une autre fulgurance : Mets-toi à l'abri, imbécile, tu tireras tes conclusions ensuite !

Porte d'entrée fermée à double tour, j'arpente le salon comme un lion en cage. Hypothèse : cette femme serait rentrée hier en fin d'après-midi. Occupé à faire du feu, je n'ai pas entendu le moteur de sa barque. Que fichait-elle devant chez moi à trois heures du matin ? déposer une lettre de menaces ? installer un piège ? empoisonner l'eau de ma réserve ? Garde la tête froide, mon vieux, réfléchis avant de céder à la paranoïa, tempère une voix intérieure. Nouvelle hypothèse : son clébard détecte une présence étrangère et donne l'alerte en aboyant sous ma fenêtre. Ça se tient. Question : où habitent-ils ? Hier, j'ai sillonné les trois quarts de l'île. Certes, je n'ai pas contourné chaque colline, ni sondé le sous-sol ou songé à repérer une cabane perchée dans les arbres, car nul autre lieu ne m'a semblé plus abandonné de l'homme que le Grenat. Parmi les ruines aux murs digérés par la végétation, aucune habitation qui ne soit vestige. Deux nouvelles tâches viennent s'ajouter à la liste : Explorer le quart restant. Une fois sa demeure localisée, aller présenter mes hommages à ma nouvelle voisine. En gilet pare-balles.

3. Repérages

Île du Grenat. Exploration du quart Sud-Est. Deuxième jour.

Je bois mon café à la fenêtre côté lande. Du vert, du vert et encore du vert sous un bleu à peine entaché de blanc. Instant contemplatif avant une matinée de marche exploratoire. Le vent du large ébouriffe les graminées et les digitales. Décor propice à l'analyse de cette première nuit au Grenat. Premier quart : sommeil douillet ; second quart, visite d'un duo hybride sorcière-loup, suivie d'une petite balade nocturne ; troisième quart, l'inquiétude m'a empêché de retrouver le sommeil ; quatrième quart, brève plongée dans les bras de morphée. Malgré tout, ce matin l'humeur est sereine. La vérité succède aux mythes. Aucun loup n'a hurlé, aucun coup de feu n'a été tiré. Gentille potière, gentille potière, gentille potière... Le néo-insulaire fraîchement débarqué se persuade que tout va bien.

Un vieux chemin empierré passe aux pieds de la chapelle. La forme trapue de l'édifice évoquerait un roman tardif cependant l'époque de la construction doit se situer vers la fin dix-huitième. J'actionne la poignée en vain. L'œil collé au trou de la serrure, les entrailles de l'église m'expulsent au visage un souffle glacé aux relents putrides, comme si le Malin avait pris possession des lieux. Reculant de dégoût, mon pied heurte quelque chose de dur, un morceau de vase en aluminium. Un minuscule cimetière jouxte l'édifice religieux, planté de croix rongées par la rouille quand ce ne sont pas de simples monticules anonymes. Sur une sépulture en moins mauvais état se déchiffre l'année 1876. Aucune tombe récente, celle du dernier îlien mort il y a deux ans, absente. Selon toute vraisemblance, les derniers habitants du Grenat ne sont pas enterrés sur leur île depuis un paquet d'années. Qui a décidé de l'endroit de leur dernière demeure ? Que sont devenues leur dépouille ? Tout ceci est effrayant.

Je reprends la marche à travers la lande, direction sud sud-ouest, progression entre ciel et terre, tantôt surplombant le bleu liquide, tantôt dévalant vers le vert sombre d'un vallon, je joue à cache-cache avec l'Océan. Parvenu au sommet d'une colline, je découvre sur le versant d'en face une maison aux volets roses ! Flanqué contre la façade, un banc de pierre entouré

d'hortensias aux pompons roses. L'autre de ma voisine, girly à souhait, tourne le dos à l'immensité liquide et s'offre à la lande.

— Ohé ? Vous êtes là ?

Un souffle d'air, silencieux et inodore, me répond que ma voisine est sortie. En faisant le tour du propriétaire, je note que l'arrière des volets a conservé son rouge d'origine. « Nos maisons se décolorent », voilà une entrée en matière pour briser la glace. Parmi les autres découvertes : un poulailler, un potager abritant deux gigantesques pieds de rhubarbe (j'adore la rhubarbe) et un four à pain. Promesses de mies moelleuses et de croûtes craquantes, pizzas et tourtes chaudes ! Partager mon île déserte offrira certaines compensations.

Une multitude de vases, bols, coupelles sèchent derrière la baie vitrée de l'atelier de la potière. Une étagère loge des pièces vernissées. Reconnaisables grâce à leur émail laiteux strié de sillons noirs, ce que les ignares du bar prenaient pour de la poterie est en réalité du raku. Une technique ancestrale qui nécessite la parfaite maîtrise du feu. De longues pinces en métal, une paire de gants anti-chaueur, une visière de soudeur attestent que cette maison est celle d'une espèce de forgeron qui, peut-être, n'a rien à voir avec la hippie un peu godiche que j'imaginai, une idéaliste, les cheveux en pétard, un autre pétard au coin des lèvres, les yeux plissés par la fumée, tentant de modeler une argile trop molle.

Une boule d'angoisse naît au creux de ma poitrine.

Avant de vider les lieux, j'enregistre leurs coordonnées GPS.

J'ai parcouru une vingtaine de mètres quand je décide faire demi-tour. Les émotions, ça creuse. Personne à l'horizon. Ni vu ni connu, je subtilise deux œufs sous le cul d'une poule. Agrémentés de pissenlits et de carottes sauvages cueillis sur le chemin du retour, fraîcheur et qualité des produits irréprochables, mon déjeuner sera celui d'un chef étoilé, si l'on fait abstraction de l'envers du décor. L'enclos des poules est un cloaque bruisant. Des nuées de mouches charbonneuses se repaissent des fientes chaudes. Dieu merci la brise océanique rend l'endroit respirable. Mes pensées se focalisent sur les œufs de poule qui alourdissent mes poches, malheureusement se sont d'innombrables images d'œufs de mouches qui s'imposent. Une mouche femelle pond environ dix jours après sa naissance cent cinquante œufs d'un coup. Mère d'un futur escadron indestructible, constitué d'individus à la vie éphémère mais qui, dans sa globalité, jouit d'une vitalité en constante régénération. Alors que je referme la porte du poulailler, pressé de quitter cet enfer, des aboiements furieux jaillissent derrière moi !

— Au pied !

Je me retourne lentement, les mains en l'air.

— Foutez-le camp !

La prédiction des marins du bar se réalise sous mes yeux : la fille, son berger allemand, le fusil caché sous sa cape ?

Le retenant à deux mains par le collier, la femme empêche son monstre sanguinaire de se jeter sur moi. Tant qu'elle a les mains prises, elle ne pourra pas me tirer dessus. Ivre de fureur, la gueule moussant d'écume, son cerbère n'a qu'une envie, me débiter en boulettes de viande.

— La prochaine fois, je le lâche !

— Pareil ! Enfin, je veux dire, vous aussi, cette nuit ! Alors, si je vous y reprends, je..., je..., je vous enterre dans le sable jusqu'au cou et... je regarderai les crabes vous dévorer le cerveau !

« Je vous enterre dans le sable jusqu'au cou et je regarderai les crabes vous dévorer le cerveau ! ». Jamais je n'aurais cru un jour tenir ces propos. Résumons la situation : la glace entre ma voisine et moi est brisée, brisé comme l'espoir de lui acheter mon pain quotidien, dont le cours vient de s'envoler de façon stratosphérique, au point qu'il est désormais largement au-dessus de mes moyens.

Sans un mot de plus, sans me laisser la possibilité de me présenter et de m'expliquer, cette mégère rentre chez elle en traînant son chien de force. La férocité de son animal me terrifie moins que le mépris de cette fille. Les aboiements redoublent derrière la porte qu'elle vient de fermer à clef d'un coup sec.

Les œufs atterrissent dans l'évier. Le premier supermarché étant à cinquante minutes de taxi-bateau, le coût de la traversée représentant l'équivalent d'une semaine de courses, je regrette aussitôt ce ridicule mouvement d'humeur. Penché au-dessus du bac, le diagnostic est sans appel : cassés tous les deux. Maigre consolation : mon estomac, solidifié en boule de béton, est incapable d'ingurgiter quoi que ce soit.

Ma lunette astronomique se trouve dans l'une des caisses en attente de déballage. J'éventre une série de cartons au cutter en imaginant répandre les entrailles du chien de cette furie.

Le trépied installé devant la fenêtre de la chambre, nouveau jeu de lentilles sélectionné, coordonnées GPS du dernier objet céleste observé (Saturne, si je me souviens bien) remplacées par celles de la maison de cette hystérique, l'appareil se calle automatiquement sur la position.

Un brouillard rose remplit le champ visuel. Réglage à la micrométrie : un gros pommeau de fleur d'hortensia apparaît. Fignolage de la mise au point : des pétales tremblent sous le vent du large.

Tremblez, vous aussi !

La lunette est ensuite dissimulée derrière les voilages à l'exception d'une minuscule ouverture ménagée autour de l'objectif.

Poste de vigie opérationnel.

Je t'ai à l'œil, ma cocotte.

4. Piège à loup

Île du Grenat. Troisième jour et première matinée de pêche.

Réparer le mécanisme d'une chasse d'eau est l'un des rares moments d'introspection que la vie puisse vous offrir. Le nez au-dessus de la cuvette, la vérité éclate : j'ai terrorisé l'unique habitante de l'île. Cette femme martyrisée, aspirant à une certaine sérénité, replonge par ma faute en état d'alerte maximale.

Isolée, sans aucune possibilité de secours, elle découvre un inconnu sortant de chez elle. Son agressivité envers moi était la manifestation légitime d'un accès de panique. Au départ, son hostilité n'avait rien de personnel, cette femme ne me connaît pas, mais l'imbécile que je suis ne trouve rien de mieux à lui dire qu'il regardera les crabes la dévorer vivante. À la menace s'est ajoutée la détestation, qui elle est bien dirigée à mon encontre. Quand j'y repense, quelle entrée en scène catastrophique.

Terrifié à l'idée de me faire égorger par son chien ou d'avoir son fusil braqué sur la poitrine, je suis infoutu de me rappeler à quoi elle ressemble. Assis sur les toilettes, les yeux fermés, je convoque ma mémoire. S'imprime alors sur ma rétine une tête échevelée aux globes oculaires exorbités. La peur, les bourrasques ont transformé ma voisine en sosie de Gorgone. Sous mes paupières closes, le film de notre rencontre se rembobine et laisse place à un autre scénario. Pieds nus sur le green, une jeune femme vient timidement à ma rencontre. D'un geste maladroit, elle m'offre une miche de pain en cadeau de bienvenue. Elle est si proche, ma main pourrait effleurer sa joue rosie d'émotion. Le vent retient son souffle, tout comme moi. La crinière ébouriffée retombe en cascade soyeuse sur des épaules à l'arrondi parfait, encadrant une frimousse canaille, animée d'un regard doré, félin, envoûtant. Ah, mais c'est pas vrai, arrête ça tout de suite ! s'alarme une voix intérieure. Bombasse ou gros laideron, sur une île déserte, cela ne fait aucune différence. Ta Gorgone deviendra, un jour ou l'autre, désirable. À moins de te soumettre à une castration chimique, c'est inévitable.

Cette subite prise de conscience des risques encourus m'amène à envisager une décision radicale. Construire une muraille infranchissable qui partagerait le Grenat en deux, les

deux îliens se réservant la jouissance d'une moitié de l'île, sans voir l'autre. Tu le fais exprès, ma parole ! s'insurge encore cette voix intérieure qui refuse de me laisser tranquille. Sois juste et charitable. Ne deviens pas comme Eux, un sale con.

Je ne sais pas à qui « Eux » fait référence, et suis moyennement emballé à l'idée d'être le dépositaire des valeurs morales qui régiraient ce bout de territoire. Devenir un gardien vertueux œuvrant pour la Paix et la défense des plus faibles est un concept séduisant. En théorie. Car qui a tenté d'administrer une population hostile sait combien cet exercice est difficile. À partir de maintenant, ma voisine sera considérée pour ce qu'elle est. Ni plus, ni moins, et au même titre que moi. C'est à dire un habitant du Grenat, ayant des droits et des devoirs. Réfléchissons à la liste des devoirs qui figurera dans le nouveau « Guide du savoir-vivre au Grenat » que je m'empresserai de lui coller sous le pif la prochaine fois que je la croise. Article 1 : tout chien agressif sera euthanasié. Article 2 : toute arme à feu sera jetée en haute mer. Article 3...

Dehors, des aboiements !

À la vigie, vite !

Le berger allemand enchaîne les allées et venues sur le ponton tandis que sa maîtresse sangle une bâche autour d'un monticule de cartons entreposés dans son embarcation. Le chien saute sur la barque, se fait rabrouer mais refuse d'obéir. Elle le pousse à la flotte. Ce qui se trame n'est pas difficile à comprendre : elle part seule.

Le minuscule bateau emporte ma voisine sur l'immense flaque bleue. Le chien nage un temps dans son sillage. Rapidement distancé, il se résout à faire demi-tour. Lorsqu'il s'ébroue sur le sable, un mouvement oscillatoire le parcourt de l'arrière-train jusqu'aux oreilles.

Bon débarras, une de moins.

J'avais prévu d'aller à la pêche. Hormis un déluge de grêles, une invasion de sauterelles ou de mouches venimeuses, rien ni personne ne va m'interdire de faire ce que j'avais prévu, question d'honneur. L'honneur n'exclut pas la prudence. Barda sur le dos, je scrute par la porte entrouverte la réaction du cerbère. Qui n'en a aucune. J'avance d'un pas, observe, prêt à rentrer en quatrième vitesse. Sa sale gueule a pivoté vers moi, sa sale gueule s'est détournée. Alors qu'il aurait dû foncer sur moi, l'animal a repris sa surveillance, scrutant une barque microscopique happée par l'horizon. Ce chien me fait penser à un maître-nageur jaloux, exclusif, soucieux uniquement de la baignade sa bien-aimée, les autres peuvent bien se noyer

par cargo entier. Le muflon entre les pattes, la bête n'a pas l'intention de rentrer au bercail tant que sa déesse ne lui sera pas rendue. J'avance de quelques mètres. L'animal, accablé, m'ignore toujours. Enfin, pour l'instant. Impossible de vivre comme ça, à me demander à quel moment cette bête va fondre sur moi. Empêché d'aller à ma guise, constamment sur le qui-vive, des crises d'angoisse à répétition. Alors que j'aspire au bonheur d'être seul, je devrais accepter d'être le jouet d'un viandard sanguinaire et imprévisible ?

Si partager mon île avec une voisine acariâtre peut, à la rigueur, s'envisager, hors de question de côtoyer ce monstre.

Seul avec mon prédateur pendant au moins deux heures.

L'occasion rêvée.

*

J'évalue la situation sans me presser. Assis sur le ponton, jambes ballantes, un œil tantôt sur mon bouchon malmené dans les vaguelettes, tantôt fouillant le fond à la recherche de moules sauvages, le plus souvent fixé sur le canidé couché sur le sable de la rade. Distance de sécurité : une bonne cinquantaine de mètres. La bête chouine à intervalles réguliers. *Sniff, sniff, la femme de ma vie m'a abandonné.* Tu n'es ni le premier, ni le dernier, à qui ça arrive, songé-je in petto. *Sniff, sniff, pourquoi est-elle fâchée contre moi ?* Ne cherche pas de raisons valables, les femmes n'en ont pas besoin. Tiens, ça mord ! Comme quoi toutes les morsures ne sont pas désagréables. Accrochée au bout de la ligne, une daurade étincelante gicle dans le ciel. Depuis le clocher de la vieille chapelle, un fou de bassan apprécie mon art en fin connaisseur. Dans mes jumelles : plumage couleur neige, cou jaune, œil maquillé de bleu. Un vorace en tenue d'aristocrate.

Nouvel appât, nouveau jeté, nouvelle attente.

Le laquais de Madame et moi attendons. Nous attendons que l'Océan nous rende ses trésors. Qui, un peu de poiscaille ; qui, sa raison de vivre. Tout doucement, je murmure : Gentil toutou, gentil toutou, viens me voir, je suis là, moi. Avec caché au fond de la nasse, un gros caillou bien rond qui tient bien en main, l'outil préféré de Néandertal pour assujettir ses proies, et dans ma poche, mon couteau à tout faire. Une lame courte, maniable, plus aiguisée qu'un scalpel. Une carotide en titane n'y résisterait pas. Aucune réaction canine. Après avoir coincée ma ligne à travers un anneau du ponton, décollant à peine les fesses, j'amorce une translation latérale, à la manière d'un cul de jatte qui s'aiderait des poings. Quarante-huit mètres, quarante-

six mètres, et ainsi de suite jusqu'à réduire de moitié la distance qui me sépare de l'objectif. La cible a levé le museau, lancé des œillades à faire pleurer les pierres, mais toujours est revenue à ses préoccupations océaniques. Petite berceuse improvisée : Que tu as de grosses papattes, que tu as de grandes oreilles, que tu as un long museau, des dents trop étincelantes... savourant à l'avance le piège qui va se refermer sur le monstre.

Trois mètres. Action !

Au bruit du papier aluminium froissé, les grandes oreilles se sont dressées instantanément. Je mords dans mon sandwich en libérant un chapelet de *Mmmm*.

On hume l'air. On monte sur ses papattes, on s'étire, le cul en l'air. On s'approche timidement, le regard par en dessous, la queue battant la mesure, pianissimo au début, fortissimo ensuite. On joue du sourcil, qu'on monte et qu'on descend. Survient le filet de bave. Bien qu'un peu anxieux, j'exulte. L'adversaire est à présent si proche qu'on peut lire le nom gravé sur sa médaille.

Une patte griffue se pose sur ma cuisse nue. Brûlure.

— Alors comme ça, Ulysse, on aime le saucisson ?

5. Éclairages

Île du Grenat. Quatrième jour.

Après l’overdose de poisson grillé d’hier, ce matin, petit déjeuner frugal. Pendant que la cafetière crapote, je rince une poignée de mûres à l’évier.

Un bruit de moteur ! À la vigie, vite !

Un bateau inconnu entre en rade. Inconnu, comme l’homme qui après avoir terminé sa manœuvre d’amarrage, vient de sauter sur le ponton. En combinaison de travail, mallette à l’épaule, l’envahisseur monte vers le phare.

Le technicien sursaute. Avec cette brise du Nord qui avale les sons, mon « Bonjour ! » s’est dilué dans l’atmosphère. Il pousse la porte du phare en ravalant un juron.

— Je suis le nouvel habitant du Grenat, formulé-je en guise d’excuse. Avec mes cheveux longs et ma barbe de trois jours, je croyais incarner un Jésus miséricordieux plutôt qu’un dangereux psychopathe, comme quoi on peut se tromper.

Mon prochain me lance un coup d’œil funeste. Son silence dit : Tu m’as vu, je t’ai vu, retourne d’où tu viens, j’ai à faire.

Sa méfiance envers moi est révélatrice. Elle dit « ta récente solitude a déjà commencé son travail de sape ». Car c’est bien connu, avant que des années d’isolement ne le rendent complétement zinzin, le jeune ermite abreuve de paroles tout couillonnes qui passe à sa portée. A contrario, les gens de mer détestent tout verbiage inutile. Leur parole est rare et ne sert qu’à soutenir l’action. Exemple : *Vire !!!* Si l’équipier n’as pas vu la houle scélérate et qu’il doit agir avant qu’elle ne fracasse leur rafirot. Un mot suffit, quand mon propos s’apparente désormais à une logorrhée de vieille dame débitant des banalités à la caissière du supermarché. Qu’on ne s’y méprenne, mon intérêt pour ce gardien du temple est bien réel.

— Là-haut, lentille de Fresnel ou LED de puissance ?

Nul mot superflu, phrase réduite à l’essentiel, reprise de contrôle remarquable.

— Si c’était une LED, je n’aurais plus de boulot.

Réponse idoine. Lorsqu'elle est maîtrisée, la communication entre deux hommes est un bijou d'évolution.

— Vous accepteriez que je vous accompagne ? Habiter le Grenat sans avoir vu le phare de l'intérieur... Et puis, Fresnel, en matière d'optique, c'est un peu une rock star des années 80, on n'a jamais fait mieux.

— OK, viens.

Escalier en colimaçon, aux marches polies dans marbre incrusté de fossiles marins. Faïence murale irisée, d'un sublime vert céladon. Posée avec précision, elle épouse les rondeurs, adoucit les angles, invite à caresser les courbes. Magnificence Belle époque. L'ascension (trois cents dix-sept marches) est ponctuée d'arrêts contemplatifs devant les six petites fenêtres qui éclairent l'intérieur du phare. Montée en paliers successifs. Nous lévitions entre Ciel et Océan. Tout en haut, l'escalier débouche sur une pièce exiguë, lambrissée de chêne, meublée d'une table et d'une chaise aux pieds rouillés. Une échelle d'acier qui traverse le plafond grillagé permet au technicien d'accéder à la lanterne. Resté en bas, je regarde sous les jupes du phare. L'intimité du dispositif se révèle.

Un filament énorme est centré au milieu d'un bulbe de verre. La lentille de Fresnel, installée devant la lampe, concentre de manière horizontale les rayons lumineux émis dans toutes les directions par la source lumineuse.

— Portée ?

— Trente-cinq kilomètres par temps clair.

— Intensité lumineuse ?

— Cent mille candelas.

— C'est fou.

— La plus belle lumière de l'Archipel.

L'homme s'affaire, le silence s'impose. Six lucarnes percent la circonférence de la pièce. L'Univers se contemple à perte de vue sur 360°. En bas, mon humble demeure posée sur son green : à l'ouest, la tache sombre de la forêt, des ruines ici ou là. Rien n'échappe à la sentinelle suspendue. Seules les criques occidentales restent soustraites au regard du gardien de phare qui s'ennuierait par beau temps. Bronzette naturiste en toute quiétude. Décidemment, le Grenat n'offre que des avantages.

— Qu'est-ce que t'as prévu mardi ?

Les splendeurs de mon île volent en éclats. Quelle question saugrenue ! Devrait suivre une invitation à la communion du petit dernier ou une calamité du genre.

— Rien de spécial, dis-je, circonspect.

— Tu ne rentres pas à Terre ?

— Non.

— Et la fille ?

— La fille ? Elle n'a rien dit à ce sujet, je réponds prudemment.

Des pas résonnent sur la plateforme. Quelques secondes plus tard, un visage empourpré s'encadre dans le trou de l'échelle.

— On annonce un grain dans la nuit de mardi à mercredi. T'es au courant ?

— Je n'écoute plus les infos. *Coupe radio, télé, Internet, et tu redeviendras humain.* Telle est ma devise.

— La mienne : *écoute la météo marine tous les jours, surtout quand il fait beau.* Tu sais pourquoi je suis ici ? Parce que le phare ne doit pas tomber en panne. Mardi, aucun bateau ne sortira. Si ce qui se prépare arrive plus tôt que prévu, les retardataires doivent pouvoir se situer et rentrer au Port. On prévoit des rafales de 180 km/h et des creux de dix mètres. La tempête s'annonce...

— Méchante ?

— Exceptionnelle.

— Ce serait dommage de rater ça.

Le visage disparaît, lui succède un bruit de pas.

— La fille, assure-toi qu'elle parte avant que la mer soit formée.

Aucune réponse ne me vient.

— Partez mardi matin au plus tard, après plus aucun secours avant jeudi. Ni hélico, ni garde-côtes, et encore, ça dépendra des priorités.

— Coupé du monde, enfin.

Un soupir d'exaspération filtre à travers la plateforme grillagée. Selon lui, je serais trop désinvolte. Ce fou qui désire affronter les éléments, au fond, lui est sympathique. Enfin, c'est l'idée que je m'en fais.

Cliquetis d'outillage, air d'opéra siffloté, le technicien astique la lampe plus précautionneusement que s'il s'agissait d'une argenterie royale. Pendant ce temps, je retourne à l'immensité liquide. Combien de carcasses de bateaux tapisse sa profondeur insondable ?

Heureusement pour elles, les abysses nous sont inaccessibles. Sur la surface moutonnée flottent des bateaux riquiqui. Tout à coup, une voix caverneuse emplît l'espace :

— T'as morflé, pas vrai ?

La seule pensée qui me vient est : Si un bon Génie sort de la lampe, quels seraient les trois vœux que je formulerais ? Le premier : que ce technicien se taise. Car en réalité ce mec est une pipelette. D'ailleurs, il ne me laisse pas le temps de réfléchir aux deux autres souhaits.

— Ne te réfugie pas à la chapelle des naufragés, sa charpente ne vaut rien.

— Aucune chance, elle est interdite au public. En plus, une colonie de chauve-souris a pris possession des lieux.

— Ce phare est plus solide qu'un blockhaus. Tu y seras en sécurité.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Reste à l'intérieur du phare le temps que la tempête s'évacue. Ne touche à rien, nettoie après ton séjour, remets la clef là où je te dirai. Si la fille ne rentre pas à Terre, fais-la venir aussi. Mais j'espère qu'elle sera moins stupide que toi. N'en dites jamais rien à personne, jamais. La compagnie qui m'emploie me ficherait dehors. Promis ?

Bientôt chasseur de tempête, planqué dans un phare à moi tout seul, tu parles si je promets. Quant à inviter ma voisine à passer une nuit entière avec moi, collés l'un contre l'autre dans les dix mètres carrés qu'offre la seule pièce habitable du phare, lequel constitue le pire symbole phallique qui soit, ce type en a de bonnes !

6. Nuit d'enfer

Île du Grenat. Huitième jour.

Une vague monstrueuse s'abat sur le phare. Au fracas diabolique succède un silence ouaté. Pourquoi n'entend-on plus le bruit des vagues ? Pourquoi toute clarté a disparu ? Le phare est sous l'eau ! Après des secondes d'un silence terrifiant, le paquet de mer s'affale, le vacarme revient. Le nouveau mur liquide en formation au loin s'encadre à travers la lucarne lessivée. Déterminé à nous réduire en bouillie, ce rouleau compresseur puise sa force à mesure qu'il avance. Cinquante mètres, vingt mètres, dix mètres ! Déchaînée, bavant d'écume, la deuxième lame s'abat sur le colosse vertical. Le sol a tremblé ! Le phare, géant aux pieds d'argile, est pris en tenaille, attaqué à sa base par une lame de fond, poussé à la tête par la houle monstrueuse. Le cylindre de pierre va basculer sur l'eau, flottera un bref instant, le temps de saisir l'incongruité de la situation, coulera à pic vers les profondeurs, entraînant avec lui le contenu de ses entrailles.

L'effondrement n'a pas lieu.

Mon cercueil, dressé au milieu des ténèbres, a résisté à l'assaut. Combien d'attaques faudra-t-il pour l'abattre ? À force de scruter l'Océan – ne pas le faire serait plus effrayant encore –, ma vue brouillée échoue à déchiffrer les desseins des Éléments. Tout à coup, l'éclair. Vision fugace mais si effroyable qu'elle restera à jamais gravée dans ma mémoire. Si j'en réchappe. Plus rien n'existe, sauf l'eau. L'île a disparue, engloutie sous l'Océan, le phare noyé jusqu'à mi-hauteur ! L'entrée inondée, je suis condamné à mort, pareil aux recluses des temps jadis. La voisine, les poules ?! Emportées, noyées, broyées par la houle. Sous mes yeux, leurs corps navrés roulent dans les flots !

Réveil en sursaut.

Quel cauchemar cauchemardesque ! En comparaison, celui de l'invasion des mouches qui m'anéantit une nuit sur deux, est une comptine pour enfant. Trempé de sueur, nauséux, je titube jusqu'à la vigie. Pâle soleil d'une aube naissante. Inutile d'appeler le taxi, la mer est déjà formée. Je déplace l'axe de la lunette, nouvelle hallucination, me passe la main sur le visage,

cligne des yeux, reviens aux oculaires. La voisine, alanguie sur son banc, sirote une boisson. À ses pieds, Ulysse mâchouille un nonosse. Ce calme, comment font-ils ? À elle, l'état de la mer n'a pas pu lui échapper, et le chien n'est-il pas sensé percevoir les signes avant-coureurs de la catastrophe ? La démente, fidèle compagne des ermites... Il me reste douze heures pour convaincre cette timbrée de se mettre à l'abri, avec moi, dans ce phare qui n'est submersible que dans mes rêves. Douze heures pour trouver le moyen d'amadouer cette détraquée et, accessoirement, de calfeutrer nos maisons.

Séjourner dans un phare exige un minimum d'organisation. Quand la tempête sera sur nous, plus question d'aller chercher le sel à la maison. Deux caisses à monter. Rien de superflu. Des vivres, de l'eau pour deux, lampes frontales, piles de rechange, un briquet, des bougies (par peur de la coupure de courant, non par souci de romantisme), duvet et couverture. Un livre ? Que lit une jeune femme meurtrie ? des recueils de poèmes ? des romans feel good ? La question ne se pose pas, à part un bouquin de trois cent pages sur le nombre π , je n'ai ni l'un, ni l'autre. Mon harmonica, ça c'est une idée ! Je lui jouerai *Blowin' in the wind* sur fond d'apocalypse. Un thermos de café, une bouteille de malt, deux cigares (je mettrais ma main à couper que la fumée l'importune). Elle apportera son herbe, ça fera l'affaire. Papier toilette et seau hygiénique à partager, voilà tout est prêt.

Reste plus qu'à l'inviter.

*

Je suis resté rivé à la vigie toute la matinée, incapable de me décider. Cette fille me glace. Le Ciel ne doit pas être suffisamment lugubre. Je me dis qu'avec un Ciel couleur plomb, mes chances de réussir seront moins nulles. De son côté, la voisine a recouvré ses esprits. Elle a fermé ses volets, les a sécurisés à l'aide de barres de fer, rentré ses pots de fleurs dans l'atelier. Elle en ressort avec trois cages qu'elle entropose devant le poulailler. La volaille sera mise derrière les barreaux. Elle marche à présent en direction de l'embarcadère, son fidèle toutou dans les jambes. Ils vont partir ? ! Elle est inconsciente ou quoi ? La mer est déjà grosse et ça ne va pas aller en s'arrangeant. Son embarcation ne résistera pas deux minutes aux paquets de mer. C'est curieux, elle n'emporte aucun bagage. Dix minutes plus tard, elle est pliée en deux, tirant comme une malade sur la corde attachée à la proue de sa barque. Mettre son seul moyen de locomotion au sec n'est pas si con. Ma cocotte, te voilà bien avisée et ton courage est admirable, mais avec les deux spaghettis qui te servent de bras, on va bien rigoler.

*

— Jusqu’où voulez-vous la hisser ?

— Occupez-vous de vos oignons.

Ulysse, lui au moins, est content de me voir. Le corps ondulant de plaisir, il s’approche de moi, implorant un reste de saucisson, à défaut des caresses. Je le gratouille entre les oreilles, lui secoue une babine, lui cajole les flancs. Parce qu’Ulysse et moi sommes les meilleurs amis du monde. Je fais durer le plaisir, sciemment, pour l’énervé, elle. Il est bon de déstabiliser l’adversaire avant d’entamer les négociations. Ses yeux éberlués fixent son fidèle body-guard pactiser avec l’ennemi. Avant qu’elle ne le rappelle à l’ordre, j’attaque.

— Ce serait déjà un exploit si vous réussissez à traîner votre rafiote sur deux mètres. Ça n’empêchera pas l’Océan d’en faire du petit bois. À moins que vous ne construisiez un roulement à billes avec des troncs d’arbre en moins de deux heures, je ne vois pas comment vous allez le hisser à une quinzaine de mètres au-dessus du niveau de la mer avant de prendre des seaux d’eau sur la tête.

— Eh bien, faites-le !

Et elle se barre.

Ulysse nous observe tour à tour. Comme moi, il apprécie moyennement ce nouvel accès de mauvaise humeur. Laisse tomber, Ulysse, ta maîtresse est une tête de mule, dis-je suffisamment fort pour qu’elle l’entende. Traversé par une espèce de solidarité masculine ou d’un sentiment de pitié à mon égard, l’animal décide de rester avec moi. Pendant que je le félicite, l’idée jaillit : un chien de traîneau !

Après avoir dépierré, aplani grossièrement la montée à gravir, je bricole un harnais pour toutou grâce aux cordes trouvées au fond de cette fichue coque de noix. J’équipe mon partenaire, enroule une sangle autour de mon torse. 1, 2, 3, Go ! Mon thorax se comprime sous l’effort. Coup d’œil sur le côté, le cul d’Ulysse est resté collé au sable. Le berger allemand me regarde, impassible. Réfléchissons. Sa race passe pour être l’une des plus intelligentes. 1, 2, 3, Saucisson ! L’animal s’élance d’un bond. Les derniers mètres au dénivelé franchement positif finissent de nous achever.

Elle aurait pu nous aider tout de même.

*

À la recherche des clefs qui ouvriraient cette femme hermétique, j'ai fouillé l'intérieur et l'extérieur de sa barque. Pas un indice. Un bateau sans nom, orphelin. Il me semble que si j'étais une artiste, j'aurais baptisé mon esquif d'un petit nom poétique. Satisfaire le besoin d'imaginaire de tout à chacun, ne pas laisser cet autocollant d'immatriculation maritime, réduite à trois lettres et cinq chiffres, nous livrer le récit froid et abscons de la laideur administrative. Cette charmante gondole vénitienne s'appelle désormais *Le Rêve d'Ulysse*. La barque fraîchement baptisée, retournée, arrimée autour d'un rocher, est sécurisée. Je serais fier de moi si je n'étais pas au point mort concernant notre dîner en tête à tête.

Le chien m'a regardé tourner autour de l'embarcation, espérant voir surgir le saucisson promis. Maintenant il entrave mes déplacements. Le museau levé vers mon visage soucieux, il semble demander « à quoi on joue maintenant ? ».

Sentiment étrange de pouvoir communiquer plus facilement avec cet animal qu'avec sa propriétaire. Ulysse, comment fais-tu pour parler avec ta maîtresse ? Yeux larmoyants, la tête penchée sur le côté ? Si ça fonctionne pour toi, en ce qui me concerne, on oublie. Je coupe court à notre discussion, mon cerveau reptilien vient de détecter un danger. Au nord-est, les cumulus tout boursoufflés ont vraiment une sale gueule. Ulysse, on file chez toi, tu m'aideras à la convaincre.

Le chien trotte devant moi. Une bourrasque lui retourne une oreille, une autre lui ébouriffe les fesses. Il fonce devant. À vingt mètres de la maison rose, je ne sais toujours pas comment je vais m'y prendre.

*

J'ai parlé à une porte close durant vingt minutes. Vingt minutes d'implorations, d'exhortations, de dialogues de sourds sans sourde, en plein vent, c'est très long. Tous les arguments sensés ayant échoué, j'ai pioché dans le chapeau du magicien un nombre incalculable d'activités qu'il serait génial d'exécuter tout en haut du phare. Jouer à colin-maillard ; monter un orchestre, moi à l'harmonica, elle aux percussions ; faire un concours d'ombres chinoises devant une flamme de bougie... en espérant que parmi ces passe-temps enfantins quelque chose fasse tilt dans la tête de cette pauvre fille. À l'instar des précédentes, mes paroles se sont disloquées dans l'atmosphère. Pas une bribe dont elle ne se soit emparée. La porte de la maison

rose est restée close. Même Ulysse n'a pas eu le droit de rentrer. Cette malheureuse bête s'est mise à l'abri sous le banc de pierre. Le ciel a noirci, la température a fraîchi, les monstrueux cumulus à gueule de troll se sont mués en gigantesques cumulonimbus patibulaires... Inquiétantes prémices du pandémonium qui s'annonce. La peur me tombe dessus.

Tambourinant à la porte avec la dernière énergie, je m'époumonne :

— On ne sait pas ce qui nous attend. Nous serons en sécurité dans le phare. Là-haut, tout est prêt, emportez quelques vêtements, les jouets du chien, tout ce que vous voudrez, mais là, faut y aller !

Pour toute réponse, le feulement du vent qui tournoie autour de moi.

— Ouvrez, sombre idiot !

Je recule de quelques pas. Le toit n'est pas tout jeune. Toutes ces maisons écroulées, les ailes du moulin arrachées... L'île du Grenat n'en est pas à sa première tempête. Jusqu'ici elle se remettait des intempéries grâce à la pugnacité de ses habitants. Qui aujourd'hui consolide, retape, colmate ? À l'heure des économies drastiques, qu'on dépêchât un technicien en urgence, signe-là la plus inquiétante des alertes météo. Je sais ce qui la déciderait. Sens du sacrifice, galanterie désuète, élan de commisération, appelons ça comme on voudra, je lui hurle mon va-tout :

— Le phare est ouvert. La pièce du haut est aménagée. Vous ne manquerez de rien. Ma toiture est meilleure que la vôtre, je resterai chez moi. Mais vous, allez-y !

Sa réponse ? un long silence tempétueux.

J'envoie valdinguer les cailloux. Ma voix esquintée injurie le Ciel et l'Océan, ma voisine et son agresseur. Éreinté, les poumons en feu, je monte à la vigie à peine rentré chez moi. Dans la lunette : pommeaux d'hortensia décapités ; absence d'Ulysse sous le banc ; aucune lumière ne filtre de l'intérieur de la maison rose, comme morte ; chemin du phare, désert ; noir total à l'intérieur du phare. La fille et son chien ne sont nulle part.

Arrivée d'une pluie modérée. Inquiète de leur sort et du châtiment à venir, l'île s'est mise à pleurer.

Qu'est-ce qu'elle fout, bordel ?

7. Heures critiques

Île du Grenat, nuit de l'Apocalypse.

Quand va-t-il se décider à ficher le camp ? Cet énergumène l'empêche de sortir depuis bientôt une heure ! Une heure à se morfondre dans l'obscurité, sans bouger, sans faire de bruit, en espérant qu'il parte, surveillant de temps à autre, à travers la jointure d'un volet, les faits et gestes de cet emmerdeur. Comme les bourrasques à l'extérieur, la détermination de cet homme a enflé minutes après minutes. Tenace, irréductible, hystérique, il lui fait craindre un passage à l'acte imminent. La porte de l'atelier ne résisterait pas à son coup d'épaule. L'ingérence de cet homme lui fait prendre conscience à quel point elle est vulnérable. Une couche de nuages violets pèse sur l'horizon, elle réfléchira plus tard comment renforcer sa sécurité. Ils auraient dû partir il y a longtemps. Les vociférations se sont arrêtées. Coup d'œil vers l'extérieur. Capuche relevée, poings au fond des poches, l'importun s'éloigne d'un pas énergique.

Attendre encore que sa silhouette disparaisse derrière le premier vallonement. Quand elle est certaine d'avoir le champ libre, elle enfle doudoune et sac à dos, jette sa cape sur le tout, à la fois soulagée et inquiète de devoir quitter sa maison. Sa corpulence a triplé de volume, donc plus grande prise au vent et moins d'agilité. Elle ordonne à Ulysse de se taire et ouvre la porte. Ils contournent le poulailler et courent en direction de la colline sud. La tempête est déjà sur l'île. En haut de la crête, elle s'accorde un instant pour reprendre son souffle et découvre la désolation qui s'annonce. Partout l'Océan bouillonne. Les dernières trouées de lumière ont disparu du Ciel. Les anciens éboulis de roches émiettées autour de sa maison lui laissent présager du pire... Déjà cette absence de vie... Ce voisin n'a aucune idée de la violence du Grenat. Ulysse la rappelle à l'ordre. En descendant le versant, les vents dominants cessent de les tourmenter, la température remonte. Son chien connaît la destination et file devant.

Un jour en explorant l'île, à cet endroit précis mais sous un ciel sans défaut, elle découvrait un réseau de murets de pierres sèches s'étalant à ses pieds. Dans cet ancien paysage pastoral, une tache ovale avait attiré son attention. Un panneau de bois, niché à flanc de colline, protégeait un abri de berger des amoncellements de poussière et des portées de renardes.

En remerciant les Anciens, elle ôte le panneau et le glisse à l'intérieur. Après avoir fait passer Ulysse, poussé son sac le plus loin devant elle, elle s'introduit à reculons dans le boyau. Un paysage d'encre s'encadre dans l'ouverture. Pincement au cœur, sentiment d'inquiétude envers son voisin, évacués sur le champ. D'un geste définitif, elle plaque le bouclier contre l'ouverture à l'aide du gros caillou qui est là pour ça. Elle s'enfonce sous terre en poussant le sac sur le sol bosselé. L'étroit tunnel en forme de S débouche sur une alcôve. Odeur de suie. Sa frontale en puissance maximale, sa tapette à mouches brandie comme un fleuret, elle traque dans le faisceau lumineux la présence d'une de ces ignobles araignées cavernicoles. Il semblerait qu'il n'y ait rien à craindre de ce côté-là.

S'il est impossible de se tenir debout dans la grotte, en revanche on y dort aisément. Un matelas gonflable l'attend sur place, installé sur un banc creusé à même la roche. Évidemment Ulysse est déjà dessus. Sous la voûte noircie, elle installe duvet, lampe tempête, écuelle. Malgré un confortable douze degrés sans courant d'air, elle déteste cet endroit. L'impression d'entrer dans sa tombe. Toujours à l'affût du moindre craquement, craignant à chaque instant d'être ensevelie sous des mètres cubes de roche. Une peur irrépressible bien qu'elle soit toujours ressortie vivante de ses séjours précédents. Le remède à sa claustrophobie tient entre son pouce et l'index. La petite pilule qui luit entre ses doigts va lui offrir huit heures de sommeil profond. Un luxe qu'elle savourerait à sa juste valeur si dehors le jeu de massacre n'avait pas commencé.

*

Impossible de m'éloigner de la fenêtre, hypnotisé par le spectacle de fin du Monde. Fuyant la ligne de front, des hordes de feuilles traversent mon champ de vision à l'horizontale. Tirons-nous en vitesse ! semblent-elles hurler. À l'arrière, la girouette de la chapelle s'affole sur son axe. L'ultime figuration animale de cette vie terrestre est ce coq en ferraille, incapable de prendre son envol. Les derniers oiseaux ont quitté l'île en début d'après-midi pour l'intérieur des Terres. Depuis, le ciel n'en finit plus de noircir, le vent de forcer, mes certitudes de mollir.

Le phare vient de s'allumer ! Le Grenat rayonne partout dans l'Archipel ! Je sais que, quelque part à Terre, le technicien guettait cet instant. Je l'imagine prendre sa cigarette coincée sur l'oreille, frotter la pierre de son briquet, écouter le crépitement du tabac avant de se retourner vers femme et enfants, leur offrant son large sourire empreint de fierté. Sa flamme tournoiera jusqu'à l'aube, si celle-ci advient. Lueur dérisoire et désespérée qui résume à elle seule la fragilité de la condition humaine. Ce qui m'intéresse dans tout ce décorum, c'est l'instant où la

pièce du haut va s'éclairer, signalant l'arrivée de la fille et la fin d'une première source d'angoisse.

Cette lumière ne s'allume pas.

Volets, charpente, portes, tout le bois de la maison gémit. La fréquence de ces craquements sinistres s'accélérait, je pressens que le vrai combat va bientôt commencer. Les rideaux ont bougé, à l'intérieur ! D'un coup, l'air du séjour est aspiré par le conduit de cheminée, happé par la dépression atmosphérique ! L'ogre qui plane au-dessus va siphonner le contenu de mes poumons ! Bruit d'os broyés. Cette maison est un fétu de paille. Panique. Que faire ? Partir maintenant ? Me lover à l'intérieur du silo de la cave en attendant que ça passe ? J'aurais l'air malin si la maison est emportée et qu'un archéologue retrouve mon squelette roulé en boule dans mille ans, lui faisant croire à la découverte d'une nouvelle pratique funéraire. Tant pis, j'y vais ! Je n'aurais pas monté trente kilos de bivouac pour rien.

J'attrape le cigare posé sur le linteau de cheminée (la cigarette du condamné ?), le fourre dans la poche intérieure de ma canadienne. Bonnet vissé sur la tête, j'entrouvre la porte, dois la retenir pour qu'elle ne s'arrache pas. L'air que je respire est un mélange d'embruns et de sable. Six cents mètres à parcourir dont trois cents mètres de montée ! Glacé d'angoisse. J'avance, plié contre le vent, luttant à chaque instant pour garder l'équilibre. Le vent catapulte tout ce qu'il trouve à sa portée. Au tiers de la distance à parcourir, pantalon transpercé, figure et mains décapées, assailli de douleurs en tout genre, il me faut rebrousser chemin. Rentré au bercail, adossé contre la porte le temps de reprendre mes esprits, je m'en veux d'avoir tant attendu. L'heure n'est pas aux attermoissements, il faut repartir. Sans offrir aux Éléments le moindre centimètre carré de peau. Livrer combat ganté, cagoulé, équipé de lunettes de plongée et bâtons de randonnée en mains.

Le gyrophare démesuré malaxe et malaxe la bouillie ténébreuse. Cet ange guide mes pas.

Que les conditions d'une pareille aventure soient hostiles, c'est normal, voire indispensables, me dis-je pour me donner du courage, sans quoi l'aventurier de retour à la ville, narrerait ses exploits devant une salle vide. Réjouis-toi, cette épreuve est gage de célébrité ! Tu me fais bien rigoler, me rétorqué-je à moi-même, pour connaître la joie de partager cette fabuleuse épopée, encore faut-il rester en vie. Ne vois-tu pas qu'une tuile ou la girouette (ou les deux) s'apprête à se décrocher dans la ferme intention de m'harponner le cœur ? Surveille tes arrières, le danger peut surgir de toute part.

Visibilité inférieure à dix mètres, capacité de croire en Dieu maximale. De ma bouche s'expulsent des prières enfouies. Au terme d'un long calvaire, la masse sombre du phare se devine à travers le crépuscule noyé. Derniers mètres à parcourir. À bout de souffle, je tombe à genoux aux pieds du héros vertical. Prosterné, je loue son courage face aux forces du Mal, bénis soient ses bâtisseurs oubliés, Fresnel, l'ami technicien.

La fille ne viendra plus. Avec ses cinquante kilos, la dépression l'aspirerait jusqu'à la stratosphère. Avec un peu de chance, elle serait relarguée, non pas au milieu de l'Océan, mais à l'autre bout de l'île sur la cime d'un chêne. Pourtant je ne peux me résoudre à espérer qu'elle m'attende là-haut.

Troisième montée de trois cent dix-sept marches de la journée, je m'interdis d'en calculer le total.

— Vous êtes là ? hurlé-je dans l'escalier.

Si l'on exclut le mugissement des Éléments, silence total.

Notre petit boudoir, désert. À travers les lucarnes ruisselantes, on distingue les lumières de la Terre. Vacillantes et fantomatiques. La Ville est-elle mieux préparée face à l'ouragan ? Après réflexion, la vie à Terre m'indiffère.

Aucune lumière ne filtre du côté de la maison rose. Ma voisine est restée cloîtrée à l'intérieur avec sa ménagerie affolée. Dans le noir, alors que l'électricité fonctionne ? Ça en dit long sur son degré de masochisme. Le mien n'est pas mal non plus. À l'aide des jumelles, j'observe la progression du rouleau compresseur qui s'est formé sur la ligne d'horizon. Le Ciel et l'Eau unissent leurs forces. Mon cauchemar serait donc prémonitoire ?

Embarqué seul à bord, je serai tour à tour capitaine de vaisseau, musicien, cuisinier. Mais sans la demoiselle à la cape virevoltante qui devait ouvrir le bal avec moi, je ne serai pas danseur.

Debout sur l'Océan, je prie, et avec quelle ferveur ! Dieu pourrait me nommer son treizième disciple, dit *l'Oublié*. Celui, qui au mépris de sa vie, aura tenté de sauver celle d'une fille acariâtre et de son chien lunatique. Un Juste qu'Il épargnerait dans sa grande clémence. Changement de lucarne. Vue sur un gros câble de cuivre. Sentiments contradictoires. Le paratonnerre protège de la foudre, mais l'attire aussi. Comme un fait exprès, un éclair déchire les ténèbres. Je compte les secondes avant d'entendre le fracas du tonnerre, divise le résultat par trois. Résultat, la foudre est tombée à deux kilomètres.

D'abord foudroyé par intermittence, le Grenat subit à présent un pilonnage intensif. La première falaise d'eau s'abat sur l'île vers minuit. Impossible d'évaluer la surface noyée. Grâce

aux meurtrières, je ne perds rien des manœuvres d'encerclement. L'attente devient insupportable. Les nerfs en pelote, j'interromps ce film catastrophe en passant au pure-malt. Boules Quiès enfoncées au maximum, le corps enfoui à l'intérieur du duvet, cendrier, verre à portée de mains, j'allume la flamme. Le feu lèche mon cigare. J'amorce, crapote à deux reprises. La fumée en circulant à l'intérieur de ma bouche révèle ses arômes de muscade. Bouffées de cigare et rasades de whisky tournent en boucle. Des jolies arabesques bleutées s'élèvent et disparaissent à travers les trous de la plateforme. Ivre de fatigue, ivre tout court, j'entre dans la ronde de la lumière qui tournoie. Découverte de taille : L'ouragan est soluble dans le whisky. Corps et esprit s'allègent. Je lévite à quarante mètres d'altitude. La réalité s'étiolant, affluent les questions triviales.

Qu'ai-je oublié d'amener sur l'île ? mon manuel des Castors junior dans lequel on apprend à construire une cabane, un pont ou un radeau ; des carnets à dessin, de la peinture à l'huile, un chevalet, la photo de ma mère. Maman aurait su me consoler. À un moment, le sort de la fille et d'Ulysse me rattrape. Il me serait pénible de devoir creuser leur tombe quand tout ce merdier sera terminé. Ma main s'agrippe à la bouteille de malt. Longue rasade. Enfin je sombre pour de bon.

Réveil en sursaut. Combien d'heures se sont écoulées ? Où en est la tempête ? Ma montre ment, selon elle, je n'aurais dormi que vingt minutes. Une boule Quiès tombe. Vacarme assourdissant. Des éclairs mitraillent dans toutes les lucarnes. Le phare est dans l'œil du cyclone. Enfermé dans sa cage, je suis un rat de laboratoire qui redoute l'expérience ultime.

Verre à ras bord, à bâbord et à tribord.

*

J'ai soif. De l'eau, vite ! Comme s'il n'y en avait pas assez dehors, je rêve de m'en noyer les entrailles. Jerrican au-dessus du visage, la fontaine généreuse déverse son or transparent. Pull trempé, fou rire.

Maintenant pipi. Va falloir extirper du duvet mon petit corps tout chaud. Le froid me dégrise à peine. Je ne me recouche pas tout de suite. Les jumelles collées à la lucarne qui donne sur ma maison, j'attends le prochain tour de la lentille de Fresnel. Regarder le désastre droit dans les yeux. Écran noir – contours flous de la maison – écran noir – projection d'embruns – écran noir... C'est à devenir dingue, mais on va dire que tout va bien de ce côté-là. Lucarne nord-ouest : écran noir – la forêt – écran noir – les arbres se couchent un à un – écran noir –

trouée rectiligne tracée au bulldozer. Mon île magique compte ses morts. Vieux gardiens déracinés, brindilles jetées à terre. Lucarne sud : impossible de distinguer quoi que ce soit au travers du rideau liquide.

*

Une lumière incandescente s'infiltré sous mes paupières. Enroulé façon nem dans mon sac de couchage, je mets un moment à savoir où je suis. Cette lueur rouge... ne serait-ce pas un rayon de soleil. Du soleil ? D'un bond, je suis sur pieds et passe d'une lucarne à l'autre. Le toit de la chapelle repose à terre, devant l'édifice intact, telle une nef de bateau renversée par un Dieu soucieux d'épargner le cimetière de ses ouailles. En regardant aux jumelles, rectification, les dernières sépultures ont disparu, comme si elles avaient été aplanies à coups de pelle. Motivé par une curiosité malsaine, j'inspecte le sol à toute vitesse, impatient de voir émerger le blanc poreux d'un tibia.

La maison verte ? exceptés ici ou là des amoncellements de débris végétaux contre la façade, aucun dégât visible. La maison rose ? le poulailler et une partie de la toiture ont disparu. Et toujours, nulle âme qui vive.

Je dévale les trois cents dix-sept marches, surgis à l'extérieur, me rétame sur le sol détrempé. Si je veux aller chez elle, je vais devoir confectionner des espèces de crampons. Cela implique de rentrer chez moi. En contrebas, le *Rêve d'Ulysse* s'est déplacé autour de son point d'arrimage, laissant sur le sable des marques circulaires. D'un calme suspect, l'Océan s'étale, paisible, épuisé de ses prouesses nocturnes, comme si de rien n'était.

Mes pieds s'enfoncent dans le sol boueux. Mon green est une vaste éponge imbibée d'eau saumâtre.

Je fouille dans mes poches, les retourne toutes. Mais quel con ! j'ai oublié les clefs de maison là-haut dans le boudoir ! Demi-tour. C'est reparti pour trois cent dix-sept marches. Les cuisses en feu, mes pieds butent sur les nez de marche et déposent des boulettes de terre sur le marbre. Tiens, un bidule brille par terre. Moins une, je l'écrasais. Je ne reconnais pas cet objet que j'aurais pu perdre, et pour cause : une boucle d'oreille oscille entre mes doigts ! Un pendant, taillé dans l'ambre, symbolisant une goutte de pluie, ou plutôt une larme. La pierre, placée sous un rai de lumière, dévoile ses inclusions. Nombreuses bulles, et soulagement, absence de mouche préhistorique emprisonnée à l'intérieur. Cela n'empêche pas mes poils de se hérissier comme si je tenais un objet maléfique. Le technicien l'aurait-il perdu ? Impossible, cet objet

n'était pas là hier, avec toutes ces allées et venues je l'aurai vu. Tout à l'heure, pressé de rentrer chez moi, j'ai dévalé l'escalier, j'ai pu passer à côté sans le voir. Mais pas forcément. Dans ce cas, on ne peut exclure une autre possibilité : cet objet a été perdu entretemps, soit depuis cinq minutes... et qu'elle est là-haut ! Vous êtes là ? crié-je afin de l'avertir de mon arrivée. Ohé, vous êtes là ? Seul l'écho à la politesse de me répondre.

Boudoir, désert. Nulle trace de son passage. Hypothèse : hier soir, lors de ma dernière montée, la boucle n'est pas là. Ce matin, dévalant l'escalier à toute vitesse, l'objet échappe à ma vigilance. Alors il est possible qu'elle ait passé la nuit à l'abri dans le phare, recroquevillée dans l'escalier, puis se soit enfuie à la première accalmie. Coincée entre deux dangers d'égale valeur : l'ouragan et moi. « Plutôt flatteur » me vient à l'esprit. Elle est en vie, plus rien ne presse. Dans le cas contraire, rien ne presse non plus.

Je sirote un café, coté lande, savourant la chance inouïe de revivre ce modeste rituel. Dans le paysage d'après déluge, aucune hampe florale n'a survécu. Il faudra attendre l'an prochain pour les revoir. J'avale deux aspirines (gueule de bois assortie d'une migraine), remets un peu d'ordre dans la cuisine, bricole deux crampons ajustés à ma paire de bottes en caoutchouc. À peu près vaillants, moi et mon haleine fétide sommes disposés à aller secourir une femme sans merci. En gage d'amitié, sa boucle d'oreille, est actuellement nichée au fond de ma poche, bien au chaud contre mon intimité.

Galvanisé par un moral d'acier, je progresse sur la lande gorgée d'eau, extirpant chacun de mes pas de la glaise spongieuse.

Lent et digne, tel un grand échassier.

8. À ciel ouvert

Île du Grenat. Lendemain de tempête. Neuvième jour.

En chemin, ma trajectoire croise celle d'un escargot du genre charnu. En y regardant de plus près, ses congénères pullulent à proximité. Les principes de l'autosuffisance voudraient que j'en remplisse un sac en prévision d'une bonne cargolade. Recette de la dite cargolade : après avoir fait jeûner les gastropodes durant trois semaines, les enfouir vivants dans une bassine de sel, le jour du gueuleton venu, disposer les survivants sur une grille au-dessus d'un feu de sarments, se réjouir du crépitement de leur graisse enflammant les braises... Escargots grillés vifs, lapins dépecés tête en bas, grives collées à la glu... Suis-je capable de me régaler de la chair des suppliciés de ma propre main ? La faim excuse-t-elle la cruauté ? Vivre sans cruauté est-il possible ? Pourquoi me priver d'une portion de protéine qui se trimbale à mes pieds ? Suis-je lâche, trop sensible ? Et elle, l'est-elle moins que moi ? Dans l'affirmative, est-il d'usage d'offrir un panier grouillant d'escargots à une îlienne qui vous méprise ? Comment interpréterait-elle le message sous-jacent ? ce prétendant voudrait me faire croire d'être en mesure d'assurer la subsistance de notre future progéniture ? Assailli de questions existentielles auxquelles il n'est de réponses définitives, je remets à plus tard la cueillette des escargots, tellement heureux de les savoir vivants. Les limaçons, les papillons des bruyères et les oiseaux revenus en nombre participent à la renaissance du Monde. Ma joie rayonnante pâlit à la découverte de l'état de la maison rose.

Le cheneau et une partie de la toiture sont manquants. La maison s'égoutte, comme si elle était recouverte d'une couche de neige qui se mettrait à fondre sous l'ardeur du soleil. Je frappe à la porte – silence évidemment, j'ai l'habitude –, j'actionne la poignée. Porte fermée à clef. Précaution superflue, le mur éventré de l'atelier permettrait à un éléphant d'entrer sans toucher les murs. À moins d'être un cambrioleur patenté, pénétrer dans une demeure sans y être invité n'est pas si aisé qu'il n'y paraît. Des années d'éducation me retiennent par le col. Ne pas perdre de vue l'objectif de ma visite : m'assurer qu'elle ne se soit pas blessée, ou pendue à une poutre après avoir sacrifié son chien pour l'emmener avec elle dans l'au-delà.

Je quitte mes bottes crottées et entre par la brèche de l'atelier. Au rez-de-chaussée, personne. Cette fille me désespère. Partir à sa recherche ? Sillonner l'île, les cuisses courbaturées, les pieds comprimés dans mes bottes à clous, finir avec des ampoules aux pieds ? Et puis quoi encore ?

Poser sa boucle d'oreille bien en évidence sur la table du séjour m'allège instantanément d'un poids. Pourtant il m'est impossible de me détourner de cet œil sans paupières. Il me fixe autant que je le fixe. La prune jaune retourne croupir au fond de ma poche. Remettre ce talisman en mains propres permettra d'enterrer la hache de guerre avec cette femme-fantôme qui hante le phare les nuits de tempête. L'absence de bibelots et de photos sur les meubles du séjour laisserait penser qu'elle n'habite plus là. Les seuls objets présents ont tous une fonction. La cuisine, quant à elle, foisonne de céramiques. J'en étudie les formes, les émaillages. La personnalité qui se dégagerait de la vaisselle tarde à jaillir, jusqu'à ce que je découvre un sceau imprimé en creux sous un bol. Un motif identique apparaît au dos d'une assiette. La signature de notre potière est donc une fleur de nénuphar posée sur sa feuille, feuille dont le contour ressemble à celui de l'île du Grenat. Enfin une marque personnelle, ravissante et délicate, digne d'une jeune femme comme on les aime.

Je gravis l'escalier, impatient de faire de nouvelles découvertes.

Une chambre de demoiselle mérite toujours qu'on s'y attarde. Un moment, je suis tenté de me glisser entre les draps du lit à ciel ouvert, retrouver la sensualité d'un parfum féminin, imaginer des trucs... Je n'ai pas survécu à la tempête pour tomber dans ce piège grossier. D'ailleurs, cette chambre ne ressemble plus à celle d'une jeune fille. Même une sorcière refuserait d'y dormir. Monticules de feuilles amassés dans les coins, bris de verre, flaques sableuses partout, sur le sol, la commode, dessus de lit trempé...

Dans l'armoire, des piles de draps impeccablement pliés. Dans un tiroir, une lingerie en coton aux motifs de cerises ou de petites fleurs. Rien d'étourdissant. Cette fille vit comme une grand-mère.

Dehors, la volaille encagée s'impatiente. Lorsqu'elle me voit débarquer, l'agitation est à son comble. Les poules meurent de faim. Si je ne les libère pas, elles vont finir par s'entretuer. Le sol détrempé du poulailler les déconcerte un instant mais très vite, les becs fouillent le sol. Pourquoi ne les a-t-elle pas relâchées ? Elle passe la nuit au phare, déguerpit avant que je me lève, sa barque est restée arrimée, son chien ne vient pas me gueuler dessus. De toute évidence, ils ont pris le taxi-bateau. Champ libre pour fouiller.

Des factures d'électricité sont rangées dans un tiroir du buffet. Ma voisine porte un joli prénom assorti à son nom de famille. Un ensemble harmonieux à l'instar du nénuphar sur sa feuille. Ses parents s'imaginaient que leur fille serait à l'image de son prénom, l'incarnation de la douceur. Comme quoi, il n'y a pas plus cons que des jeunes parents. Contigu à la pièce principale, le cellier. Le réduit regorge de vivres en tout genre : pâtes, légumes secs, farine, sucre, biscuits... Une grand-mère qui a connu la guerre. Avec un faible évident pour le chocolat praliné. Une tablette atterrit dans ma poche. Elle me doit bien ça.

Une bâche bleue, semblable à celle qui a servi pour protéger sa cargaison, trône, impeccablement pliée, sur un rayonnage de l'atelier. Ce bout de plastique titille ma conscience. Ne suis-je pas l'homme providentiel que toute femme aimerait avoir pour larbin ? En avant pour une réparation de fortune. La bâche, attachée aux solives et à ce qui reste de cheneau, recouvre le trou béant de la toiture. Ça devrait tenir quelques jours si le temps se maintient. L'étrange chapiteau nimbe la chambre d'une fantastique lumière bleutée. Dessous la désolation paraît encore plus criarde. Fenêtre entrouverte afin d'assécher la pièce, trois seaux de gravas remplis en un rien de temps, quelques coups de balai assortis d'un figulage sommaire, la chambre redevient présentable. Avant de partir, je colmate la brèche du mur de l'atelier à l'aide de cartons. Quand elle rentrera, la propriétaire me remerciera d'avoir pris soin de sa demeure.

Je vais enfin pouvoir souffler un peu.

*

Nu comme un ver sur la plage de la crique, caressé par un gentil soleil, bercé par la ritournelle d'un ressac débonnaire, loin des hommes, loin de cette furie nocturne qui appartient désormais au passé, je ne peux m'empêcher de penser à elle. Un seul être imposé est tout est surpeuplé, un seul être manque et tout est dépeuplé. Ce matin, elle est partie à la Ville solliciter les services d'un couvreur. Premier arrivé, premier servi. Dans sa précipitation, ma voisine a oublié de remettre ses poules en liberté. Heureusement pour elle, son voisin est une perle.

Un dernier plouf, ensuite, corvée de bois, histoire de ne pas rentrer les mains vides. L'avantage de ce désastre, c'est qu'il n'y aura qu'à se baisser.

9. Journal intime

Île du Grenat. Lendemain de tempête. Neuvième jour.

Il a recouvert mon toit d'une bâche ! Je lui avais pourtant interdit de remettre les pieds chez moi ! Et les poules, il a libéré les poules ! Mais de quoi je me mêle ?

Il est entré dans ma chambre ! Au-dessus d'elle crisse un ciel de plastique bleu, une abomination pire que celle de la nuit précédente. Une couche de poussières a été balayée, mais par endroits on devine ses traces de pas. Il s'est assis sur mon lit ! Canaliser les pensées qui bouillonnent. Ses doigts agrippent le cahier caché sous le matelas. Au moins, il ne l'a pas lu. Avec le stylo trouvé dans le tiroir de la table de chevet, elle noircit une page entière avant de pouvoir exprimer une pensée rationnelle. Sa colère expulsée, les possibilités, peu nombreuses et toutes illusoires, apparaissent dans un bruit de papier gratté :

Je ne veux pas qu'il soit attentionné, je veux le haïr !

Sa présence implique de faire un choix :

- ~~M'en incommoder~~. Lapsus. *M'en accommoder*
- *Quitter l'Île. Déménager l'atelier. Fuir un risque immédiat, en prendre d'autres*
- *Le pousser à partir*

Le chasser implique de :

- *Connaître ses points faibles*
- *Savoir pourquoi il a choisi de s'installer au Grenat*

Ce qui revient au-même.

*

Douche chaude délicieuse. Avec elle s'évacuent les affres des dernières vingt-quatre heures, durant lesquelles il a fallu gravir un escalier sans fin, survivre à un ouragan, réparer un toit en jouant à l'équilibriste... Paradoxalement, c'est ce dernier évènement qui me procure le

plus de satisfaction. Et si elle me demande de lui filer un coup de mains pour tout remettre en état, elle pourra compter sur moi. Comment ne pas être soucieux l'un de l'autre, quant à nous deux, nous représentons les seuls survivants du Grenat ?

Mon corps endolori enroulé dans une serviette parfumée, un coup d'œil dans le miroir confirme ce que je savais déjà. Sans être ostentatoire, ma musculature se dessine un peu plus chaque jour. Un physique de bon goût, en somme. Le verso de ce tableau enchanteur tient lui aussi ses promesses. Petit hic au tableau : ma tignasse a drôlement poussé.

Boule à zéro ? Le Grenat est l'endroit idéal pour tenter cette transformation radicale. Premier coiffeur à une heure de taxi, entretien capillaire réduit au minimum, découvrir la tête que fera Ulysse la prochaine fois qu'il me verra, rompre avec le cliché de l'ermite hirsute emportent ma décision. Équipé du sabot adéquat, mon rasoir électrique trace une autoroute glabre qui part du front pour arriver au niveau de l'atlas. S'ensuit un ratissage méthodique en lignes parallèles engendrant une pluie de cheveux qui chatouille les pieds. La tondeuse bute en pleine déforestation. Rien n'indique un dysfonctionnement l'appareil. Nouveau passage, même difficulté à l'arrière du crâne. Ma main détecte un petit bourrelet au niveau de l'occiput, et un autre en haut du temporal ! Des cheveux entremêlés ? La tondeuse, mise en vitesse maximale, ratiboise les dernières mèches. Dans le reflet du miroir, mon crâne mis à nu est constellé de petites boursouflures rosées, légèrement irisées. Semblables à des cicatrices récentes.

Le cheveu le plus long retrouvé sur le carrelage mesure vingt-et-un centimètres. Partant du principe qu'un cheveu pousse d'un centimètre et demi par mois, ces scarifications dateraient d'il y a environ un an. J'ai beau me creuser les méninges, je n'ai aucun souvenir de ce qui a pu les provoquer.

10. Visiteurs inattendus

Île du Grenat. Dixième jour.

— Je suppose qu'à Terre, on vous a parlé de moi ? m'interroge-t-elle, ses grands yeux perdus dans le vague.

— Pas vraiment.

— Qu'est-ce que ça veut dire « pas vraiment » ?

Plutôt me couper la langue que risquer une réponse maladroite qui serait impossible à rattraper. Aucune institutrice, aucun coach ne m'a appris à badiner avec une femme violée. Les flics, la magistrature, les médecins eux-mêmes s'y prennent comme des manches. Lui dire que je suis « au courant » serait réduire cette femme à son agression. Après quoi, il faudra tenter de la consoler. Prétendre que son drame personnel appartient au passé, qu'un jour elle ira mieux comme on guérit d'un mauvais rhume. Et tant qu'à y être, pourquoi pas lui promettre qu'un jour elle aimera à nouveau. Parce qu'évidemment, un prince charmant l'attend quelque part. Non, non et non, on n'est pas à la foire à la saucisse ! Refusant de tomber dans ce traquenard, je contourne l'obstacle :

— Je sais que vous êtes arrivée au Grenat il y a environ un an.

— C'est tout ?

— Avec votre chien.

Elle et moi, on laisse filer. Son sourire triste me laisse envisager une certaine reconnaissance de sa part. Par conséquent, je suis assez fier de la manière dont je m'en suis sorti. Sans lui mentir vraiment, elle sait que je dissimule l'essentiel. Sensible, délicat seront les adjectifs dont cette femme blessée me qualifiera.

— Savez-vous ce que l'on dit de vous ?

Son regard braqué sur moi est devenu brusquement limpide et pénétrant.

Je n'avais pas envisagé la réflexivité de la question. Prétendre que je suis indifférent aux ragots qui circulent sur mon compte serait inexact, cependant j'aimerais qu'elle le croie.

— Les gens disent que vous êtes un professeur de philosophie à la dérive. Une sorte de Diogène, flottant dans son tonneau, qui serait venu s'échouer au Grenat.

— N'importe quoi !

— Un philosophe antisocial, misanthrope, se détestant tellement lui-même qu'il serait « limite suicidaire ».

Suicidaire ? pourquoi j'inspire cela ? Un grondement bizarre frémit au fond de moi. Quelque chose essaie de me dire quelque chose. Réprimée avec force.

— Moi, prof de philo ? vous plaisantez ? pirouetté-je, plus offusqué d'être associé à cette profession misérable que d'être « limite suicidaire ». Un philosophe est imposteur qui croit « savoir » parce qu'il a fait de longues d'études, études qui se résument à écouter des « sommités » dont le seul art est une capacité à régurgiter des poncifs pompés à leurs pairs. Qu'il enseigne l'esprit critique à défaut de comprendre les sciences qu'il tente désespérément de s'approprier. Aujourd'hui, la philosophie est à la portée du premier étudiant sachant se servir correctement de l'IA.

— Ou du premier chat.

— Exactement. Mais le chat est bien meilleur.

— Tout de même, Nietzsche, Machiavel...

— Des crétins.

— Vraiment ?

— Citez-moi un philosophe qui comprenne l'Univers ? Un philosophe capable de proposer une physique du pré-Big Bang ? Un philosophe capable d'expliquer le boson de Higgs ? les ondes gravitationnelles ? Tandis que ces bavards inutiles discutent sur des notions triviales de liberté, de désirs, d'art en s'empiffrant de petits gâteaux devant une tasse de thé, les physiciens s'arrachent leurs derniers cheveux à tenter de comprendre le monde qui nous entoure. Une question reste encore aujourd'hui sans réponse : qu'est-ce que le Temps ? Ce Temps qu'on définit à longueur de journée grâce à une multitude d'unités de mesure, ce Temps qui intervient dans d'innombrables équations, personne n'en connaît la nature intrinsèque. Celui qui la découvrira méritera toute notre attention.

— À vous entendre, nous sommes tous des imbéciles.

— Moi, le premier.

— On dit aussi que vous ne tiendrez pas une année.

Les gens de la Ville sont-ils si désœuvrés qu'ils n'ont rien de mieux à faire que m'inventer une existence qui n'est pas la mienne ? Ignorer les calomnies.

— Vous mangez à votre faim ?

— ...

— Depuis votre arrivée, vous avez bien dû perdre sept ou huit kilos.

À nouveau son regard s'est posé sur moi. Quand je dis sur « moi », il s'agit d'un « moi » qu'elle déshabille, soupèse, évalue dans son entièreté... Le torse bombé, je précise à cette effrontée :

— Quand on passe de la pizza-hamburger-frites au poisson grillé-salades sauvages, le tout saupoudré d'au moins trois heures d'activité physique par jour, on ne maigrit pas, on s'affûte.

— Et vous êtes passé du confort d'un appartement à l'humidité glaciale d'une maison de pêcheur. On en brûle des calories à combattre le froid. Mais vous n'avez encore rien vu, rien éprouvé. Avez-vous remarqué comme le poil d'Ulysse a déjà épaissi ? L'hiver arrive et promet d'être féroce.

— Eh bien, j'apprendrai à aimer le blizzard et triplerai mes rations. Bon sang, j'allai oublier ! J'ai retrouvé votre boucle d'oreille.

Le bijou change de mains. Il m'est rendu après avoir été observé moins d'un quart de seconde. Une voix flûtée s'élève dans les airs :

— Cette boucle ne m'appartient pas.

Réveil en sursaut. Encore un rêve à la con dont l'atmosphère assortie d'un sentiment d'injustice tarde à s'évacuer. Pour une fois que ma voisine et moi devisions gentiment, ce miracle était faux.

Et si les marins du bar avaient vu juste ? Cette fille m'obsède. Non, elle m'intrigue. Non plus, elle s'invite de temps à autre dans mon sommeil, pour y camper un personnage insignifiant, dans un rêve sans intérêt.

Petit passage au téléobjectif. Dans la lunette, l'astre lunaire étincelle, les étoiles palpitent, la mer scintille. Magique, irréelle, troublante sérénité du Grenat. Coup d'œil sur le green. Aucune femme ne fait sa maligne en faisant tourner sa cape. Au loin, la maison rose dort, veillée par les Cieux aux lunes doubles. Car deux énormes mandarines flottent, l'une dans l'Univers, la seconde sur la surface de l'Océan. Une troisième lune doit bien miroiter quelque

part dans une flaque d'eau. En parlant à voix haute, l'affligeante laideur de cette description me heurte de plein fouet. On dirait le début d'un mauvais roman. Mise en mots, la beauté se dérobe. Je jure devant l'astre des écrivains de ne jamais en devenir un. Deux heures du matin, je retourne me coucher. Allongé sur le dos, le regard soudé au plafond, je me demande ce que je fous là.

*

Chaussures de mer aux pieds, après s'être assurée de n'avoir rien laissé derrière, elle entre dans l'Océan glacé. À petits pas prudents, elle longe la falaise battue par les vagues. Une expédition qu'elle effectue d'ordinaire en plein été, quand l'envie lui prend de profiter du soleil à l'abri des regards des chaluts et des bateaux de plaisance. De l'eau jusqu'aux genoux, elle se méfie des rochers glissants. Incapable de la suivre, Ulysse aboie sa tristesse sur la plage. Ça lui passera. Maintenant que la tempête est passée, il doit se demander pourquoi ils ne se sont pas devant leur cheminée ronflant à plein régime. Une vague la heurte, trempée jusqu'à la taille. Un peu plus loin, la corde à nœuds pend le long de la paroi. Elle teste sa résistance d'un coup sec. Les pieds en appui, elle s'élève à la force des bras jusqu'à la corniche située cinq mètres plus haut. Les bassines d'eau de mer qui criblent le sol l'empêcheront de s'allonger. Elle enfouit ses objets brillants à l'intérieur de son sac, remonte la corde, enfille son blouson gris avant de se ratatiner dans un coin à peu près au sec.

Homochromie digne d'un caméléon.

La couverture du livre qu'elle a emporté la laisse perplexe. Aucun roman ne sera capable de lui faire oublier le supplice des prochaines heures. Aucun ? pas sûr. Le premier chapitre de son scénario à elle vient de s'ouvrir. À la fin de l'histoire, le Grenat ne compte plus qu'une seule habitante.

*

Des aboiements ! Dieu soit loué, ils sont rentrés ! J'ouvre la porte. Devant moi, le vide. Une ombre a frôlé mes mollets. Je me retourne. Ulysse fonce vers la cuisine, parfaitement indifférent à mon nouveau look. Cette créature qui empeste le bulot avarié ébroue son pelage poisseux. La bête m'adresse un regard douloureux. Hormis l'assurance qu'il meure de faim, je tente de décrypter la vraie raison de sa visite, ce qui m'évite d'estimer le nombre d'heures qu'il va me falloir pour rendre à la cuisine son lustre originel. J'attends qu'il finisse d'engloutir le

contenu d'une demi boîte de cassoulet avant de le ramener chez lui. Son museau se relève de l'assiette, regard réprobateur, second service. C'est bon, t'as fini de manger ? on peut y aller ?

Le chien passe devant. J'ignore ce qui se passe dans une tête de chien. Au lieu de suivre le chemin qui le ramène à la maison, l'animal bifurque en direction du bois, se met à courir comme un dératé, s'assure à deux reprises de ma présence derrière lui. Ulysse, cours moins vite, sinon je vais te perdre ! Rien à faire, la distance entre nous se creuse. Le chien m'engueule. L'évidence surgit : il est arrivé quelque chose à la fille.

La silhouette du berger disparaît à travers des taillis. À la présence de trous caractéristiques laissés par des groins hystériques fouissant le sol, j'en déduis qu'il a emprunté une sente de sangliers. Moyennement chaud à l'idée de chasser le cochon à dents de sabre à mains nues, mais prenant mon courage à deux mains, je pénètre à l'intérieur de la végétation dense et griffue. Heureusement la sente ne tarde pas à s'ouvrir. J'aperçois au loin Ulysse qui se roule par terre pour une raison que j'ignore. Il détaille dès qu'il m'aperçoit. L'endroit de son bain de boue s'avère être un tas d'humus empestant l'urine.

Comme s'il avait pris conscience de son retard, le chien s'est remis à courir, abandonnant dans son sillage sa nouvelle signature olfactive. Le chemin débouche sur une crique bordée d'arbres. Cette anse aux bassines verdâtres... une impression de déjà-vu... l'aquarelle de la montée d'escalier ! Si l'on fait abstraction des troncs arrachés et des monticules de varech qui souillent la plage de galets, le décor serait tout à fait romantique. Ulysse est posté à l'extrême gauche de l'anse. Après avoir engueulé les vagues, le Ciel et l'Univers, il se retourne vers moi comme si je détenais la solution d'un problème connu de lui seul.

Seule certitude, nous sommes arrivés à destination. À part cela, rien. Et rien n'est plus flippant que rien devant la gueule béante de l'Océan.

*

Le temps s'écoule. L'eau de mer qui recouvre la corniche s'évapore peu à peu, laissant derrière elle un tapis diamanté. Attendre que le sol tout entier se mette à étinceler va prendre des heures. Aucun bateau en vue, ou si loin qu'il ne présenterait aucun danger, n'y tenant plus, elle se lève et assouplit ses muscles endoloris. Ulysse aboie ! rompant deux heures de silence. Deux heures, le temps nécessaire pour aller chez l'homme et en revenir. Impossible de savoir s'il est avec lui. Tapie au fond de la corniche, elle tente de déchiffrer l'atmosphère. Sous le ressac, les stridulations du vent, elle jurerait avoir entendu marcher sur des galets. Son prénom,

hurlé à plusieurs reprises, lève toute ambiguïté. Elle se bouche les oreilles mais les sons étouffés la terrorisent. Il finira par fouiller les rochers. Qu'est-ce qu'il fait ? Que fera-t-il s'il la découvre ? Un juron, tout près ! Bruits d'éclaboussures, vague odeur de transpiration. Puis plus rien. Il est là, immobile, cinq mètres en dessous ! Silence. Sent-il sa présence ? Remarque-t-il la paroi légèrement patinée à l'endroit de la corde ? Un homme escaladerait le rocher sans difficulté. S'attendant à le voir surgir d'une seconde à l'autre, elle scrute, pétrifiée, le rebord de la corniche. Un instant elle croit voir des doigts s'y agripper. Comment a-t-elle pu croire à ce plan ridicule ? Les secondes passent, forment une minute puis une deuxième... Un vol de sternes lézarde le ciel. Sous la lumière cinglante, des milliers de cristaux étincellent.

*

Trois heures à hurler son prénom, à soulever chaque galet, à fouiller les abords de la plage, revenant sans cesse sur mes pas. Aucune trace de Parthénope, seule l'obstination d'Ulysse m'exhorte à persévérer. Couché à la lisière des vagues, le berger n'a pas bougé d'un poil. Lui sait ce qui s'est joué ici. Moi, je ne veux croire en rien et surtout pas que cette idiote se soit noyée là, s'exerçant à la brasse hawaïenne un lendemain de tempête, trompée par les gentils clapotis de l'Ogre liquide. Le jour décline, il va falloir rentrer. Mon regard sonde une dernière fois l'Océan, la barrière de récifs, et au-delà l'infini. Elle a pris le large depuis cette crique hérissée de rochers, abandonnant chien et poules. Elle a mis les bouts selon une logique féminine qui m'échappe. Déjà la pénombre s'amasse, les ténèbres ne vont pas tarder à engloutir la sente de sangliers et je n'ai rien pour m'éclairer.

Je lance un bâton en direction des taillis dans l'espoir de faire bouger le chien. L'heure n'est pas à la rigolade me reproche son air accablé. Comme tu voudras, tu rentreras quand tu en auras assez de scruter le néant.

Retour en solo empreint d'inquiétude, de remords, de questionnements. Même absentes, les filles riment avec emmerdes.

La nuit qui s'annonce est l'écrin idéal pour accueillir l'âme d'une jeune défunte. Linceul bleu crépusculaire, délicatesse d'un parfum boisé, dernière valse des oiseaux sur fond de petite musique céleste. Le spectacle des musaraignes qui s'enfuient à l'approche de mes pas chasse mes idées morbides. Ces bestioles sont là, et la seconde d'après, pffuit disparues ! Cette nature canaille prouve qu'il faut se méfier des déductions simplistes. Ce que nous voyons pourrait être ruse d'illusionniste.

Un bruit de moteur en provenance de l'embarcadère ! Je me fais un sang d'encre alors qu'il suffisait d'attendre qu'elle rentre dormir chez elle ! Je grimpe au sommet de la colline afin d'assister à l'accostage.

En bas, deux silhouettes masculines giclent du taxi-bateau. D'un moment à l'autre, elle va surgir à son tour. Une dizaine de secondes s'écoule, puis une autre, puis encore une autre. De toute évidence, elle n'est pas avec eux. L'un des types m'aperçoit et donne un coup de coude à l'autre. Leur tête tournée dans ma direction, ils me font signe de descendre.

Je n'aime pas ça du tout.

Ulysse choisit pile ce moment pour réapparaître. Hors d'haleine, empestant l'urine, cet imbécile vient se coller contre ma jambe. Ensemble, nous examinons le duo. Jeans, blousons bombers, rangers, rien à voir avec le *dress code* d'employés des Pompes funèbres. Ce point positif n'empêche pas la survenue d'un mauvais pressentiment. Ulysse grogne, je suis à deux doigts de faire pareil. Pour nous, cela ne fait aucun doute. Des flics.

Me retrouver seul en présence de policiers est une expérience inédite, immédiatement désagréable. Ce ne sont pas de ces individus généralement peu outillés intellectuellement (que deviendraient leurs taux d'élucidation sans les analyses ADN et autres caméras de vidéosurveillance ?) qui font croître en moi un sentiment d'insécurité mais l'imprévisibilité de ma propre réaction. Devoir rendre des comptes m'est insupportable. Autre préoccupation : comment empêcher Ulysse de leur sauter à la gorge ?

L'envahisseur progresse dans notre direction, nous sommant de descendre.

— Ulysse, ferme-là, on va la jouer à ma façon.

Trop tard, le gardien du Grenat s'élance vers l'envahisseur, prêt à en découdre.

— Ulysse, au pied ! hurlé-je, désespéré.

Contre toute attente, le chien s'arrête.

Après les félicitations d'usage, rapide briefing avec mon coéquipier. Son soupir de déception laisserait sous-entendre une forme d'acceptation de sa part.

Nouvelle sommation.

Ulysse et moi marchons d'un pas flegmatique à la rencontre de l'Autre. L'Autre est un jeune homme affublé d'un type qui aurait l'âge d'être son grand-père.

— Grouillez-vous, Police nationale ! éructe le Blanc-bec. On nous a signalé la disparition de la femme qui vit sur l'île, poursuit-il sans attendre.

— On ? répété-je, parvenu à un mètre de l'individu.

Assis à mes pieds, muet comme une carpe, l'obéissance d'Ulysse est admirable. En apparence. Cette bombe à retardement trimbale le long de l'échine une rangée de poils hérissés.

— Oui, on ! répète le flic qui, baissant ses lunettes sur le bout de son pif, dévoile ses iris chassieuses dardées sur moi.

Ce blaireau, à peine sorti de l'enfance, m'est instantanément antipathique. Flic ou pas flic, je ne peux m'empêcher de lui faire remarquer la débilité de ses propos.

— Étant donné, petit 1, que je n'ai pas donné l'alerte et que petit 2, nous sommes deux à habiter le Grenat, j'en déduis que ma voisine a elle-même signalé sa disparition. Par conséquent, elle n'est pas si disparue que vous le prétendez !

Édictant cette évidence, une autre surgit : des imposteurs !

— Messieurs, montrez-moi vos cartes !

Aux faciès méprisants, aux rictus mauvais s'ajoutent les jambes qui s'arque-boutent. Ces cow-boys dégainent leur carte professionnelle, manœuvre grossière dont le but est de dévoiler la présence de leur flingue caché sous leur blouson.

Leur sourire en coin me met mal à l'aise. Après m'être éclairci la voix, je suis contraint de répondre :

— La dernière fois que j'ai vu ma voisine, c'était hier après-midi, avant l'ouragan. Depuis, Ulysse et moi la cherchons.

Leurs regards plongent sur Ulysse.

— Alors pourquoi niez-vous sa disparition ? m'interroge le vieux.

— Avec une consigne de départ mal formulée, on obtient une résolution absurde du problème.

S'ensuit un léger flottement durant lequel les parties en présence s'évaluent. Blanc-bec se décide à faire les présentations. Sans grande surprise se tiennent devant moi un lieutenant et un commandant de police. Ensuite, il énumère mon nom, prénom, profession tels que mentionnés dans le bail de location. Le moment venu, j'irai dire deux mots à cette balance d'agent immobilier. En attendant, j'opine du chef.

— Pourquoi n'avez-vous pas signalé la disparition de votre voisine ? s'enquiert le commandant.

— À vrai dire, je n'y ai pas songé. Je ne sais même pas si le téléphone fonctionne.

— Il fonctionne. Allons discuter chez vous, voulez-vous ?

Depuis la chaise qu'il a choisie pour poser ses fesses (près de la fenêtre coté green), le commandant laisse errer un regard indolent sur mon intérieur. De temps à autre il revient s'attarder sur ma personne. Blanc-bec explore la pièce sans méthode apparente. Cet insupportable frelon arrête un instant de tourbillonner et remue les cendres la cheminée à l'aide du tisonnier.

Chacun à sa manière, ces policiers œuvrent à découvrir qui je suis. Leur dada : débusquer le détail insolite. Pour l'avoir moi-même ressenti, je sais qu'ils trouvent la maison inconfortable, démodée. Ils pensent que leur maison à eux, est vraiment douillette. Qu'ici règnent l'immensité du Ciel et la démesure de la Douve océanique. Qu'il faut être le dernier des timbrés pour accepter de vivre sous le joug de ces Seigneurs irascibles. Ils s'interrogent. Deux fous, prisonniers volontaires, vivent (ou vivaient) au Grenat. De quoi vivent-ils ? Comment vivent-ils ?

J'ajouterais : pourquoi vivent-ils ?

— Comment s'est passée la nuit à Terre ? demandé-je, curieux de savoir si leur vie à eux vaut d'être vécue.

— Population cloîtrée chez elle. Bagarres, vols, refus d'obtempérer : zéro, semble regretter le commandant. Rafales à deux cent kilomètres / heure, peut-être plus, l'anémomètre du Port n'est pas conçu pour enregistrer au-delà. Blessés légers, dégâts matériels en pagaille, rien de notre ressort, exceptée une disparition sur l'île du Grenat.

Avec sa soixantaine bien tassée, combien Papy a-t-il d'interrogatoires au compteur ? Si l'on considère, disons, un interrogatoire par jour, sur trois cents jours annuels travaillés, en quarante ans de carrière, cela ferait... douze mille ! C'est possible ça ? En tout cas, cela expliquerait son économie de mots. À force, on élague.

La suite se résume à une litanie de questions entrecoupées de silences suspicieux. Comment en finir avec cette technique d'investigation archaïque ? À court d'idée, je leur demande s'ils veulent un café. Réponse de Blanc-bec :

— Cette boucle d'oreille, c'est à elle ?

À l'aide d'une pince de philatéliste qui sort d'on ne sait d'où, le lieutenant suspend le bijou à hauteur d'yeux. Ensuite, la larme d'ambre lévite dans les airs jusqu'au commandant, qui l'examine avec intérêt. Un sachet zippé naît entre ses doigts. Plop ! La boucle atterrit à l'intérieur.

— Je suppose.

— Expliquez !

— J'ai trouvé cette boucle ce matin. Je suppose qu'elle lui appartient.

— Vous supposez ?

Mon instinct m'intime de répondre avec la plus grande circonspection, en sélectionnant les mots les plus appropriés.

— ... on ne se fréquente pas avec la voisine, je ne peux pas certifier à cent pour cent que ce bijou lui appartient.

— Exposé au centre du linteau de cheminée, intervient le lieutenant, ça ressemble à un trophée de chasse. On ne serait pas un peu fétichiste, par hasard ?

Ulysse a senti ma peur. Le museau tendu vers moi, il guette le signal de l'attaque. D'amples inspirations m'aident à garder un calme relatif.

— Cet endroit me sert de pense-bête. J'avais l'intention de lui rendre cette boucle.

— Vous venez d'affirmer que vous ne fréquentez pas votre voisine, observe Papy.

— Arrêtez de couper les cheveux en quatre ! J'ai trouvé ce bijou ce matin. À part à la voisine, que je ne fréquente pas, je ne vois pas pour le moment à qui d'autre il pourrait appartenir. Alors quand l'occasion se présentera, j'irai le lui déposer, le lui rendre, le lui remettre. Choisissez la formulation qui vous sied.

Je suis dévisagé comme un parfait demeuré.

— Cette boucle, où l'avez-vous trouvée ?

J'ai fait une promesse et compte bien la respecter, dussé-je mentir à un commandant de police. Le technicien qui m'a ouvert le phare ne perdra pas son job à cause de moi. J'échafaude une réponse à la va-vite, qui en soi, ne bouleverse pas la vérité.

— À l'embarcadère, hier après-midi, ma voisine essayait de mettre son bateau hors d'eau.

— Développez !

— Sa barque à moteur était trop lourde pour elle, alors je l'ai hissée.

— Vous ne fréquentez pas votre voisine mais vous prenez soin de son bateau, de ses bijoux... Je parie qu'on va retrouver votre ADN chez elle.

— Évidemment, j'ai arrimé une bâche sur son toit ce matin !

Ulysse, que cette discussion pacifique assomme, baille, s'étire en nous montrant ses fesses, quitte le séjour pour la cuisine.

— Vous êtes allé chez elle mais ne lui avez pas rendu le bijou. Expliquez !

Leur dire que je comptais l'utiliser afin d'obtenir de sa propriétaire de meilleures dispositions à mon égard serait suicidaire.

— Je l'ai oublié.

— Et son chien – parce qu'il s'agit de son chien, n'est-ce pas ? –, a élu domicile chez vous ?

Soudain j'ai très chaud. Des gouttes de sueur ne vont pas tarder à dégouliner sur mes tempes. Fatalement, ils en suivront la trajectoire.

— Ulysse est venu me chercher cet après-midi. Il m'a conduit jusqu'à une crique... dis-je en me passant les mains sur le crâne.

— C'est maintenant que vous le dites ! m'engueule le vieux. Et alors ?

— Alors, rien.

— Noyée ?

Je n'ai pas le temps de répondre, son sbire gravit les marches de l'escalier.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Vérifier qu'elle n'est pas ligotée aux barreaux de votre lit.

— Il plaisante, assure son chef.

Le plancher grince au-dessus de nos têtes. Les pas... direction, la fenêtre. Je déglutis.

— Commandant, venez voir !

Le désastre pressenti en haut de la colline se réalise.

— Monsieur, nous allons monter au premier étage. Passez devant, les mains bien en évidence.

Deux policiers ont investi ma chambre, piétinant mon intimité, bavant d'excitation à l'idée de découvrir la preuve de mes supposées déviances. Preuve qui en l'occurrence trône devant la fenêtre.

— Regardez, commandant, ce qui intéresse notre ami...

Le commandant ôte ses lunettes, replie leurs branches d'un geste étudié, et après les avoir glissées dans sa poche de chemise, se penche vers la lunette d'observation. Son œil s'approchant de l'objectif, l'oxygène vient à me manquer, mes tempes se mettent à pulser. Au bord de la suffocation, ma bouche articule mes dernières paroles d'homme libre :

— Qu’allez-vous imaginer ? Je n’espionne pas ma voisine ! Je regarde à intervalles réguliers si elle est rentrée. Cela m’évite d’aller voir sur place...

— Ingénieux. Et en temps normal, qu’observez-vous ?

— Les étoiles.

— Vous dissimulez votre lunette avec soin alors que votre voisine a disparu. Expliquez !

— Pour qu’elle ne s’imagine pas que je l’observe, pardi !

— Ou vous voulez nous faire croire qu’elle va rentrer, alors que vous savez qu’il n’en sera rien, puisqu’elle est morte... Mais dites-moi, vous êtes tout pâle. Asseyez-vous sur le lit, sinon on va devoir vous ramasser à la petite cuillère.

Une envie de double meurtre me traverse l’esprit. Ce serait si simple. Quelques gouttes de valium dans le café, une tronçonneuse bien huilée, Ulysse se repaissant des meilleurs morceaux, abandonnant les restes de son festin aux goélands. Heureusement des aboiements en provenance de la cuisine me détournent de ce funeste dessein, m’évitant ainsi vingt ans de prison supplémentaires.

— Tout à l’heure, si vous n’étiez pas intervenu, ce chien nous aurait mis en pièces, affirme le commandant.

— Aucune chance, je lui aurais fumé la cervelle quand il dévalait encore la colline ! intervient le lieutenant, mimant, arme à la main, ce geste de bravoure.

— Expliquez-nous comment ce chien vous a-t-il adopté ? reprend le commandant après avoir lancé un œil noir à son subordonné.

Blanc-bec range son flingue, l’air contrarié. Il y a une seconde, mon cadavre a failli se vider de son sang sur le sol, une bastos dans le buffet. Un coup de feu malencontreux, qui n’aurait pas dû partir mais qui est parti. Crever d’une stupide bavure policière sur une île déserte, on avouera qu’il existe destinées plus attrayantes. Alors que mon sort aurait été définitivement réglé, ces gugusses se seraient retrouvés comme deux ronds de flan avec un cadavre sur les bras. Passé le moment de sidération, conscients de l’absence totale de témoins et de toute notion d’urgence, leurs rires auraient rebondi sur les murs de la cuisine. D’humeur joyeuse, ils auraient effacé les preuves compromettantes, échafaudé différentes versions du drame, retenu après quelques renoncements, la moins débile, celle qui s’imprimerait quelques heures plus tard en Une des journaux : *Le forcené, qui s’était emparé par ruse de l’arme d’un policier, a été maîtrisé par son courageux collègue*. « Maîtrisé ». Le lecteur aurait apprécié l’emploi du style euphémistique. Il existait un moyen de faire encore plus simple. Après avoir balancé ma dépouille, lestée d’une pierre, dans la gueule de l’Océan, ces enfoirés auraient

affirmé que je m'étais enfuis par la mer bien avant leur arrivée. La main qui s'agite devant mes yeux me fait atterrir brutalement. Le plus âgé de mes bourreaux m'a posé une question et s'agace de mon délai de réponse. J'aggraverais mon cas si j'avouais avoir piégé le chien de ma voisine à coups de saucisson. Encore secoué par mon récent assassinat, je tarde à répondre :

— Désolé, je ne lis pas dans ses pensées.

— Jusqu'ici vous aviez réponse à tout, mais l'adoration de ce chien à votre égard, vous ne l'expliquez pas.

— Adoration, comme vous y allez ! Ce n'est pas difficile à comprendre tout de même. Ce chien m'a demandé de l'aide, normal, je suis le seul humain sur l'île. Pris de pitié, je l'ai nourri, ensuite nous avons cherché sa maîtresse tout l'après-midi. La nuit venant, j'ai décidé de rentrer, le chien m'a suivi jusqu'à chez moi.

— Nourri avec quoi ?

— Une boîte de cassoulet.

Les policiers s'interrogent en silence. Ma parole, ces ignares ne savent pas ce que c'est !

— Le cassoulet est un ragoût préparé avec de la poitrine de porc, des saucisses, des haricots... Un best-seller de la gastronomie française.

— Marque ?

— Vous êtes sérieux ?

Jamais vu deux visages plus sérieux à l'évocation d'un cassoulet bas de gamme.

— La marque, la marque, qu'est-ce que j'en sais ? La boîte est à la poubelle. Vous allez objecter : ça ne prouve rien, c'est vous qui l'avez mangé. Dans ce cas, observez la réaction du chien quand il reconnaîtra la boîte. Allons tirer ça au clair une fois pour toutes !

Mon organisme subit l'assaut de doses massives d'adrénaline, suivi de courtes phases d'abattement. Des montagnes russes éprouvantes pendant lesquelles se fraient des éclairs de lucidité. Un truc me chiffonne tandis que je descends l'escalier les mains en l'air.

— Qui a signalé la disparition de ma voisine ?

— Cette voisine, que vous ne fréquentez pas, a téléphoné hier en début d'après-midi à une amie. Un fou furieux tambourinait à sa porte. Ce matin, l'amie en question, sans nouvelles de votre voisine, nous a appelés. Un forcené, une femme disparue, une tempête-alibi qui tombe à pic... Troublant, non ? Bien, dépêchons, il faut rentrer à Terre enregistrer votre déposition.

— Déposition de quoi ? Si cet homme représentait une menace, elle n'aurait pas appelé « une amie », mais la police !

Le jeune débile s'amuse à faire tinter sa paire de menottes.

Les jambes coupées, je m'affale sur une chaise de la cuisine.

— Ulysse... On ne peut pas le laisser tout seul. Il vient avec nous.

Tandis que je tente d'accepter l'idée de rentrer à Terre escorté par la police, le lieutenant exhume la boîte de cassoulet de la poubelle. Ulysse bondit, tourne autour de son nouveau copain, vrillant nos oreilles de ses glapissements. D'un coup de menton, j'indique au héros, l'emplacement du placard à conserves. L'autre couillon gratouille le front du chien, seul endroit de pelage à peu près propre. À voir la vitesse avec laquelle sa queue balaye le sol, Ulysse apprécie cette marque d'affection. Une pointe de jalousie achève de me saper le moral.

Deuxième boîte de cassoulet qui disparaît de la journée. Comme si cela ne suffisait pas, je dois me farcir les commentaires de ces deux fouille-merde sur le coût annuel d'un chien de plus de dix kilos. De fil en aiguille, on en arrive à l'odeur de pisser mélangée à celle du cassoulet qui flotte dans la pièce. Nous votons à l'unanimité l'ouverture de la fenêtre malgré la fraîcheur du soir. Si la cuisine n'était pas au rez-de-chaussée, j'aurais sauté dans le vide.

On ne peut pas lui retirer cette qualité, le lieutenant a de la suite dans les idées. Il remplit un bol d'eau qu'il dépose sur le carrelage. Le berger lape bruyamment, fout de la flotte partout, gratifie son public d'un petit rot.

— C'est quoi cette saloperie ? s'exclame Blanc-bec, son index désignant la coupelle posée sur le bord de l'évier.

— Un piège à mouches.

— Comment ça marche ?

— Vous versez trois gouttes de liquide vaisselle dans un bol d'eau sucrée. Le liquide vaisselle diminue la tension superficielle de l'eau. La mouche qui tombe dans le bol ne peut plus remonter et se noie. Le dénombrement en début d'après-midi faisait état de vingt-trois cadavres, toutes espèces confondues.

— C'est dégueulasse ! Et ce ruban tue-mouches ? des mouches engluées vivantes ! Il y en a une qui vit encore, vous l'entendez ? La cruauté vous fascine, on dirait.

— Simple stratégie de survie. Vous savez ce que fait une mouche avant de manger ? Elle vomit sa salive sur vos aliments. En ingurgitant le contenu de votre assiette, vous ingurgitez de salive de mouche, et avec elle, les germes qu'elle contient, vous inoculant salmonellose,

tuberculose, typhus, choléra... Ces pièges fonctionnent également sur les mouches hématophages et les abeilles tueuses.

L'imbécile, à la fois terrifié et captivé, en reste bouche bée.

— L'île est infestée de ces saloperies, j'abonde, revanchard. Une pique de rien du tout mais au bout du compte, une agonie atroce.

— Il plaisante, soupire le commandant. Victime ou bourreau ? l'éternelle question ! Vous êtes un homme pétri de contradictions.

— Tout comme vous ! vous m'interpelez sans avoir pris la peine de sonder la crique ou de jeter un coup d'œil à la maison de la disparue.

— Détrompez-vous, consignes envoyées aux collègues pendant que nous discutons autour de ce café que vous nous aviez promis mais que, chamboulé comme vous êtes, avez oublié de nous servir. Rassurez-vous, celui du commissariat est excellent.

11. À rebours

À Terre. Commissariat. Onzième et douzième jours.

Ulysse scrute la policière qui vient d'entrer dans le bureau du commandant. S'il avait été un homme, sa curiosité envers cette femme, venue déposer un trousseau de clefs, aurait été qualifiée d'insistante voire de franchement lourdingue. Intrigué par son comportement, j'observe cette femme à mon tour. Si l'on fait abstraction de son uniforme, ce que l'on remarque chez cette gardienne de la paix sont un joli nez retroussé, d'adorables taches de rousseur, des iris couleur lagune. Un physique agréable sans être exceptionnel. A-t-elle émis une salve de phéromones qu'Ulysse serait seul à percevoir ? Ulysse, profane en matière de supercheries femelles, piégé par un filtre d'amour invisible ? Ses couinements tentent d'attirer l'attention de la nouvelle venue. C'est toi qui pues comme ça ? s'indigne celle-ci, tournant les talons aussi sec, grommelant à travers ses lèvres serrées qu'elle revient avec une muselière. Ce n'est pas d'une muselière dont cette pauvre bête a besoin mais d'un bain ! allais-je objecter avant de me raviser. La perspective de me coltiner une femme-flic en plus des deux autres crétins (assurément la plus belle peau de vache des trois) fait refluer mon indignation. Défendre l'honneur de ce chien, qui comme l'a fort justement fait remarquer le commandant, n'est pas le mien, restera à l'état de pensée.

Debout à la fenêtre, le lieutenant ricane :

— Le monde se divise en deux catégories : ceux qui doivent parler et ceux qu'on muselle. Toi, tu parles ! ordonne cet idiot en se retournant brusquement sur moi.

— Bien, intervient le commandant. Puisque l'heure est à la plaisanterie, jouons voulez-vous ? Connaissez-vous *Retour vers le passé* ?

— Non, je réponds prudemment.

— Un jeu délicieux. Le policier désigne un joueur et un laps de temps...

Le commandant intercale quelques secondes afin de s'assurer de ma parfaite attention. Conforté, il poursuit :

— Le joueur raconte son emploi du temps depuis les dernières vingt-quatre heures, en inversant l'ordre chronologique des faits. En d'autres termes : vous racontez ce que vous avez fait depuis notre rencontre jusqu'aux heures précédant la tempête. Ne faites pas cette tête, tous les joueurs précédents nous ont offert une bonne partie de rigolade. Racontez-nous, à rebours, ce que vous avez fait depuis hier. Vous verrez, c'est très drôle.

Sournoise ruse policière. Même pris de court, un criminel est capable d'échafauder un alibi, d'établir une succession de mensonges agrémentés de deux ou trois détails véridiques. Si aucun témoin ne vient lui barrer la route, raconter un bobard de manière chronologique ne pose guère de difficultés, mais si ce criminel doit livrer la chronologie inversée de sa version des faits, l'enchaînement des événements sera infiniment plus difficile à restituer si sa version est fausse. Le commandant espère que le narrateur se prenne les pieds dans le tapis. Un récit véridique, ou de bonne foi, raconté dans l'ordre chronologique ou à rebours, restera immuable, car il s'appuie sur la mémoire. Un peu comme si l'on lisait le récit de la tapisserie de Bayeux depuis n'importe quel bout. Alors qu'une histoire fausse racontée à l'envers nécessite de s'en rappeler le début puis de la relire mentalement à l'envers depuis la fin. Admirable chausse-trappe que ce petit jeu vicelard.

Alors que j'évalue les chances de m'en sortir, on me somme d'envoyer la sauce. Depuis la fin, martèle-t-on à nouveau.

— Quand je vous ai aperçu du haut de la colline, je revenais d'une crique. J'ai cherché la fille pendant environ trois heures, fouillé sous les galets de la plage, parcouru les fonds marins le long de la rive, inspecté les abords boisés. Ulysse est venu aboyer devant ma porte vers seize heures, je prenais un café après avoir déblayé les débris végétaux amoncelés autour de chez moi, cherché et retrouvé mon paillason emporté à plus de deux cent mètres, bâché le trou béant du toit de la maison de la voisine, libéré ses poules, découvert l'état de sa maison, découvert le toit renversé de la chapelle, me mettais en route, me remettais de cette nuit dantesque en me demandant si ma voisine allait bien, vers six heures trente, je me réveillais...

— Stop ! Vous vous réveillez et votre première pensée ne concerne ni l'état de votre maison, ni du sort de vos proches ou des sauveteurs en mer. Votre première pensée se cristallise sur une voisine que vous ne fréquentez pas.

— Si à Terre, vous avez traversé cette tempête sans trop de souci, au Grenat, sa violence était inouïe. Il n'est pas illogique qu'à mon réveil, me soucier du sort de la seconde habitante constituât ma première préoccupation.

— Poursuivez, ordonne le commandant d'un air sourcilieux. Attention, toujours à rebours.

— Je crois avoir compris, m'agacé-je. Je m'endors, calfeutre portes et fenêtres, rassemble à portée de mains des allumettes, des bougies, un cigare et ne vous en déplaie, une bouteille de whisky...

Mes efforts de concentration déclenchent un début de migraine. Je perds le fil de la narration. Le répit étant exclu des règles du jeu, on me somme de remonter le temps, toujours plus loin.

— Je hisse la barque de la fille, j'entends des aboiements en provenance de l'embarcadère...

— Stop ! Que s'est-il passé entre ces deux actions ?

— Un bref échange verbal. Moi : vous n'y arriverez pas toute seule. Elle : faites-le vous-même.

À l'issue de ce que l'on pourrait appeler un debrief télépathique, la conclusion des policiers ne fait aucun doute : ses passages à la vigie et la découverte du bijou ayant été passées sous silence, le joueur a menti.

— Qu'avez-vous fait du corps ?

Un rire nerveux m'échappe.

La gardienne de la paix refait irruption. Munie d'un objet en cuir d'aspect dégoûtant, la femme en uniforme s'agenouille à mes pieds, telle la protagoniste d'un mauvais film SM. Ulysse, pauvre candide, déborde pour elle d'un amour tout neuf. Et que je pose ma papatte sur la cuisse fuselée, et que je tends ma truffe palpitante vers la bouche nacrée. Joli cœur peut toujours attendre qu'elle le caresse, elle l'a muselé en deux temps, trois mouvements. Sidéré, l'animal tente de s'extraire du fourreau. Ses pattes griffent l'air, son museau racle le sol. Échouant à se libérer, la détresse de ce chien m'attrape par les roubignoles. Si par malchance sa maîtresse était décédée, l'adoption de cet animal m'incomberait, j' imagine. À condition de ne pas être accusé de ce tragique évènement. Assassin désigné d'office, victime d'une scandaleuse paresse policière. Blessés, chacun pour des raisons différentes, Ulysse et moi reflouons au fond de nos coquilles respectives. Recroquevillés à l'intérieur de nous-mêmes, nous retrouvons l'insouciance de nos souvenirs d'enfance, la douceur du giron maternel, la flottaison originelle de notre vie intra-utérine, légères et à rebours.

Le coup de poing qui s'abat sur le bureau me fait sursauter et provoque ma colère.

— Pour quel mobile aurais-je tué cette fille ? Elle n'est rien pour moi !

— Depuis quand faut-il un mobile pour tuer quelqu'un ? rétorque Papy. S'en prendre à un quidam gratuitement est l'exutoire d'une existence médiocre. Jouir du pouvoir de vie ou de mort sur son prochain constitue la revanche suprême. Sur l'île, vous n'aviez guère le choix de la victime...

J'allais exiger la présence d'un avocat quand l'apparition d'une mouche domestique relègue cette nécessité au second plan. L'insecte virevolte au-dessus de la tête du commandant. Cet idiot utilise un shampoing à la pomme !

Avec ma boule de billard, ça ne risque plus de m'arriver, l'odeur nauséabonde du chien devrait également la détourner de moi... Ces maigres consolations m'aident à contenir la panique qui tambourine aux portes de ma conscience.

Le lieutenant au lieu d'éradiquer l'insecte en rajoute une couche :

— Pour quelles raisons êtes-vous venu vous cacher au Grenat ?

Son bavardage (un pilonnage de questions plus iniques les unes que les autres) marque la fin du petit jeu. Tout en surveillant la géolocalisation de l'insecte, les nerfs en pelote, je consens à parler.

— Je ne suis pas venu me cacher au Grenat, j'y suis venu pour me reposer. Les hypersensibles, dont je suis, sont incapables de surmonter les contrariétés. Crises d'angoisse, cauchemars sont mon lot quotidien. Ce qui, entre nous soit dit, ne risque pas de s'arranger avec vos insinuations délirantes.

Après un bref temps de réflexion, je poursuis :

— Une personne s'isole du reste du monde pour trois raisons : se protéger d'autrui, se protéger d'elle-même, échapper au règne d'un tyran planétaire. Ce dernier n'étant pas encore advenu, j'appartiens à la seconde catégorie, et ma voisine, à la première. Répartition parfaitement homogène de l'échantillon étudié.

— Expliquez !

— C'est une boutade. On ne peut rien conclure avec un échantillon aussi faible.

— Épargnez-nous votre humour à deux balles, expliquez-nous plutôt la raison qui la pousserait à se protéger d'autrui ?

— Cette femme a été violée. Avant que vous ne me posiez la question, je précise que je n'y suis pour rien.

— Vous ne la fréquentez pas mais connaissez sa vie intime !

— Il suffit de prendre un verre dans un bar du Port pour être au courant de sa mésaventure. Quand vous aurez pris connaissance du dossier, vous admettrez que je ne suis pas son agresseur.

Euréka ! En énonçant ce truisme, tout s'éclaire !

— Ce salopard court toujours ! m'exclamé-je. Et il la cherche ! Pour terminer le boulot ! Pour qu'un jour, elle ne vienne pas le traîner en justice. Ma voisine s'est rendue, elle aussi, à cette conclusion. Terrorisée, elle décide de se cacher sur une île déserte. Mais le type retrouve sa trace. Il attend un évènement climatique majeur et l'élimine. En misant sur le passage d'une tornade, sa victime sera portée disparue, noyée. Mort accidentelle, affaire classée. Elle est morte. Seulement son bourreau ignorait ma présence sur l'île et qu'une enquête serait diligentée par deux as de la police...

Un silence compact s'abat sur la pièce. Un silence bienvenu qu'Ulysse salue, à travers sa muselière, d'un long soupir. Ce calvaire nous épuise tous les deux, lui, en revanche peut tenter de roupiller en attendant que ça passe.

Une sonnerie de téléphone retentit. Le commandant décroche, écoute, saupoudre la conversation de quelque « bien, madame la procureure ». Son regard devient rêche, l'aplomb de sa voix vacille. Il est devant moi... oui, madame, il va bien. S'il a mangé ? Bien sûr, madame, nous y avons veillé. Une boîte de cassoulet... gastronomie française... ce qu'il y a de mieux...

J'étais ravi d'entendre qu'une procureure se souciât de mon bien-être avant de comprendre qu'elle s'enquêrait de celui d'Ulysse. Après avoir raccroché, le policier se masse les tempes. Moi, j'attends qu'il me mette au parfum.

— Rentrez chez vous, déclare-t-il platement.

— Expliquez ! ordonné-je, m'appropriant, malgré moi, son tic de langage.

— Votre voisine se porte comme un charme et se languit de son chien.

— J'en ai ma claque de vos jeux à la con !

— Ramenez-le lui. Ça devrait se tasser.

Traduire les ellipses d'un système judiciaire désinvolte, je ne sais pas faire, j'essaie quand même. Aucun homme ne fait le poids si une magistrate et une revenante se liguent contre lui. Ni lui, ni moi. C'est ça, qu'il a voulu dire ? La phrase qui suit confirme mes craintes car j'y décèle une sorte d'encouragement face à l'épreuve qui m'attend.

— Chien que vous lui auriez enlevé.

*

La police ne paie qu'un aller simple. Le retour au Grenat est à ma charge. La course en taxi-bateau tarif de nuit coûte cent couronnes. Une chambre d'un petit hôtel miteux sur le Port qui accepte les chiens revient à moitié prix. Les urgences sentimentales d'une foldingue envers son chien n'étant pas les miennes, j'agrémenterai mon séjour à Terre de quelques visites de courtoisie.

Ulysse a dormi toute la nuit, couché à mes pieds, perpétuant ainsi la symbolique médiévale jurant fidélité éternelle aux illustres seigneurs. Depuis mon lit-pierre tombale, la journée qui se profile à travers les carreaux s'annonce moins calamiteuse que celle de la veille. Première aphorisme du jour : Malheureux qui a peur de l'avenir. L'amnésique qui a peur de découvrir son passé est-il mieux loti ?

*

Dès qu'il m'aperçoit devant sa vitrine, l'agent immobilier range un bureau parfaitement vide. J'entre. Cette balance remonte son nœud de cravate sous un sourire crispé. Non, il n'avait pas eu connaissance de la présence d'une habitante au Grenat. Enfin monsieur, deux personnes sur vingt kilomètres carrés, on ne peut pas dire qu'il y ait foule, et puisque l'habitante est, à ce que l'on dit, portée disparue, tout est rentré dans l'ordre, n'est-ce pas ? Ulysse, à qui j'ai préalablement appris à grogner s'il m'entendait dire « C'est un scandale ! », s'exécute à la perfection. Notre petit numéro de duettistes rapporte un mois de loyer gratuit.

L'enseigne de la clinique vétérinaire clignote au coin de la rue. J'ôte la médaille de mon compagnon. Ulysse, gravé en lettres capitales, et sur l'avvers, le numéro de téléphone de sa cinglée de propriétaire. La rondelle de métal planquée au fond de ma poche, je me dirige vers l'entrée avant de m'apercevoir qu'Ulysse est resté assis sur le trottoir. Il me faut le traîner par le collier.

Prétendant avoir trouvé cet animal en Ville, soucieux de le rapporter à son propriétaire qui doit le chercher partout en ce moment, est-ce qu'à tout hasard, on pourrait m'aider à le contacter ? Le vétérinaire confirme, puisqu'il a lui-même posé la puce électronique de « Ulysse », qu'il n'est pas nécessaire de la lire pour affirmer que sa propriétaire habite l'île du

Grenat ; que nous avons affaire à un berger allemand pure race, âgé de onze mois, à jour de ses vaccinations, présentant une fâcheuse tendance à la gourmandise... Sa maîtresse doit absolument veiller à son exercice physique quotidien... Tu parles, ce chien nous fait courir à longueur de journée, songé-je in petto. Je pensais avoir une chance d'obtenir l'ancienne adresse de ma tarée de voisine, et de fil en aiguille, de découvrir son passé, ses névroses, en somme, lui trouver des excuses, mais Ulysse est né après qu'elle soit arrivée sur l'île. Seule information positive : Ulysse est un jeune homme qui a toute la vie devant lui.

Dernière visite avant de retrouver mon île. En passant devant l'étal d'un fleuriste, j'avise une plante gobe-mouche. Émerveillé, le temps s'arrête. Mâchoires griffues de la dionée attrape-mouche ; longs tubes digestifs de la trompette de la mort ; gourdes ventrues à digestion lente. La Nature, coupable d'avoir engendré les mouches, tente de réparer son erreur. *Pièges diaboliques de culture facile* assure un petit écriteau. Je ressorts du magasin à la tête d'une armée alliée.

La galerie d'art n'acceptant pas les chiens, j'attache Ulysse au réverbère. Muselé hier, enchaîné aujourd'hui, l'opprimé hurle son indignation en pleine rue. Je fais celui qui ne le connais pas et entre sans me retourner.

J'étudiais une pièce toute tordue mais néanmoins hors de prix quand une voix flûtée me susurre à l'oreille : Le bonheur est dans le hasard.

Craignant abîmer l'instant, mon buste pivote doucement vers celle qui a prononcé ces paroles prometteuses. Sourire enjôleur, battements de cils, teint de porcelaine d'un tendre minois de vendeuse de faïencerie. Quand elle se met à dérouler un laïus commercial appris par cœur, je comprends qu'elle ne faisait aucunement allusion à la félicité de notre rencontre. Technique de cuisson japonaise, ancestrale, des œuvres uniques. Bla, bla, bla... Le nom de l'artiste ? Oh, cher monsieur, comme vous y allez ! Le céramiste au sceau impérial souhaite rester anonyme... Curieux, dis-je, un sourire moqueur accroché aux lèvres, chez les artistes l'effet recherché est souvent le contraire. Certes, admet-elle, mais tous ne cherchent pas la notoriété, certains explorent d'autres voies. Celle du mystère en particulier. Ou du scandale, rétorqué-je. Bien sûr, bien sûr, en définitive, l'artiste se doit d'être différent...

Me voilà guère avancé. La matriarche qui règne sur le Grenat a mis tout son petit monde au pas. Au Grenat comme à Terre, ses secrets sont bien gardés.

Boule de colère coincée au fond de la gorge, épuisement nerveux, contrecoup, appréhensions diverses dont une très nette de la revoir, je suis dans un tel état que, pour la première fois, le commandant du taxi-bateau me tape sur l'épaule avant de me laisser sur le pont. Dois-je déceler dans son geste fraternel un nouvel élan de compassion face à ce qui m'attend ?

Me terror au moins deux jours sans voir personne, et surtout pas elle.

À peine débarqué, Ulysse a foncé chez lui. J'ai fait pareil. Un repas frugal constitué de restes m'a tenu assis un moment, maintenant un verre de pure malt bien tassé étincelle entre mes doigts. Qu'il est bon de trinquer avec soi-même. La dernière goutte bue, n'y tenant plus, je fonce à la vigie.

Champ de vision jaune doré. La lumière au-dessus de la porte d'entrée est allumée. Une silhouette familière s'affaire devant le banc de pierre. Ulysse, les pattes dans un baquet, couve du regard la succube qui le shampooine. Rincé au jet d'eau, enveloppé dans un peignoir pour toutou, frictionné, bichonné, chouchouté, l'otage sous emprise couvre de léchouilles sa geôlière. Parfaite illustration du syndrome de Stockholm,

Écœuré, j'obture l'objectif.

Cinglée, toxique, perfide. Un évitement strict s'impose.

12. Baskets roses

Île du Grenat. Treizième jour.

Un moteur ronfle dans la rade ! Encore les flics ? À la vigie, vite ! Dans la lunette, le capitaine du taxi-bateau aide une passagère à sauter sur le ponton. Que vient fiche ici une femme en tailleur et talons hauts ? Avec toute la flotte qui est tombée sur l'île, la tourbe gorgée d'eau va lui aspirer les escarpins dès qu'elle y posera le pied. La stupidité mérite qu'on s'y attarde. Il faudrait qu'un champignon atomique monte dans les airs pour m'extraire au spectacle que cette greluce s'apprête à me servir. Quand même, songé-je en luttant contre un début d'angoisse, deux femmes sur le Grenat... Son air vivifiant risque de devenir rapidement irrespirable. Je reviens à mon sujet d'étude : l'accoutrement outrageusement féminin de la nouvelle venue n'est pas si incongru qu'il en a l'air, il répond à merveille à la virilité rugueuse de l'homme de mer. Entre elle et lui, bref échange verbal. L'homme acquiesce, reste à quai, s'allume une clope. Lui et moi reluquons cette femme, qui après avoir sorti une paire de baskets roses de son cabas, entreprend de changer de chaussures. Elle ne s'enlisera pas lamentablement dans les sables mouvants attendant d'être secourue par l'ermite du Grenat à la réputation sulfureuse. Le destin décide que je ne jouerai pas ce rôle magnifique, en contrepartie il m'offre une croupe moulée dans une jupe fourreau. Cadeau rare et éphémère dont chaque seconde s'apprécie. Le torse redressé, son petit museau de chien de prairie hume le paysage ; ses mains expertes nouent en queue de cheval sa chevelure chahutée par le vent. L'inconnue s'élance d'un pas décidé en direction de la maison de la folle, investie d'une mission nébuleuse. Le mouvement oscillatoire, régulier, implacable de ces baskets roses, me file un début de nausée. Depuis la nuit des temps, l'îlien sait que le danger vient de la mer. Invasions barbares, tsunami, peste, mauvaises nouvelles... L'inconfort s'installe. Mes poils se dressent, mes mains tremblent, survient le malaise.

Je m'affale sur le parquet.

*

Après ce petit malaise de rien du tout – une banale hypoglycémie traitée à coups de sucreries –, je décide d’une balade au grand air. Le taxi-bateau reparti, la rade est paisible. La femme aux baskets roses s’en est retournée, bon débarras. Savourant la virginité des lieux, j’oublie tout, jusqu’à l’existence de l’inconnue qui a appelé les flics, m’accusant d’avoir tué son amie et kidnappé son chien. Une heure de marche passée à dos de collines, à écouter le vent, les chamailleries des oiseaux, la respiration de l’Océan... L’esprit neuf, je file à ma table de travail mettre en équation la formule de la spirale qui régit la forme d’un coquillage ramassé sur le sable.

Une tasse de thé à main droite, un cigare neuf à main gauche, plongé dans l’univers fantastique des mathématiques, après avoir été ébloui par la majesté des paysages, être sur le point de pondre une belle démonstration, dans la solitude, est ma définition exacte du bonheur.

Des aboiements derrière la porte ! Coup d’œil à travers la fenêtre. Ulysse me rend visite, seul. J’abandonne mes calculs pour lui ouvrir. L’animal tourne plusieurs fois sur lui-même. Oui, tu es magnifique, ton poil est vaporeux, en plus tu es parfumé... Flatté, le shampooiné de frais se pavane de plus belle. Félicitations, tu vas pouvoir dormir sur son lit. Tu dois être le seul mâle dont elle accepte la compagnie. L’ego rassasié, le chien fonce en direction de la cuisine se rassasier tout court. J’ai un mal fou à le foutre dehors. Retourne chez ta folle, et oubliez-moi tous les deux ! éructé-je avant de claquer la porte.

Bien, revenons au coquillage. On pourrait par feignantise utiliser la formule de la spirale d’Archimède. Dans ce cas, la spirale de la coquille représenterait la trajectoire d’un point qui se déplacerait uniformément sur une droite d’un plan, cette droite tournerait elle-même uniformément autour d’un de ses points. Or la coquille que je tiens entre le pouce et l’index ne présente pas les sillons d’un disque vinyle ; les courbes de cette coquille sont resserrées au centre et s’évasent à mesure que l’on s’en éloigne...

— Ouarff !

... La forme de cette coquille découle d’une spirale logarithmique ! Considérons sa courbe en coordonnées polaires. L’angle polaire croît de façon arithmétique tandis que le rayon vecteur croît de façon géométrique...

— Ouarff ! Ouarff !

... Sa formule sera donc du type $r = a^t$ avec $a > 0$ et $a \neq 1$.

— Ouarff ! Ouarff ! Ouarff ! Ouarff !

En passant au log, on verra que le logarithme de r est proportionnel à l'angle polaire t .
Soit la formule $\ln r = t$ que multiplie...

— Ouarff ! Ouarff ! Ouarff ! Ouarff ! Ouarff ! Ouarff ! Ouarff ! Ouarff !

Mon stylo valdingue à travers la pièce. Merde à la fin ! Impossible d'avoir la paix sur cette île déserte !

J'ouvre la porte, armé d'un broc d'eau froide. J'allais en jeter le contenu sur l'emmerdeur à quatre pattes, quand la présence d'un bidule attaché à son collier retient mon geste. L'objet ressemble à un petit rouleau de papier. Rentre chez toi ! Je ne lirai pas ton message ! Un *Wouff* qui se veut attendrissant accompagne une queue qui balaie l'atmosphère plus vite que des essuie-glaces sous une pluie battante. Parlemonter avant de se déclarer vaincu : Ulysse, te voilà Hermès, messenger d'une déesse malfaisante. Être son intermédiaire auprès des hommes n'est pas une ascension sociale, même pour un chien. Tu es son esclave, mon vieux, ouvre les yeux. Reprends ta vie en main. Libère-toi !

L'animal reste cloué sur le pas de ma porte. Sa gueule grande ouverte dessine un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

Le message dit : *Des couvreurs vont venir réparer la toiture. Pourriez-vous les recevoir à ma place ? Moi, je ne peux pas.*

Je relis deux fois le texte afin d'être sûr de l'avoir bien compris. Rien n'indique qu'il s'agisse d'un message codé, la requête serait donc à prendre au premier degré. Une incertitude se lève. La femme aux baskets roses ne serait pas l'amie perfide. Assureuse de son état, elle aurait donné son feu vert pour les réparations de la maison de la folle.

Et alors ? je m'en tape.

NON. Sitôt cette réponse définitive, écrite au Bic rouge et en lettres capitales, le rouleau remis est en place, la boucle d'oreille préalablement placée à l'intérieur (cette injure visuelle disparaîtra de ma cheminée), ensuite j'ordonne au messenger de rentrer chez lui. La consigne attendue ayant été reçue, le larbin détale au galop.

Il n'y a que Ulysse que ce jeu amuse. Je le regarde gravir la colline, la fougue intacte. Touchante créature terrestre, personnage insouciant et heureux, aimé et aimant. Cinq bonnes minutes se sont écoulées à le suivre des yeux, planté sur mon seuil, plus immobile qu'un menhir.

Formidable, ricané-je in petto, te voilà jaloux d'un chien.

13. À chacun ses stigmates

Île du Grenat. Quatorzième jour.

Le dessin imprimé sur la semelle de caoutchouc forme de jolis cercles concentriques. L'homothétie de ce dessin m'intéresse moins que l'énorme pied auquel il appartient. Le pied, suspendu dans les airs, s'apprêtant à s'abattre sur ma tronche. Douleur fulgurante, goût de sang. Joue, gencives, réduites en bouillie. Les dents, je crois, ont résisté. La basket rose, colossale, reprend de l'élan et frappe à nouveau. Crac ! Côtes pulvérisées. Deuxième épice de douleur. À l'intérieur de mon corps, l'onde de choc a déplacé le foie, percé la vésicule biliaire. Gisant à terre, j'observe à travers un rideau de larmes la géante qui s'éloigne en faisant vibrer le sol. Gerbes de vomissures rouges, hémorragie interne, je meurs noyé dans mon propre sang. L'ultime vision de ce monde terrestre sera cette hirondelle virevoltant dans le ciel azur, insensible au drame qui se joue sous ses ailes. Réveil en sursaut ! Mes mains tâtent mâchoire, nez, pommettes, torse... Tout semble intègre... Mon crâne ! Cette salope m'a scalpé ! puis je me souviens m'être rasé la tête.

Pendant ce temps au commissariat :

Il en mettrait sa main au feu, un truc cloche au Grenat. Ce Prof qui prétend ne pas fréquenter sa voisine, mais qui l'épie, l'aide à sécuriser sa barque, lui répare la toiture, et dont il possède une boucle d'oreille. Cette fille qui disparaît, réapparaît, persuade la procureure que le Prof lui a enlevé son chien. Ce dernier point étant le plus déroutant. Questions : Grâce à quelle entremise la céramiste a-t-elle réussi à joindre une magistrate réputée injoignable ? Pourquoi l'a-t-elle contactée ? Par haine des hommes ? du Prof en particulier ? ou tout simplement parce qu'elle est une vipère comme dix pour cent des voisines, ou folle comme trente pour cent des individus ?

— Que vous inspire notre chauve, lieutenant ? demande-t-il en espérant que jaillisse d'un second cerveau le mobile qu'il n'aurait pas su déceler.

— Une balle de golf.

La stupidité de son subordonné le laisse sans voix.

— Les cicatrices sur son crâne ressemblent à des petits trous, pareils à ceux d'une balle de golf, croit bon d'expliquer cet idiot.

— Merci, j'avais compris.

Subitement le lieutenant semble avoir saisi le sens de la question.

— Du genre pas net, si vous voulez mon avis.

— Votre avis, c'est précisément ce que je vous demande. Développez !

— D'abord, ce type n'est pas un vrai chauve. On voit l'implantation des bulbes capillaires du front jusqu'à la nuque, comme quand votre barbe pousse et que votre menton grisaille. Et puis, il y a ces cicatrices. Ce type a choppé la chtouille ! Seul un pervers exhiberait les stigmates de son ancienne syphilis !

Surnageant au-dessus de l'ahurissante bêtise de cette dernière phrase, le mot *Stigmates* raisonne étrangement... Les paroles d'une vieille folle lui reviennent en mémoire. L'hiver dernier, un dimanche après-midi, une amie de son épouse, invitée à prendre le thé, pérorait confortablement installée devant une farandole de biscuits. Il luttait contre une série de bâillements quand brusquement la discussion s'anima. Selon cette amie, les stigmates ne choisissent pas n'importe qui. Les stigmates, ça se mérite ! avait-elle assené. Et de prétendre qu'un jour, elle écrirait *Les stigmates du paradis*. Son recueil mettrait en lumière les stigmatisés du monde entier que l'Église aurait dû béatifier depuis longtemps.

Se croire capable de réparer une injustice vaticane, ça donne une idée de la vanité de cette illuminée. Heureusement, il y a fort à parier que cette foldingue n'ira pas plus loin que le titre. La probabilité que notre chauve soit un saint étant nulle, il revient à son subordonné. Ses qualités d'observation et sa facilité d'élocution ne combleront jamais sa faible capacité d'analyse. Une tare qu'il s'efforce d'atténuer, s'évertuant à lui inculquer les bases du métier, à répéter ce qu'il lui a appris la veille, à le sommer de lire des précis de criminologies, des minutes de procès, n'importe quoi, des polars si ça lui chante, pourvu qu'il travaille sa logique. Les chances de son poulain de devenir un jour un grand flic s'évanouissant un peu plus chaque jour, il se désespère. Former à blanc est une perte de temps.

— Il ne s'agit pas de cratères syphilitiques, soupire-t-il, mais des marques caractéristiques causées par des éclats de pare-brise incrustés dans le derme.

Il poursuit pendant qu'en face de lui l'expression d'une franche déception s'efface lentement.

— Chauve, assurément, il ne l'est pas. La photo de son passeport en atteste. Rien aux fichiers, vous êtes sûr ? Aucune implication dans un accident de la route ?

— Non. Ni la moindre contravention en retard.

— Europol ?

— Négatif.

— Qu'est-ce qu'on n'a pas vu ?

— Vos fameux angles morts ?

— Précisément. Lors de vos recherches, avez-vous interverti ses différents prénoms ? saisi le patronyme de sa mère ?

— Ben non.

Il s'interdit de s'emporter.

— C'est le b.a.-ba, lieutenant. Sous couvert d'un motif légitime, le Prof a pu modifier légalement son état civil, où s'inventer une nouvelle identité sans en informer les autorités.

Un cas similaire s'était produit il y a environ six mois. Une arrestation menée ensemble mais déjà effacée de la mémoire de son subordonné. Le prévenu jurait, la main sur le cœur, être blanc comme neige. Effectivement aucun casier judiciaire à son nom d'usage mais en modifiant l'emplacement d'un accent sur son nom de naissance s'affichait une liste de délits si longue qu'il fallait deux bonnes minutes de lecture pour en faire le tour.

Après un bref moment de réflexion, il tente :

— Lieutenant, vous arrive-t-il d'aller chez le médecin ?

Sans savoir où son patron veut en venir, le lieutenant acquiesce.

— Lors de chaque consultation, votre médecin se soumet à un protocole immuable, minimaliste, et pourtant redoutable en matière de dépistage de maladies silencieuses. C'est pourquoi il contrôle votre tension artérielle si vous souffrez d'un ongle incarné. Eh bien faites pareil, astreignez-vous à un protocole immuable. Mettez-vous ça dans le crâne : chaque nouveau client doit être passé au fichier en utilisant toutes les combinaisons possibles. Un à qui devient a ; un ò, un ó ; un tiret qui apparaît entre deux prénoms en créant ainsi un nouveau... Un changement d'identité low-cost qui a de réelles chances de passer inaperçu lors d'un contrôle d'identité. Alors faites comme votre médecin, profitez de chaque occasion.

Son élève pianote fébrilement.

— Je l'ai ! s'exclame-t-il en levant les bras en signe de victoire comme si sa découverte découlait de sa propre perspicacité. Le Prof apparaît au fichier des personnes recherchées !

— Vous saisissez la puissance de la méthode maintenant ? Sans votre négligence, on ne l'aurait pas laissé filer sans avoir tiré ça au clair.

— Il est seulement « disparu volontaire ».

— Qui le recherche ?

— Sa mère. Depuis environ six mois. On l'appelle ?

— Qui, sa mère ? Non, pour cela il faut l'accord du fils. Investiguez autour du Prof.

Un silence laborieux s'installe, interrompu de temps à autre par le bruit du clavier.

— J'ai un PV d'une police étrangère, le temps de traduire le document...

Son poulain n'est pas très fufute sauf quand il s'agit d'utiliser les outils numériques de dernière génération. Penché au-dessus de l'épaule de l'officier, il découvre le rapport laconique d'un collègue qui s'affiche sur l'écran :

... vendredi 6 juin, 17 h 42, homme, quarantaine d'années, renversé par une voiture, trauma crânien, emmené inconscient mais en vie aux urgences. Le conducteur de la voiture, entendu et filmé par la vidéosurveillance mis hors de cause. Le blessé s'est jeté sous ses roues. Déposition signée en annexe.

Si ce n'est le lieu, la date et les circonstances de l'accident, rien qu'il ne sache déjà.

— Et la fille ?

— La fille ?

— Oui, la fille, celle qui disparaît et réapparaît quand bon lui chante, la maman du toutou, l'habitante du Grenat.

Silence.

— Nom de Dieu, ne me dites pas, qu'elle aussi, vous avez oublié de la passer au fichier ? !

À l'éclat mauvais qui enflamme le regard du lieutenant, il comprend qu'il vient de franchir la ligne rouge. La ligne de conduite qu'il s'est lui-même assignée : ne jamais humilier personne, ne jamais passer ses nerfs sur autrui à cause d'une contrariété. Enfin, il y a contrariété et contrariété. Et celle qui le torture en ce moment est gratinée.

Le courrier de sa hiérarchie, reçu la semaine dernière, dans lequel il apprend sa prochaine mise à la retraite, sans discussion préalable. Hors de question de raccrocher maintenant, il partira quand il l'aura décidé. Quand cette série noire d'affaires insignifiantes

sera terminée. Partir en beauté. Traverser la cour du commissariat sous un tonnerre d'applaudissements. Partir quand il ne lira plus le dédain dans les yeux de la relève. Ce qui lui plairait ? résoudre un cold case sur lequel les meilleurs flics du pays se seraient cassé les dents. Sans compter qu'un coup d'éclat le laverait de ce malheureux faux pas qui si, à ce jour, n'a pas entaché sa carrière, reste consigné dans ses états de service. Une bétise tellement incroyable qu'il doute toujours de l'avoir commise.

C'était il y a deux ans. Une saisie sur un porte-conteneurs d'un lot de montres de luxe. Modèle femme, design italien, extraordinaire. Papiers de douane perdus, comme qui dirait un colis en cours d'invisibilisation. Le butin consigné, les montres attendaient depuis des mois que quelqu'un les réclame. Un soir de garde, il a subtilisé un exemplaire après avoir modifié la quantité inscrite sur le registre. Sans lui en révéler la provenance, il fit cadeau de cette montre à sa femme.

Plus personne ne pensait aux montres italiennes. Mais un jour en fin d'après-midi, son épouse décide de venir le chercher au Palais de justice. Ce qu'elle ne fait jamais, ni au palais, ni au commissariat. Ce jour-là, sa femme décide de lui faire la surprise. Accolade, baiser discret au milieu de la salle des pas perdus, en rejoignant la sortie ils croisent la procureure. Son épouse accrochée au bras, impossible d'échapper aux présentations et banalités d'usage. L'heure de sa série télévisée approchant, son épouse lance un coup d'œil inquiet à sa montre. Une montre de cette facture n'échappe pas à une femme qui en est dépourvue, surtout si celle-ci est une procureure dotée d'une excellente mémoire. La magistrate resta de marbre devant son épouse, mais le convoqua le lendemain. Accusé de recel, il dut son salut à sa longue carrière sans accroc. La proc' enterra le dossier. Pas par indulgence, pour l'avoir à sa merci.

Le cliquetis du clavier le fait revenir à ses préoccupations présentes. Renfrogné, étrangement muet, son élève pianote toujours lorsqu'il lui demande de se manier le derche.

Le jeune homme lève la tête de l'écran, incrédule.

— Alors ?

— Cette femme n'existe pas.

Île du Grenat. Quinzième jour.

Nuit splendide sur la côte ouest. Les étoiles filantes ont déferlé en si grand nombre que, très vite, je me suis retrouvé à court de vœux. Des heures à contempler le dôme céleste, allongé dans l'herbe. L'humidité, ignorée jusque-là, me transperce les os. Salve d'éternuements. Quatre heures du mat', il est temps de regagner mes pénates. Je réchauffe mes hanches ankylosées tout en réfléchissant à l'itinéraire de retour. Ce sera via le sentier marin – le *Sentier de la Liberté* de l'aquarelle –, plus long qu'à travers la lande mais au dénivelé nettement plus pépère.

Le spectacle nocturne se poursuit sur le chemin côtier : Océan d'acier, ballet des pipistrelles, chant hypnotique du petit Duc... Passer du mystère de l'infini à celui du règne animal. Tiens, justement, de minuscules lumières vertes percent sous le manteau végétal. Des vers luisants ! Mes mains fourragent à travers les herbes folles. Contrarié d'être dérangé, le coléoptère se carapate à vitesse supersonique. L'explication de son étonnante célérité m'apparaît trop tardivement. Ce n'est pas lui qui bouge mais moi ! Quatre-vingts kilos concentrés sur la surface équivalente à deux pieds joints, la motte de terre sur laquelle je me suis accroupi se détache de la falaise. Bien que je tente de basculer mon poids vers l'arrière ma joue heurte le sol. Mes mains agrippent le vide, mes bras moulinent dans l'air.

En bas, l'abîme.

La gueule noire de l'Océan attend l'offrande qui lui tombe dans le bec. Avant d'être englouti, mon corps ricoche sur une paroi devenue franchement verticale. Le front tape. Mon corps est une boule de chairs prisonnière d'un tambour de machine à laver en fonction essorage. Une pommette éclate. La fin : imminente. À moi, la découverte du grand Mystère, me dis-je avec un fatalisme confiant (car de toute évidence, je rêve). Savoir à quoi rime tout ce tralala. Dieu, pas Dieu ? Faire la nique aux vivants ignorants. Plus tard à Terre, les circonstances de mon décès viendront compléter la liste des morts stupides. Aucun cri de terreur ne sort de ma bouche. Était-ce l'ultime répit qu'au fond j'attendais ? Une chose est sûre, ma vie ne défile pas devant mes yeux, aucun visage d'un proche défunt ne m'attend au bout d'un tunnel nimbé d'une

lumière aveuglante. Au lieu de la curiosité morbide qu'un futur mort serait en droit d'exiger de la part de son cerveau en de telles circonstances, le mien n'a rien de mieux à faire que de s'interroger sur l'influence de la gravité sur l'écoulement du Temps. Plus un objet (moi) est proche d'une masse importante (ici le centre de la Terre), plus le Temps semble s'écouler lentement. Je confirme. Au terme d'un dernier rebond, ma masse compactée atterrit dans du mou. Bruit mat, éclaboussures poisseuses, immobilité. Immobilité ? Rire nerveux, très douloureux et de courte durée car une pluie de cailloux passe tout près. Silence, attente, douleurs diffuses. Attendre la suite au fond de mon trou d'obus. Inspecter le silence avant de conclure. Ensuite observer, analyser, agir. Un tertre concave a accueilli ma future dépouille, juste au-dessus des pieux acérés du barrage de récifs. Après un laps de temps consacré à retrouver mes esprits, dois-je me résoudre à résoudre cette question cruciale : rêve ou réalité ? Si réalité, vais-je me tirer de là par en haut ou par en bas ? En évaluant la hauteur de la falaise, je crois discerner un objet de couleur claire qui fuse dans le Ciel. Une pierre retardataire ! Impossible de réagir. Douleur fulgurante, hurlement. Jambe droite broyée sous la pierre. À nouveau, silence et immobilité. Depuis ma baignoire-cercueil, le Ciel est toujours sublime. Des familles de sternes, outrées de mon tapage nocturne, protestent bruyamment. Panique prométhéenne. Je m'étais fait à l'idée de passer de vie à trépas mais pas de servir de garde-manger. Pour l'instant, ces charognards n'ont qu'une envie : se rendormir. Bientôt l'aube surgira et avec elle des armadas de mouettes affamées. Les mouches ! En huit jours, ma dépouille sera complètement nettoyée, sucée par les asticots. Panique paroxysmique. Mon pied gauche pousse la pierre. Parfaitement immobile. Nouvelle tentative alimentée de toute ma rage, de toute la force des bras et de ma jambe valide. Douleur irradiante du pied au sommet du crâne. Fracture ouverte ? Hémorragie et issue fatale d'ici deux minutes ? Soulagement de savoir que la mort rattrape son retard et que je vais me réveiller en sursaut.

Les deux minutes sont passées. L'acuité de mes sens s'éternisant, je penche pour une parfaite irrigation du cerveau. Même dans les cauchemars, on se doit de sauver sa peau.

Effet de levier ! Au prix d'un nouvel effort surhumain, j'arrache une branche à ma portée. Placé sous la pierre, le bras de levier casse, le haut de mon corps retombe en arrière. Nouvelle branche, nouvelle tentative, nouvelle casse. Creuse sous ta jambe avec tes mains ! Inexorablement la boue recomblera le vide.

Moi qui rêvais d'être seul sur une île, rivé à mon rocher, je suis exaucé !

La fille !

— Au secours, au secours !

Les mouettes protestent à nouveau. À quoi bon hurler ? La maison rose est à deux kilomètres à vol d'oiseau. Gisant en contrebas de la falaise, ma voix ne portera pas jusque-là, et quand bien même, à cette heure-ci, celle qui aurait pu me sauver ronfle à faire trembler les murs.

Un truc me serre le cou. L'élastique de ma frontale. Du morse ! Comment fait-on un SOS déjà ? Ah oui, trois éclairages longs, trois courts, trois longs. La combinaison lumineuse perce les ténèbres alentour.

Nouvelle découverte à mettre au crédit de cette nuit singulière : la torture médiévale qui consistait à contraindre les membres à l'immobilité est efficace en un rien de temps. Une douleur généralisée m'empêche d'identifier la partie du corps concernée, mais n'anesthésie pas la pensée. Quel est l'âge raisonnable pour mourir ? Si l'on considère l'espérance de vie que j'aurais eue si j'étais né, sans prendre cas le plus favorable, disons donc, au Moyen-âge, je serais déjà mort depuis dix ans. Mais attention, les statistiques sont trompeuses si on ne les comprend pas. L'adulte qui, par définition, a survécu aux maladies infantiles, voit bondir son espérance de vie d'au moins trente ans. Et là, ça change tout, il me reste au moins vingt ans à vivre. Et puis impossible de tirer ma révérence cette nuit, mon année sabbatique débute à peine. D'un autre côté, du point de vue de l'Univers, qui me domine plus que jamais, une vie humaine est si brève qu'elle n'existe pas. Quantité négligeable, approximée à zéro, ce qui devrait m'amener à relativiser mes petits bobos égocentrés.

Bercé par le roulis océanique, la nuit s'empare de moi, m'immergeant en territoire inconnu. Une déesse me susurre qu'il est temps de partir. Les manches de deux rames géantes placées dans les mains, couché sur le dos de mon île-radeau, son souffle me pousse sur les eaux. Rejoins la Terre, ordonne-t-elle. En face, un chirurgien m'attend sur la plage, paraît-il. Campé sur ses jambes, impatient de me venir en aide, il scrute dans le halo lunaire l'apparition de mon radeau. Aux pieds de ce crack de la médecine de guerre, une caisse à outils déborde des indispensables scie à métaux, perceuse-visseuse, pipe d'opium et casque anti-hurlement. Mes coups de pagaie s'enchaînent, s'harmonisent. Le radeau fend la surface de l'eau, droit sur l'as du bistouri. Le Néant m'engloutit pour de bon.

Domage, ce rêve-là, je l'aimais bien.

*

— Ouarff, ouarff !

Un cri de bête féroce m'arrache à la mort. J'aurais préféré ne pas reprendre conscience, ne pas vivre mon agonie, jeté en pâture à la souffrance, au froid mordant, aux crocs acérés des loups. Mes paupières s'entrouvrent.

— Ouarff, ouarff !

Nouveau sortilège de mon âme torturée.

— Ouarff, ouarff, ouarff !

Ce pourrait-il ?

Ulysse, mon sauveur ! Avant de te réjouir, assure-toi qu'il ne s'agisse pas d'un nouveau cauchemar. Depuis que je vis au Grenat, leur fréquence s'affole. Nul besoin de me pincer, la douleur qui me consume des pieds à la tête est assurément réelle. Mon brave Ulysse... La reconnaissance éperdue envers cet animal se mue aussitôt en désespoir. Si je m'en sors, la gangrène rendra l'amputation inévitable, ou alors un caillot sanguin provoquera l'embolie pulmonaire, l'AVC consécutif me rendra gâteux à vie. Probablement le tout à la fois. L'épithaphe gravée sur ma tombe indiquera *Mort par embellie pulmonaire*. Je ricane, fier d'être encore capable de pondre un jeu de mots dans l'état où je suis. Mon bras, comme pris dans une coque de béton, atteint la frontale au ralenti, mon doigt gourde parvient à en actionner l'interrupteur. Dans le halo de lumière, la silhouette à grandes oreilles sillonne le sentier, cherchant une solution pour descendre.

— Ulysse, va chercher ta maîtresse ! Va la chercher ! Vite !

15. Sauve qui peut

Île du Grenat. Quinzième jour.

— Mousse, prends-le sous les épaules, toi Matelot, tiens-lui les jambes, au-dessus du genou, tu vois bien qu'il est blessé ! Faites gaffe à sa tête, maintenant qu'il a plus sa tignasse pour amortir les coups. Mettez vos pas dans la lumière, je vous guide jusqu'à la barque.

Dans le halo de sa lampe-torche, ses hommes d'équipage soulèvent un corps inanimé tandis qu'il garde la barque au plus près des récifs, surveillant tour à tour le courant et la lente progression du trio. Des cabris accrochés à flanc de falaise, lestés d'un poids mort, désescaladant une paroi glissante au-dessus d'un tapis de pointes acérées. Un exercice périlleux détesté des marins. Mais dans la vie, certaines choses doivent être accomplies sans se poser de questions. Porter secours en fait partie.

— On lui avait dit de renoncer au Grenat. T'as vu sa guibolle toute tordue ? On va lui couper, c'est sûr.

— Tais-toi, Mousse, il pourrait t'entendre ! chuchote Matelot, avant d'ajouter d'une voix forte : La médecine fait des miracles. Avec une prothèse en titane, il fera un fabuleux buteur de foot !

— Arrêtez de jacasser tous les deux ! À tribord, ensuite droit sur moi.

Les marins souquent jusqu'au chalut. Pour un citoyen, le blessé a fait ce qu'il fallait, estime le Patron. S'il reprend conscience, il lui précisera tout même qu'un SOS lumineux se compose de trois éclairages courts, suivis de trois longs et trois courts, et non l'inverse.

Leur bateau sortait au large quand ils ont aperçu un signal de détresse en provenance du Grenat. Faible, faux, il ne pouvait s'agir d'un bateau en difficulté. C'était soit la fille, soit le Prof.

Du gasoil brûlé sans poisson à vendre au retour, la belle affaire. N'a-t-il jamais rêvé de porter secours en mer ? Son vœu sur le point d'être exaucé, il remercie la Sainte Vierge et la prie d'épargner cette vie en suspens.

*

— Ouarff, ouarff !

— Humm, laisse-moi dormir.

— Ouarff, ouarff, ouarff, ouarff, ouarff !

— Fous le camp !

— Ouarff, ouarff, ouarff, ouarff, ouarff, ouarff, ouarff, ouarff, ouarff... !

— Arrête ! Tu me casses les oreilles !

Elle plonge sous la couette. Ulysse saute sur le lit, la cherche du museau. Elle se revoit remplir sa gamelle hier soir, maintenant elle n'est plus sûre de l'avoir fait. S'il a faim, c'est fichu. Elle se redresse. Le radio-réveil indique 5 h 22.

— C'est bon, tu as gagné.

Ulysse dévale l'escalier. La porte de la chatière vient de claquer. Rendez-vous dehors ? Sans manger ?

Si elle exclut l'arrivée du voisin, la dernière fois que son chien l'a extirpée du lit, c'était pour lui montrer l'entrée d'un terrier à l'autre bout de l'île. À travers les volets filtre une aube violette. L'île est magique à cette heure.

En préparant son sac en catastrophe, elle sourit en prévision des photos de lapereaux à moitié endormis.

Ulysse détaille dès qu'elle met le nez dehors. Direction plein ouest via le sentier de la falaise. Le Ciel déploie un millefeuille de strates horizontales, superpositions de brumes, de mauves, de bleu naissant. Après vingt minutes de marche soutenue, elle le voit faire des va-et-vient le long du précipice. Qu'est-ce que c'est, cette fois ? un nid d'oiseau niché trop haut dans la falaise ? Elle s'approche du bord et, à l'aide de ses jumelles, fouille la pente, les rochers, la mousse blanche au fond du précipice, renouvelle l'exercice en se déplaçant de quelques mètres. Au nid occupé. Son œil détecte une tache de couleur. Elle revient dessus. Un morceau de tissu... Ce motif à carreaux, elle l'a déjà vu. Son poulx s'accélère, un bout de la chemise de l'homme est accroché à une branche ! Là, une tache sombre ! Du sang ! Elle inspecte tout en bas, à l'aplomb, ne distingue rien. Elle poursuit ses recherches sur plusieurs centaines de mètres. Corps englouti par l'Océan. Qu'elle soit débarrassée de cet intrus si brutalement et si définitivement la

désarçonne. Cette disparition soudaine, tragique, produira des ondes de chocs supérieures à l'impact lui-même. Fatalement.

*

Debout à la fenêtre, il repense à la lettre. Un départ à la retraite *bien mérité*. Bande d'hypocrites. Le moment de tirer sa révérence est dans l'ordre des choses mais il avait imaginé un départ plus élégant, précédé d'une discussion dans l'intimité d'un bureau. L'occasion de négocier un sursis, qu'il aurait obtenu. Pourquoi cette précipitation ? Coûte-t-il trop cher ? Si la fonction publique payait, ça se saurait. Revenir aux fondamentaux... À qui profite le crime ?... Le lieutenant ! Ce fils à papa est à la manœuvre ! Les nouvelles recrues sont toutes affectées dans une cité hostile des Terres du Nord. En faisant intervenir un passe-droit, ce pauvre type obtient son affectation ici dans cette ville tranquille avec vingt ans d'avance. Étant donné qu'il n'y a actuellement aucun poste d'ouvert, on le chasse. Il n'a pas la preuve de ce qu'il avance, pourtant on le somme de refermer le livre de quarante ans de métier. *La banquière* restera son chapitre préféré et à la fois le plus douloureux. Élegante, intelligente, garce à souhait, elle avait mis au point un ingénieux système de détournement de fonds. La banquière, son béguin secret, qu'il avait envoyé croupir derrière les barreaux. C'était il y a vingt ans.

À quoi ressembleront ses vingt prochaines années ? Jardiner, recevoir des couples d'amis ennuyeux, courir les expositions...

— Commandant, la fille du Grenat ! s'impatiente son lieutenant.

Absorbé par ses pensées, il n'a pas entendu le téléphone sonner. La fille du Grenat. La magicienne qui disparaît et réapparaît, celle qui accuse un brave gars de lui avoir enlevé le chien qu'elle a abandonné.

— Que veut cette emmerdeuse ?

— Elle dit que son voisin s'est suicidé.

16. Écueils

Île du Grenat. Quinzième jour.

Le regard est, dit-on, le reflet de l'âme. Ce n'est pas lui, commandant de police, qui démentira ce poncif. Le regard qu'il sonde est celui de la céramiste venue les accueillir à l'embarcadère. Énigmatique, farouche, presque agressif, ce regard saute de la photo de leur carte professionnelle à leur visage rincé par le crachin, comme s'ils étaient deux usurpateurs venus la détrousser.

— C'est bien vous qui nous avez appelés ce matin ? Alors nous voilà ! ironise-t-il en tendant la main vers la femme capée.

Sa main qu'elle n'a pas voulu serrer, retourne se loger dans sa poche. Avec une voisine pareille, pas étonnant que le Prof se soit suicidé. Ses derniers restes de bienveillance épuisés, il va droit au but :

— Montrez-nous l'endroit.

Si cette îlienne dit vrai, il ne pourra pas lui reprocher de les avoir dérangés pour rien. Maintenant qu'il ne serait plus de ce monde, le chauve lui était sympathique. Il pardonnerait volontiers à sa charmante voisine de lui servir une nouvelle fable de son cru. Cela lui éviterait d'annoncer à la mère du disparu volontaire que son fils l'est, à présent, de manière définitive.

Une misanthrope qui fuit la conversation des hommes, adjuge-t-il en observant le dos de la silhouette féminine qui a pris la tête du cortège. Elle et lui ont au moins ce trait de caractère en commun, car lui, non plus, n'a aucune envie de bavarder avec son subordonné. Sans qu'il fût besoin d'en décider, le trio progresse en file indienne, en respectant un silence monacal.

— C'est là-bas, dit-elle.

Il avait deviné à la forme sombre, prostrée devant le vide. Mauvais augure, le chien ne vient pas à leur rencontre.

Cinquante mètres en contrebas, l'abîme. Une houle assourdissante se fracasse contre la falaise. Saisissant contraste entre la tendreté du paysage herbeux qu'ils viennent de traverser et cette dentition de récifs écumant de bave.

— Il y a un morceau de chemise accroché là, à ce buisson... lui dit-elle en lui tendant une paire de jumelles. Et là, sur ce rocher, il y a une tâche brune. Pour moi, c'est...

— Du sang humain, une coulée ferreuse, du lichen ou n'importe quoi d'autre.

Cette pimbêche qui l'a déjà roulé dans la farine ne va pas lui apprendre son métier. Pendant qu'elle plante le décor de l'enquête qui s'annonce, il y en a un qui reste étrangement muet. La peur du vide aurait-elle eu raison de son lieutenant ? Il délaisse l'observation des lieux pour celle de son subordonné. L'endroit où se serait fracassée la victime, les emplacements possibles des impacts indiffèrent le jeune policier, occupé à capter le regard de la jeune femme. Flirter, maintenant ? ! S'il ne veut pas franchir la ligne rouge, il va devoir éloigner ce crétin au plus vite.

— Lieutenant, foncez au domicile de notre suicidé, assurez-vous qu'il ne sirote pas un café pendant qu'on se ronge les sangs sous la pluie.

— Mais...

— Si la maison est vide, vérifiez s'il a laissé une lettre ou un mot sur le frigo.

D'un coup de menton, il lui ordonne de s'exécuter. Ce corps raidi, obstiné à rester sur place, ce silence plein de morgue trahissent tout le mépris de son élève. Et elle, avec son air faussement absent, il sait qu'elle les trouve affligeants tous les deux. Qu'elle les mette tous les deux dans le même sac achève de le mettre en rogne.

Elle les laisse à leur ridicule combat de coqs pour la contemplation de l'Océan. Dans les flots résiste un bastion immobile : le dernier rocher avant le large, arcbuté, infrangible, face au courant qui le traverse. Un roc au cœur d'acier. Exactement ce qu'elle aimerait être.

L'idiot parti, l'atmosphère s'allège instantanément. Le Ciel semble s'éclaircir, la fille se détendre. Il va pouvoir la bousculer. C'est une image, bien sûr, il ne s'agirait pas qu'elle tombe, elle aussi.

— Vous le prenez pour un con ? le devance-t-elle, en désignant son chien trempé jusqu'aux os, couché devant le précipice. Mon voisin n'est pas chez lui, c'est l'évidence.

— Assurément, mais maintenant que nous sommes seuls, vous pouvez me le dire.

— Quoi ?

— Votre vrai nom.

Elle a accusé le coup. Sans doute espérait-elle ne rien laisser paraître mais le coin supérieur de sa lèvre s'est pincé.

— Votre voisin prétend, ou prétendait, que vous avez été violée. Est-ce exact ?

Elle, qui jusque-là soutenait son regard sans ciller, détourne la tête vers le large. D'habitude, une question brutale amène une réponse brutale. Immédiate, dépouillée de réflexion, souvent sincère. La jeune femme reste mutique.

— Sur une échelle de zéro à dix, à combien estimez-vous la dangerosité de votre voisin ?

— Zéro, répond-elle trop vite.

— Seriez-vous une femme dépourvue d'intuition féminine ? D'ordinaire, les femmes observent, décryptent, analysent et agissent.

— Où voulez-vous en venir ?

— La chambre de votre voisin est équipée d'une lunette télescopique. Du matériel de pro. On rentre les coordonnées GPS de l'objet à étudier, l'appareil se règle tout seul, se recalc automatiquement si vous le déplacez. Aux dernières nouvelles, l'objet, c'était vous.

En se retournant brusquement sur lui, une mèche de cheveux se colle sur sa joue empourprée.

— Dangerosité nulle, vous dites. Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

Aucune réponse.

— Vous vous êtes battus ?

— Bien sûr que non !

— Vous a-t-il fait des avances ?

— Non !

— Pourtant il était en possession de l'une de vos boucles d'oreille.

— Le bijou auquel vous faites allusion ne m'appartient pas. Commandant, un homme s'est jeté du haut de cette falaise, vous feriez mieux de lancer des recherches !

Après quelques minutes à tenter de la déstabiliser, tout ce qu'il arrive à obtenir d'elle est une colère et un dédain palpables. Une vibration au fond de sa poche l'arrache à ce constat sans surprise. Sur l'écran du téléphone, un texto du lieutenant.

Personne chez le chauve. Suis chez la fille, trouvé son journal intime, elle le détestait !

— Mais quel con !

Les mots lui ont échappé. Probablement qu'il tient là, la dernière affaire de sa carrière et cet imbécile s'emploie à la torpiller. L'attention de la fille cristallisée sur lui l'oblige à s'éloigner de quelques pas avant de rappeler son coéquipier.

— Photographiez les pages et remettez le journal où vous l'avez trouvé. Sans commission rogatoire, nous ne pouvons pas enregistrer cette pièce à conviction. Nom de Dieu, vous devriez le savoir ! Lieutenant, vous m'entendez ?

— Grâce à moi, on tient une piste. Le Prof ne s'est peut-être pas suicidé tout seul, si vous voyez ce que je veux dire.

— Avec une seule habitante au Grenat, on la tenait déjà, cette piste ! Pourquoi le détestait-elle ?

Une bourrasque l'empêche d'entendre la réponse ou alors celle-ci, plus grommelée qu'articulée, était de toute façon inaudible. Il va à l'essentiel :

— Lieutenant, effacez les traces de votre passage et pas un mot sur votre intrusion au domicile de la fille. Si ça fuite, ne comptez pas sur moi pour couvrir vos arrières.

À Terre, commissariat. Quinzième jour.

Je ne veux pas qu'il soit gentil, je veux le haïr.

Cette phrase tourne en boucle dans l'esprit du commandant. Griffonnée sur la dernière page d'un carnet caché sous un matelas, formée d'une écriture plus saccadée que celle des pages précédentes – celle d'une main tremblante de colère ou de peur ? –, formulée six jours avant de ce prétendu suicide. Tout de cette phrase interroge. Qui dissimulerait son journal intime sur une île déserte ? Sa propriétaire craignait-elle que son voisin, avec qui elle n'entretiendrait aucun rapport, ne monte dans sa chambre et ne le lise ? L'avant-dernière page du carnet remonte à l'hiver dernier. Quel élément déclencheur a poussé l'autrice à écrire après six mois de silence ?

La première page du carnet date d'il y a environ douze mois. Selon le lieutenant, ce calepin tiendrait plus du carnet de bord que du journal intime, l'habitante du Grenat y consignant ses expérimentations de céramiste, allant du réglage du four à l'hygrométrie de l'atelier, en passant par la courbe de croissance de son chiot. Récits de vie relatant son installation au Grenat ou écran de fumée inconscient ? Un trop plein de détails afin de taire l'essentiel ?

Il observe la femme assise devant lui. Bras croisés, genoux serrés, regard tourné vers l'intérieur. Elle est là sans y être. Une *Ermite déboussolée* est le constat qui lui vient à l'esprit. L'irruption de la gardienne de la paix la fait sursauter.

— Encore lui ! s'exclame la policière en découvrant la présence du berger allemand.

Ulysse reconnaît l'humaine qui musèle. Les babines retroussées sur deux rangées de crocs acérés, le loup commence à grogner. *Stop !* ordonne sa maîtresse qui est aussitôt obéie.

— Je vais chercher la muselière.

— Je vous le déconseille.

Le ton glacial de ces dernières paroles ne laisse aucun doute sur la menace qu'elles sous-entendent. Hésitant sur la conduite à tenir, la gardienne interroge son supérieur en silence.

— Apportez-nous plutôt du café, soupirez-t-il.

Il a déjà donné d'ordres plus inspirés. Passer pour un phalocrate sera toujours préférable à devoir abattre un chien dressé à l'attaque, nettoyer son sang qui imbibera la moquette, séparer deux furies qui se crêpent le chignon.

Maudite journée. Son lieutenant qu'il suspecte de vouloir prendre sa place, maintenant cette gardienne qui entre sans frapper. Aux yeux de la nouvelle génération, il n'existe déjà plus. Ne rien montrer de son exaspération, reprendre l'audition avec professionnalisme.

— Votre voisin s'est suicidé. Peut-être, mais peut-être pas.

— Quelqu'un d'autre aurait enfilé sa chemise avant de faire le saut de l'ange ?

— À l'heure où nous parlons, un technicien compare l'ADN des traces de sang retrouvées à flanc de falaise avec celui de la brosse à dents de votre voisin. Nous serons bientôt fixés. En réalité, je pensais à une autre hypothèse...

Cherchant un moyen d'obtenir les confidences de la jeune femme, il intercale un long silence.

— Selon vous, mon voisin serait vivant ? après s'être écrasé sur les rochers, avoir séjourné dans l'eau glaciale ? Avec un peu de chance, à l'heure où nous parlons, notre rescapé nage sur le dos d'un phoque.

Son lieutenant ricane bêtement tandis que lui s'attend au pire. D'un instant à l'autre, un coup de fil de la Maritime lui apprendra la découverte du corps d'un homme chauve dans les eaux du Grenat. D'une certaine manière, sa hiérarchie a raison. Se coltiner ces impertinents est devenu un enfer. Banal conflit de génération ? Vieux con contre petits cons ? D'une humeur massacrante, il éructe :

— Cherchez encore !

— S'il ne s'est pas suicidé... Un accident ! Sur le chemin côtier, bien plat, par une nuit bien dégagée, mon voisin se fait un croche-pattes tout seul et tombe de la falaise...

— Comment savez-vous qu'il est tombé de nuit ?

— Mon chien est venu me chercher à 5 h 22. Il faut vingt minutes de la falaise pour rejoindre la maison...

— Admettons. Je vais vous mettre sur la voie. Un accident ou un suicide déguisé.

— Si vous pensez à un meurtre, cela voudrait dire que nous étions au moins trois sur le Grenat. C'est impossible, Ulysse m'aurait avertie d'une nouvelle présence étrangère.

En entendant son nom, l'animal dodeline de la tête échouant à comprendre ce qu'il vient faire dans cette histoire.

— Quand vous dites « nouvelle présence étrangère », à quelle autre présence faites-vous allusion ?

— À l'arrivée de mon voisin il y a quinze jours. Le Grenat ne m'appartient pas, malgré tout je jouis d'une certaine « antériorité » sur l'île. Ulysse n'ignore rien de ce qui vit ou accoste sur « notre » Grenat.

L'odorat du chien est mille fois plus efficace que celui de l'homme rappellent souvent les collègues maîtres-chiens. Le berger ne les aurait pas menés à la falaise sans les conduire sur la trace d'un ou des individus étrangers si ceux-ci avaient existé. Ce en quoi elle a raison. En écartant l'hypothèse d'une troisième personne sur l'île, paradoxalement, la suspecte braque sur elle tous les faisceaux de présomption. Il embraie :

— Vous haïssez ce voisin qui vous mate. C'est légitime, les hommes vous font horreur. Vous attendez le moment propice...

— Mon voisin mesure une tête de plus que moi et pèse le double de mon poids.

— Vous attendez le moment propice, vous le suivez, vous vous cachez à proximité du chemin du retour. Une fois qu'il est passé, vous surgissez et le poussez dans le vide.

— C'est ridicule, je serais la première suspecte.

— C'est pourquoi vous insistez tant sur la théorie du suicide.

Silence.

— Pourquoi avoir prétendu que votre voisin vous a enlevé votre chien ?

— Parce que c'est la vérité.

— Qui vous a mis en relation avec la procureure ?

Silence.

Plop ! Un pop-up s'affiche sur son ordinateur. Justement, un mail du parquet.

— La procureure accepte la perquisition de votre domicile. Mentir ne servira à rien sauf à aggraver votre cas.

18. Aux petits soins

Je ne sais plus où ni quand.

Le médecin parle trop vite. Lui est Patron en mer mais profane à Terre. Heureusement sa qualité d'écoute est celle d'un capitaine de chalut épiant les ratés des turbines. Parmi le jargon médical, il saisit : *fracture non ouverte du tibia-péroné, réduite. Risque d'infection limité. Circulation sanguine fortement ralentie, le risque de nécrose de la jambe augmentait au fil des heures, beaucoup de chance. Traitement chirurgical, des vis et des plaques. Hypothermie en cours de résolution. Eudème sous-orbital résorbé, doses massives d'anti-inflammatoires. S'il le souhaite, il peut voir le patient. Sans le réveiller, repos absolu.*

Bien sûr qu'il veut le voir. Sauver une vie, ça compte.

Il se perd dans le labyrinthe aux murs gémissants. S'il n'y avait une vie qui l'attendait au bout d'un couloir, il se serait enfui de l'hôpital en courant. Les marins ne sont jamais seuls, même le navigateur solitaire. À chaque instant quelqu'un veille sur nous : la bonne Mère, le gardien de phare, un équipage au loin, aujourd'hui les satellites... Ici, la seule compagnie de ces âmes en peine est cette odeur de désinfectant et d'urine mélangées. C'est là. Il prend une grande inspiration avant d'ouvrir la porte. Le silence qui règne à l'intérieur de la chambre l'invite à entrer. Chaleur étouffante d'un radiateur monté au maximum. Sous l'éclairage blafard, l'homme alité est méconnaissable. Tête enturbannée, nez tuméfié, les mains posées à plat sur le drap sont plus abîmées que les siennes. Cet homme victorieux de la grande faucheuse lui inspire le respect.

La main aux ongles arrachés dans la sienne, il surveille la respiration imperceptible mais régulière de son rescapé endormi. À voix basse, il lui parle de sa sortie en mer, du signal de détresse en provenance du Grenat, de son sauvetage... La main blessée se crispe. Le Prof s'agite, balbutie des mots à peine audibles. Penché au-dessus de la bouche gercée, le vieil homme parvient à entendre :

— Nourrir les mouches... Sinon elles vont attaquer. Les yeux... Il faut qu'elle se protège les yeux... Elle doit nourrir les mouches... La prévenir...

Sous le pansement, il imagine l'os enfoncé. Le blessé a reçu un méchant coup sur la calebasse.

— T'inquiète pas, fiston, je m'en occupe.

19. L'appel

Île du Grenat. Seizième jour depuis l'arrivée du Prof.

Cap sur le Grenat, cette fois, commission rogatoire en poche. Ces mini-croisières le reconnectent avec l'espace maritime. D'ordinaire, il se contente d'effleurer le bord de l'eau à l'occasion d'une rixe sur le Port ou d'une promenade sur le front de mer. Ni le vent glacial, ni les embruns pénétrants, ni la présence du lieutenant, ni la froideur de la suspecte ne lui gâchent le spectacle du paysage liquide. Avoir une enquête à se mettre sous la dent n'est pas, non plus étrangère à sa bonne humeur qui l'avait tant déserté ces dernières semaines.

Hostile et mystérieuse. L'île du Grenat et son unique habitante vont bien ensemble, songe-t-il, de plus en plus enthousiaste à l'idée de perquisitionner le domicile de la fille. Naturellement il lui a lu ses droits, mais à aucun moment, elle n'a exigé de passer un coup de fil ou de se faire assister d'un avocat. Pourtant il est convaincu qu'elle a parfaitement saisi les enjeux : sa probable mise examen pour homicide. Reste à découvrir s'il s'agit d'un homicide volontaire.

L'exiguïté du taxi-bateau est l'occasion d'examiner son témoin à la lumière du jour. Jean, blouson, bottines en cuir... Une vêtue solide, légèrement usagée d'une céramiste qui ne roule pas sur l'or. Comment pourrait-elle s'offrir les services d'un ténor du barreau ? Si elle le souhaite, il lui conseillera un avocat commis d'office. Pourquoi pas ce jeune loup qui l'a démarché récemment ? Sans prévenir, en poussant simplement la porte de son bureau. Un VRP de la défense. Sourire franc, carte de visite léchée, QR codée. Un type culoté mais sympathique, passionné de nouvelles technologies. Son pitch ? Contrairement à ses confrères, lui ne sélectionne pas ses clients en fonction de l'épaisseur de leur portefeuille, parce ce qu'en ce qui le concerne, n'importe quel justiciable fait l'affaire. N'importe quel quidam dont il assure la défense lui permet d'améliorer son invention : un système d'évaluation, adossé à de l'intelligence artificielle, un truc dingue qui prédit les chances de gagner un procès avec une précision de quatre-vingt pour cent, à ce jour. Plus il traitera d'affaires, plus son système sera

alimenté, plus il lui proposera des axes de défense pertinents. Chaque nouveau client améliore donc sa performance professionnelle.

Selon ce jeune avocat, la justice disposera bientôt d'outils dont on ne soupçonne pas encore la puissance. D'ici là, s'il n'est pas encore mis au rebus, il sera exclu des formations à leur utilisation. Au mieux, il peut espérer en entendre parler à la télévision. Le berger allemand s'est levé et attend l'accostage assis à la proue. Probablement a-t-il déjà détecté l'odeur du Grenat. Le nez électronique, l'olfaction digitale, l'ADN environnemental viendront remplacer le flair des enquêteurs. Il a beau fermer les yeux et se concentrer, il ne sent rien d'autre que l'odeur puissante de l'Océan.

Sans attendre la fin des manœuvres, le corps musculeux de l'animal atterrit sur le ponton. Le berger ne part pas en direction de la maison du Prof, il fonce à travers la lande.

Ce Prof, en mourant, lui offre un cadeau inestimable. Il se doit d'en être digne. Rapide planification mentale. Passer au peigne fin les deux habitations, mettre la main de façon légale sur le carnet de la suspecte, trouver une boucle d'oreille en goutte d'ambre chez la fille, reconstituer la paire... Découvrir si elle a quelque chose à voir avec la disparition de son voisin.

Assise dans un fauteuil, l'îlienne assiste, impassible, à la fouille de son domicile. Le lieutenant expédié au premier étage, il peut s'entretenir avec la jeune femme sans être dérangé. Tout en inspectant le four de la gazinière, il brise le silence :

- Vous le connaissiez d'avant ?
- Mon voisin ? non.
- Vous avez une boîte à bijoux quelque part ?
- Des bricoles, là, dans le vide-poches.

Parmi les trombones et les pièces de monnaie, les seuls objets apparentés à des bijoux sont une barrette à cheveux et une montre à quartz dont la pile a rendu l'âme. Elle acquiesce quand il lui demande si c'est tout ce qu'elle possède. Toutes les femmes possèdent des bijoux. Ceux qu'elles se sont offerts, le cadeau d'un amoureux, une bague de leur grand-mère... Elles les rangent habituellement dans une jolie boîte posée sur une commode de la salle de bain ou de leur chambre. Dans cette maison, ces deux pièces sont situées au premier étage, secteur attribué à l'imbécile. Tandis qu'il réfléchit, son regard erre autour de la pièce. Parmi les trousseaux suspendus au cléfier, un objet, frappé d'un rayon de soleil, étincelle.

- Et ça alors ?! claironne-t-il, la goutte d'ambre oscillant entre ses doigts.

— Je vous l’ai déjà dit. Cette boucle d’oreille ne m’appartient pas. Mon voisin l’avait accrochée au collier de mon chien. Je voulais lui rendre... Maintenant, c’est trop tard.

Elle prétend ne rien savoir concernant ce bijou ni pourquoi le Prof lui en a fait cadeau.

Larme de joie, larme de souffrance, amulette à la symbolique obscure ? Cette pièce à conviction ne lui en procure aucune. Un homme n’offre jamais la moitié d’une paire de boucles d’oreilles à une femme, sauf à porter lui-même l’autre moitié en gage d’un amour partagé. Et cette seconde boucle demeure introuvable.

— Code de votre ordinateur ?

Elle énonce une série de lettres intriquant majuscules, minuscules et caractères spéciaux. Une céramiste à la pointe de la lutte contre la cybercriminalité. Le temps que le PC s’initialise, il explore les derniers recoins de la pièce principale. Un objet allongé, de couleur sombre, est dissimulé derrière le buffet.

— Vous détenez un fusil ?

— Je ne sais pas m’en servir et je ne possède pas de munition. Je mise sur l’effet de dissuasion.

Le canon est recouvert de poussière, la gueule de l’arme ne sent pas la poudre, la culasse est propre. Rien ne prouve qu’elle mente à ce sujet.

— Autorisation de port d’arme ?

— Non.

Il laisse pisser. Les marins de l’Archipel n’ignorent rien de la présence d’une femme au Grenat. Un type mal intentionné pourrait accoster... S’il s’agissait de sa propre fille, il lui aurait fourni les cartouches et appris à tirer dans des boîtes de conserves. Celles du cassoulet de ce pauvre disparu lui reviennent en mémoire. L’élan de tristesse qui l’étreint n’a pas le temps de s’éterniser :

— Qu’est-ce que vous cherchez à la fin ?!

— Vos archives ! Un dossier médical, une radiologie de votre dentiste... Votre vrai nom !

Ce type fouille dans son ordinateur comme un médecin légiste triturerait un cadavre. À part des factures, des articles traitant de céramique, des photos du Grenat, ce vieux schnoque ne risque pas de trouver quoi que ce soit. Les minutes s’égrènent, sa patience s’entame, l’inquiétude s’installe. La laisseront-ils dormir chez elle cette nuit ? Elle se lève, sort sur le seuil, cherche la silhouette de son chien au loin. Ce vieux flic lui interdit d’aller le chercher,

prétextant que sa présence est obligatoire. Elle retourne s'asseoir mais très vite l'inaction la ronge. Elle se relève, arrange quelques buches dans la cheminée, retourne à la porte d'entrée.

Un courant d'air lui glace les reins. Il observe la suspecte dans l'encadrure de la porte. La police perquisitionne son domicile, la découverte de son carnet n'est plus qu'une question de minutes et ce qui l'inquiète est l'absence de son chien, qu'en d'autres occasions, elle abandonne sans remords.

Tout à coup, un téléphone retentit. La fille se retourne vers lui. D'un hochement de tête, il l'autorise à décrocher l'appareil posé sur le buffet.

— Elle-même, l'entend-il répondre.

L'homme qui se présente avec maladresse est marin pêcheur. Il l'appelle *chère mademoiselle* et lui livre un récit tellement décousu qu'elle tente mentalement d'y remettre de l'ordre. Cette nuit, dit-il, j'ai dévié mon cap vers le SOS lumineux en provenance du Grenat. Avec mes hommes d'équipage, nous avons secouru le nouvel habitant de l'île. On ne l'a pas reconnu tout de suite avec sa boule à zéro. Pardon ? L'homme répète *boule à zéro*. Ne vous faites pas de bile, le médecin de l'hôpital n'est plus inquiet à son sujet. Le Prof m'a chargé de vous dire..., il hésite tant ce qu'il s'apprête à dire est farfelu, faites attention aux mouches, nourrissez-les, sinon elles pondront dans vos yeux. Les mouches, à mon avis, c'est comme l'araignée qu'il a au plafond, vu qu'il a pris un sacré coup sur la tête, mais on ne sait jamais et puis j'ai promis... Les mouches, chère mademoiselle, faut les nourrir avec une espèce de flan. Voyons où ai-je mis la recette...

Le commandant continue de fouiller la pièce en faisant mine de ne pas écouter, s'approchant d'elle de plus en plus prêt, parcourant un album photo, soulevant un tableau, regardant derrière l'horloge murale... Une ombre est postée en haut de l'escalier, le jeune policier l'espionne également.

Elle entend à l'autre bout de la ligne un bruit de papier froissé, ensuite la voix reprend. Pour 300 ml d'eau, comptez 4 grammes d'agar-agar, 15 grammes de levure de bière, 25 grammes de farine de maïs, 4 morceaux de sucre, cuire à feu doux pendant trente minutes...

— Merci, cher monsieur, l'interrompt-elle. Le vent du nord qui sévit au Grenat depuis deux jours a chassé toutes les mouches.

Le peu qu'il a saisi de la conversation le fait bouillir intérieurement. Vendre des insecticides aux habitants du Grenat alors que la population d'insectes s'effondre partout. Nul doute, l'Humanité vit ses dernières heures. Agacé d'avoir été interrompu par ce démarchage téléphonique irresponsable, il compte bien repasser à l'offensive dès qu'elle aura raccroché.

Après avoir remercié son interlocuteur, la fille repose le combiné d'un geste lent, presque solennel. D'elle, il ne voit que le dos, n'entend aucune parole, suppose qu'elle aussi a besoin de se remettre de cet appel intrusif.

Elle hésite entre éclater de rire et les foutre dehors sur le champ. « Bingo ! » entend-elle depuis le premier étage. Elle statuera plus tard. Le lieutenant descend l'escalier en s'éventant avec son calepin, plus lascif qu'une meneuse de revue. Furieuse, elle revient au commandant.

— Vous saviez que mon voisin avait les cheveux rasés ?

Silence.

— Vous me manipulez depuis le début.

Silence.

— Vous saviez qu'il s'était rasé les cheveux mais vous avez décidé de me le cacher. Si vous m'aviez demandé de le décrire la dernière fois que je l'ai vu, vous auriez conclu à mon innocence.

— En quoi cela vous aurait-il disculpée ? Vous pouviez me jurer la main sur le cœur qu'il portait une crinière léonine et le savoir chauve.

— Sauf que j'ignorais qu'il avait *la boule à zéro*, puisque je ne l'ai pas revu depuis la tempête ! D'accord, je pouvais mentir, mais vous avez voulu me coincer. Et vous, rendez-moi ce carnet ! Et vous, appelez la procureure !

— Et pour lui dire quoi ?

— Que l'homme que j'ai assassiné donne des cours de pâtisserie à l'hôpital !

À Terre, dans un hôpital, mais quand ?

Un type en blouse blanche est assis au bord du lit. Dos vouté, paupières tombantes, peau transparente à force d'être privée de la lumière du jour, tout l'organisme du médecin envoie des appels de détresse sans jamais être entendu.

Après avoir jeté un coup d'œil à sa montre, Toubib consent à parler. À choisir, je préférerais son observation silencieuse, ponctuée de regards obliques et de soupirs à répétition. Son embarras transpire entre les lignes de son discours policé. D'évidence, je suis un problème dont il aimerait se débarrasser au plus vite mais sans savoir comment faire. Pourquoi avez-vous voulu vous suicider ? demande-t-il soudain. Qu'allez-vous imaginer ? je réponds, interloqué. La question m'est reposée, un poil plus ferme. J'observe, moi aussi ! dis-je sans m'emporter vraiment, mû par quelque élan d'empathie envers cet homme que l'excès d'heures de garde a vidé de sa substance. L'homme en sursis renifle. Il ne croit pas à cette histoire de ver luisant observé en pleine nuit. La courtoisie ne l'ayant pas encore déserté, il n'exprime pas son scepticisme aussi ouvertement, il use pour cela d'une ellipse admirable. Car selon lui, quand on interroge un fou, le fou dit qu'il n'est pas fou, et le suicidaire chante les louanges de la vie. Leur but à tous les deux ? se tailler de l'hôpital le plus vite possible. Pressé de vivre ses névroses au grand jour pour l'un ; plonger du haut d'un pont dans la nuit éternelle, pour l'autre. Les vers luisants s'observent difficilement de jour, objecté-je mollement. Nouveau coup d'œil à sa montre. Ce n'est pas votre première tentative, n'est-ce pas ? Me suicider n'a jamais été une destination, lui objecté-je en bâillant, il y a longtemps que j'ai accepté de vivre avec moi. Et ces cicatrices ? Qu'est-ce qu'elles racontent, ces cicatrices ? C'est vrai, ça, songé-je en me caressant le crâne. Ces bosselures sont toujours là, hermétiques comme des points saillants d'une écriture en braille. Cet air faussement léthargique... Toubib ne serait-il pas plutôt en train d'endormir son patient ? Me mettre en confiance et pendant ce temps-là, il analyse la moindre de mes expressions. Voyons qui va leurrer l'autre le premier. Mon cerveau carbure à lui pondre une explication. Un apprenti-coiffeur ! m'exclamé-je. Un minot vraiment maladroit. Sa

patronne n'aurait jamais dû lui mettre une tondeuse dans les mains... mais n'est-ce pas le devoir d'un adulte d'aider un enfant à faire ses premiers pas ?... Bien ! s'exclame le médecin qui se frappe les cuisses avant de se lever, notre psychologue passera vous voir dans la journée.

*

Les effets de la morphine sont triples et se succèdent de la manière suivante : la douleur s'éclipse, l'euphorie vous submerge, la somnolence vous rattrape. C'est donc à moitié comateux que je réponds au nouvel inconnu qui me demande à quoi je rêve en ce moment. C'est dingue tout de même, l'unique préoccupation des soignants de cet hôpital, ne sont ni l'état de ma jambe, ni mes multiples contusions, ni mon risque d'embolie, mais ma santé mentale. Le gars en blouse blanche qui se tient devant moi, n'est aucunement psychiatre. Les finances de l'hôpital étant ce qu'elles sont, j'ai affaire à un vague psychologue. Sûrement un type malade des nerfs, ayant lui-même suivi une analyse longue et incertaine, au terme de laquelle, un autre charlatan lui a fait croire qu'à présent il tenait debout. S'il avait été un crack en neurosciences, j'aurais pu lui parler du bourdonnement des mouches emprisonnées dans mon crâne (bien que ce phénomène soit sporadique), de mon incapacité à m'endormir si l'une de ces saletés cogne contre la vitre de la chambre, qu'éteindre la lumière la ferait se poser (je ne suis pas débile), mais que ça ne servirait à rien, parce que savoir sa présence immobile m'obsèdera au point de ne pas fermer l'œil de la nuit, et qu'il me faudra l'éradiquer comme toutes les autres. Oui, s'il avait été un crack du système nerveux, nous aurions convenu qu'en gros, ma personnalité est celle d'un serial killer. Un tueur aux innombrables victimes, toutes mouches. Un névrosé inoffensif qui tue par nécessité, jamais par plaisir, bien qu'il m'arrive de temps à autre de trinquer avec le cadavre de ma victime. Ce dernier point délicieusement déviant, nous aurait fait rire. Oui, si ce « psy » m'avait inspiré confiance, j'aurais pu lui dire qu'il y a peu, la vue d'une paire de baskets roses m'a fait perdre connaissance. J'aurais pu. Confier un secret de rien du tout à un fonctionnaire de rien du tout est une bombe à retardement. Nul ne sait ce que votre confiance deviendra, mais une chose est sûre, elle lui servira à grimper les échelons. Ce frustré cherche la faille. Son regard fourbe scrute la surface de mon cuir chevelu. Contrariétés réciproques. L'atmosphère moelleuse dans laquelle je flottais s'est disloquée depuis que ce fouineur cherche à violer mon subconscient, béatitude lessivée comme si ce tortionnaire m'avait karcherisé à l'eau froide à la lance à incendie. L'eau froide ranime mes pensées, pensées à présent parfaitement limpides, limpide comme l'eau froide dont il m'a aspergé. Savez-vous ce qu'il

vient de dire ? *Vos cicatrices, faut creuser, savoir ce qui les a provoquées.* J'en veux à ces cicatrices d'être impossibles à dissimuler. Avant que ma tignasse repousse, je vais devoir jeter une poignée de cacahouètes à ce thérapeute du dimanche. Lui donner l'illusion d'être en mesure d'accompagner son patient sur le chemin de la guérison. Sauf que je m'ingénierai à le perdre sur une voie de garage. Des nénuphars, je vois des nénuphars partout. C'est grave, docteur ? lui demandé-je la bouche en cœur. Pour tester sa probité, j'ai bien appuyé sur le titre de docteur dont je le sais dépourvu. Titre qu'évidemment le paramédical s'abstient de démentir. En symbolique lacanienne, que représentent les nénuphars ? lui présenté-je encore sur un plateau. L'air inspiré, l'expert autoproclamé répond au bord de la pamoison : la froideur, l'impuissance, la destruction. Ah, quand même, sifflé-je, admiratif. Une fleur si délicate, j'aurais imaginé la pureté, l'équilibre, l'humilité... Diablesses et trompeuses apparences..., commenté-je en m'efforçant de garder mon sérieux. Bizarrement, parmi les substantifs énoncés, *froideur* colle assez bien avec le comportement de ma chère voisine. Sacré coup de bol. S'il a vraiment le nez creux, *impuissance* et *destruction* sont les autres faces cachées de la personnalité de ma petite potière. Dans ce cas, il y aurait de quoi appréhender mon retour au Grenat. Comment fait-on pour apprivoiser un nénuphar ? questionné-je tout haut. Au lieu d'écouter sa réponse, ce type en blouse blanche m'évoque soudain une statue prise en sandwich entre le mur blanc de la chambre et les draps blancs de mon lit. Chef d'œuvre absolu d'art contemporain. La statue parle de commotion cérébrale, consécutive à un saut dans le vide, motivé par une raison inconnue... Et moi me voilà obligé de re-re-relater les faits. À cause d'un ver luisant, oui, oui... Vous vous en remettrez, mais votre crâne... une blessure ancienne, vous ne savez plus... Amnésie traumatique, présomption de souvenir-écran, ictus transitoire. Un souvenir-écran, qu'est-ce que c'est ? un stratagème de votre psyché. Une digue qui protège d'un tsunami, le souvenir d'un drame contenu, refoulé. Un mécanisme de self-défense, un leurre si vous préférez, qui vous offre un passé supportable. Ce souvenir-écran ne sera pas éternel. Un jour, non, je ne sais pas quand, il se dissipera. La saloperie tapie au fond de votre cervelle, oui, un alien en quelque sorte, eh bien, cet alien ressurgira à la surface. Oui, très désagréable, mais au bout du compte, vous ferez connaissance avec votre passé et apprendrez à vivre ensemble. Avec à la clé, la compréhension de vos ennuis actuels, ce qui vous permettra de poursuivre votre route sans béquilles, si j'ose dire...

Mais de qui parle-t-il ?

Comment apprivoise-t-on un nénuphar ?! trépigné-je, pris d'une colère enfantine. Comme un oisillon, je suppose, répond-il calmement. On s'approche de lui tout doucement.

Chaque jour un peu plus. On l'imprègne de notre présence, et un matin, il vous mange dans la main.

Ce type est une perle. Merci, docteur, votre histoire d'alien est vraiment extra, extra et extraterrestre. L'écho de mon rire rebondit sur la désolation des murs livides. Le psy esquisse un sourire.

Quant à moi, je ne suis pas dupe, les nénuphars ne mangent pas de graines.

*

Bercé par ce joli conte pour enfant, je m'endors pour de bon, l'oreiller serré en boule contre la poitrine. Dans mon songe, il est question d'un rescapé échoué sur le rivage d'une île déserte. Selon la légende, l'île serait l'ancre d'une Gorgone irascible. La joue contre le sable, réchauffé par un soleil généreux, l'homme reprend peu à peu ses esprits. Un sourire naît sur son visage bleui, la solution de sa survie vient de lui apparaître :

On l'imprègne de notre présence.

21. Décision douloureuse

Île du Grenat. Seizième jour.

Sitôt débarrassée des enquêteurs, sa cape jetée sur le dos, elle part chercher Ulysse.

Comme elle s'y attendait, elle le retrouve prostré au bord du précipice à l'endroit où son copain est tombé. Cet idiot de voisin a transformé Ulysse en stèle commémorative. Comment faire comprendre à un chien que le blessé va bien ? À quelques séquelles près, ajoute-t-elle pour elle-même, en repensant à cette histoire délirante de mouches belliqueuses qu'elle doit impérativement nourrir. Incapable d'identifier les multiples formes de la folie humaine, Ulysse s'est entiché de ce pauvre gars. Cette lubie la préoccupe. Les bourrasques, le ciel couleur de plomb n'arrangent rien à l'affaire. Assise à ses côtés, devant un Océan moutonneux, elle lui raconte tout ce qu'elle sait. Le Sphinx, sculpté dans du béton, n'entend pas bouger. On rentre maintenant, tu auras une gamelle remplie à ras bords, ensuite on s'installera devant la cheminée. Au mot *gamelle* les oreilles se sont dressées un temps avant de s'affaler à nouveau. Compte-t-il se laisser mourir de faim ? Elle le gronde et lui ordonne de rentrer.

De retour chez elle, le désordre lui saute aux yeux. Tiroirs ouverts, documents éparpillés et encore plus insupportable, la persistance d'un parfum masculin. Elle s'empresse de ranger les papiers et ouvre la fenêtre malgré le froid. Effacer le passage des hommes, remplir la gamelle, allumer la cheminée, rentrer les poules... Pendant qu'elle s'affaire, Ulysse renifle partout, suivant la trace invisible des policiers. Ensuite seulement, il mange. Dès qu'il a fini, il retourne à la chatière qu'elle a condamnée et qui refuse de s'ouvrir. Son chien aboie, impatient de repartir.

Elle doit trouver une solution, sinon Ulysse ne la laissera pas dormir de la nuit. Lui ramener un pull de la maison du Prof en guise de doudou ? Ce stratagème ne provoquerait-il pas l'effet inverse ? Ulysse n'aurait qu'une envie : sillonner l'île à la recherche de son ami. Emmener son chien à l'hôpital ? Rendre visite à l'homme qui la mate. Elle n'est plus à une aberration près. Il est presque vingt heures. Dans cinq minutes, les visites seront interdites.

Elle compose le numéro de l'hôpital et demande à parler au blessé du Grenat. Le suicidé de la falaise ? De la part ? Sa voisine. Sa voisine ? grommèle la femme outrée qu'un quidam dérangeasse un convalescent. Oui, sa voisine, une voisine très proche, si vous voyez ce que je veux dire... Les bipbips s'enchaînent, puis un certain *Icare ressuscité* décroche.

La voix est cotonneuse mais le timbre correspond. Elle enclenche le haut-parleur.

— Mon chien est désespéré, il passe son temps à vous attendre en haut de la falaise. Parlez-lui, il vous entend.

À l'autre bout de la ligne, le sifflement d'admiration qu'elle entend lui fait déjà regretter cet appel.

— Quelle phrase remarquable ! Épurée à l'extrême ! Inutile de la précéder d'un *Bonsoir, comment allez-vous ?* tellement convenu, superflu, chiant quoi. Ça, c'était pour la forme, quant au fond, ça ressemble à un gros mensonge. Votre chien a bon dos ! Je vous manque, à vous ! Je le sais, la standardiste me l'a dit !

La voix du Prof, plus nasale et traînante qu'à l'accoutumée, résonne dans la pièce. Ulysse, toutes oreilles dressées, rapplique près du téléphone.

— Continuez à déblatérer, ça à l'air de fonctionner.

Un silence s'intercale, sirupeux, déconcertant, d'une consistance de guimauve.

— Vous avez déjà utilisé une pompe à morphine ? Franchement, je recommande. Un élanement dans le pied et bam, on s'envoie une dose sans l'aide de personne. J'irai embrasser son inventeur dès qu'on m'aura remis sur roulettes...

Nouveau silence.

— Au fait, votre toit ?

— Réparé.

— Vous avez réussi à vous débrouiller toute seule ! Félicitations ! Mais dites-moi, Ulysse a bouffé combien d'ouvriers ?

— Ouarff ! s'exclame l'intéressé à l'évocation de son nom.

— Ulysse, mon pote, comment ça va ? Pas trop pénible, la mégère ?

— Ouarff, ouarff !

— Tu sais quoi ? les flics l'ont dans le pif. Déjà qu'elle m'a accusé à tort de t'avoir kidnappé, menti au sujet de sa boucle d'oreille qu'elle a perdu dans le phare, et tu ne connais pas la meilleure ? son nom, eh bien, ce n'est pas son vrai nom ! Quand un flic renifle l'embrouille...

Elle raccroche rageusement, lui interdisant de poursuivre.

La sonnerie du téléphone retentit aussitôt.

— Destruction.

— Pardon ?

— La *destruction* vous anime.

— Vous délirez.

Elle aurait voulu donner le change mais sa main a lâché le combiné, comme si, tout à coup, il était devenu incandescent.

22. Le retour

Île du Grenat. Vingt-sixième et vingt-septième jours.

Ulysse s'est levé d'un bond. Son arrière-train disparaît à travers la chatière. Elle pose sa tartine et sort sur le seuil. Son berger court en direction de la baie. À sa façon de fendre les herbes, elle a deviné. L'intrus est de retour.

*

Bon retour à la maison ! hurle le capitaine du taxi-bateau afin de couvrir le bruit du moteur. Ce marin heureux de me ramener au bercail, l'équipage qui m'a sauvé la vie font monter en moi une bouffée de gratitude envers les hommes de mer.

Magnificence du Grenat, joyau aux couleurs changeantes, air pur et absence totale de circulation. Qui a connu les affres d'une longue hospitalisation sait le délice de rentrer chez soi. Cependant le dôme d'oiseaux qui coiffe mon île déserte m'arrache une grimace. Il y a dix jours, ces charognards n'auraient pas hésité à me déchiqueter jusqu'à l'os. Le capitaine me tend la pogne, le temps de la lui serrer, le marin a déjà remis les gaz. Devrais-je moi aussi me presser de vivre ? Reprendre dès demain vagabondages à travers les tourbières et cheminements intérieurs ? Rendre visite à ma chère voisine, sans trop tarder ? *L'imprégner de ma présence*, sans perdre un jour ? Une voix intérieure me suggère d'y aller mollo, de songer d'abord à me remettre sur pieds. Quel esprit d'à-propos étant donné que je remonte le ponton en béquilles et que je dois faire gaffe à ne pas coincer les tampons de caoutchouc entre les lattes.

Sur le sol gorgé d'eau, mon pied valide flocfloque et mes béquilles sprouitchsprouitchent. Vous garderez le plâtre deux mois, a dit le toubib. Il peut toujours courir, je trouverai bien le moyen de m'en débarrasser avant. En attendant que je coure moi aussi, monter à la maison rose ne me paraît pas une entreprise insurmontable si le convalescent que je suis ménage quelques haltes. Tiens mais qui voilà, dévalant le sentier ? Ralentis, mon vieux,

ralentis. Dix, neuf, huit... Collision imminente. La poitrine encaisse le choc, l'édifice vacille mais ne s'écroule pas. Après m'avoir lessivé le visage, reniflé mon plâtre sur lequel il y a tenté de lever la patte, le gardien de l'île tourne autour de mon bagage (rempli de victuailles dont moult saucissons).

La porte s'ouvre sur la présence rassurante de la cheminée, l'odeur de cendres froides, les aquarelles, et une liberté à ne plus savoir qu'en faire. À la vigie, tout va bien, une ombre est passée derrière les vitres de l'atelier.

À l'exception des analgésiques et des somnifères, toute la cargaison de médicaments acceptée en échange de l'autorisation de foutre le camp, atterrit à la poubelle. D'humeur badine, l'envie me vient de nous préparer un petit pique-nique.

Ulysse et moi mangeons au milieu du bleu, du vert, bombardés d'iode et de photons par milliards. Adieu définitif aux miasmes (in)hospitaliers. Demain si la météo et ma guibole le permettent, expédition à la maison rose. J'embrasse le long museau d'Ulysse, à l'endroit le plus doux, juste au-dessus de la babine. Notre joie déborde.

*

Son allure fofolle et désordonnée s'est finalement calée sur la mienne, à savoir la vitesse permise sur sol mou par le mouvement oscillatoire d'un corps unijambiste coincé entre deux béquilles.

Des douleurs dans les bras m'obligent à de nombreux temps de récupération. M'estimant sûrement vulnérable, le descendant du loup (qui ne m'a pas lâché depuis hier), surveille les parages, prêt à défendre l'animal blessé de sa horde d'un prédateur en planque. D'un coup, il détale sur une centaine de mètres, encercle un arbuste, renifle tout autour et ne bouge plus de ce point d'intérêt.

Sur place, je découvre une empreinte de semelle, fraîche, profonde, une autre, et encore une autre... Un papier d'emballage est emprisonné dans l'arbuste criblé de petites fleurs jaunes au parfum sucré. Tandis que je me questionne, le chien reprend sa marche. Sa foulée légère et débonnaire le fait léviter au-dessus du sol, l'amoureux va retrouver celle qu'il aime. Depuis l'arbuste jaune, j'avise la différence de couleur de la toiture neuve et de maçonnerie fraîche. Un ouvrier s'est tenu à cet endroit précis, appréciant la qualité de son travail. Moi, ça ne me plaît pas du tout qu'on vienne polluer mon Grenat sous prétexte de réparer la maison de la petite dame.

— Salut, ça gaze ?

Elle a sursauté comme si une aiguille lui avait piqué les fesses. L'ébauche qu'elle était en train de tourner s'effondre sur elle-même. Incident sans importance, il me faut savoir si je cohabite avec une femme aux grands pieds. En effet ma toute récente expérience de naturaliste estime que les empreintes de pas remontent à une dizaine d'heures, qu'elles pourraient être attribuées à un charpentier venu vérifier la solidité de son travail après quelques jours. N'avait-il rien d'autre à faire avec tout le boulot à abattre en ce moment ? Ma voisine porte des tongs ravissantes qui lui font d'adorables petits petons. Aux pieds de Cendrillon, un Ulysse béat. En aucun cas, les empreintes ne lui correspondent.

— Sortez de chez moi.

Froideur.

— Avez-vous eu de la visite hier, ou ce matin ?

— Allez-vous en.

— Répondez !

À son drôle d'air, je comprends qu'elle découvre mon crâne nu.

— Le duvet sur votre tête, vos hématomes... On dirait un kiwi pourri.

Méchanceté.

— Un homme est venu. Quand ?

— Pas un, plusieurs. Les couvreurs et à cause de vous, deux policiers.

— Hier ou ce matin ?

Regard perplexe.

— À part un emmerdeur qui m'interrompt dans mon travail, personne n'est venu depuis dix jours.

— Et les traces de pas en pagaille, près du genêt là-bas ?

— Les vôtres.

— Primo, je les découvre à l'instant. Deuzio, la pointure des semelles est plus petite que la mienne.

— Toutes vos élucubrations me fatiguent. Laissez-moi, j'ai du travail.

— On peut savoir à quelles élucubrations vous faites référence ?

— Votre recette du clafoutis pour mouches par exemple, ou encore cette histoire de boucle d'oreille qui m'appartiendrait... Désolée de vous le dire, mais là-haut, ça ne tourne pas rond.

Son index, enduit de glaise, fait des petits moulinets devant sa tempe. Moi, fou ? Elle n'y va pas avec le dos de la cuillère. *Destructrice*. Avant de m'insulter, elle a caressé du regard une rangée d'outils plus tranchants les uns que les autres. Si j'avais esquissé le moindre geste menaçant, elle se serait emparée d'un poinçon et aurait joué aux fléchettes, mon nombril valant 1000 points. Quelle conclusion auraient tiré les deux cadors de la police ? Légitime défense. Je risque gros à venir dans l'antre de cette démonsse. Anéantissement de notre premier véritable échange. Une déflagration intérieure m'empêche de m'offusquer davantage. Un ronflement assourdissant enfle dans mes oreilles. L'essaim cherche une issue pour s'échapper, enfonce mes globes oculaires, gonfle mes sinus, obstrue mes conduits auditifs. La pression devient insupportable. De mes orifices crâniens va surgir une tornade de mouches.

— Qu'est-ce vous avez dit ? balbutié-je.

— Ça ne tourne pas rond ?

— Non avant.

— Recette du clafoutis pour mouches ?

— Sorcière... articulé-je avant de m'écrouler à ses pieds.

Odeur de bergamote. Earl Grey ? Jambes surélevées sur une pile de coussins, oreiller sous la nuque, souffle tiède dans le cou, je ne suis jamais mieux qu'à moitié dans les vapes. Alors qu'aucune envie d'émerger des brumes ne m'anime, j'entends qu'on murmure au-dessus de moi : vous m'avez fait peur... Quand vous irez mieux, vous me montrerez les traces dont vous m'avez parlées. Buvez un peu de thé.

L'imprégner de ma présence.

*

Penchés l'un en face de l'autre, nous examinons l'empreinte la plus nette. Ensuite nous suivons les traces de pas qui encerclent la maison rose.

— Ces empreintes, c'est vous qui les avez faites avec une paire de chaussures trop petites ? Vous vouliez me faire une blague ?

— Je vous jure que non.

Ulysse folâtre autour de nous, aucunement concerné par l'inquiétude qui nous gagne.

— Il doit s'agir d'un touriste, d'un photographe animalier...

— Impossible, Ulysse aurait aboyé.

Si elle savait. Il suffit de détenir un peu de nourriture pour prendre le contrôle de son garde du corps. L’emballage emprisonné dans les griffes de l’arbuste n’est pas pour me rassurer.

— Ce bout d’emballage, ça vous dit quelque chose ? vous l’auriez perdu ?

Elle fait non de la tête, blêmissant à vue d’œil, fouillant le paysage d’un regard terrifié.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

Elle panique, pense à un rôdeur. Moi non plus, je n’aime pas ça. Avec ces foutues béquilles, je suis incapable de fouiller l’île et si besoin de nous défendre.

— On appelle les flics.

— Non !

Jamais entendu de *non* plus catégorique, qu’elle tente aussitôt de justifier.

— Ils m’ont accusée de vous avoir poussé dans le vide !

— Et moi de vous avoir séquestrée. C’est sûr, les flics du coin n’ont pas inventé le bidon de deux litres... Qu’est-ce qu’on fait alors ?

Silence bouleversé de cette femme qui a choisi de vivre sur cette île sous un nom d’emprunt, qui évite de toute évidence d’attirer l’attention sur elle, qui me révèle malgré elle son degré d’*impuissance*.

— Venez vous réfugier chez moi. Nous aviserons ensuite.

La nuit précédente dans les eaux du Grenat.

Une tête aux reflets métalliques troue la surface de l'Océan. Sous le clair de lune, elle ressemble à celle d'un phoque. Dissimulée dans une cavité du clocher, une autre tête, percée de deux disques d'or, pivote dans sa direction.

Parvenu sur la berge, l'homme-grenouille se retourne vers l'Océan. Ancrée à une centaine de mètres derrière lui, sa barque se confond avec les récifs engloutis par la nuit. Satisfait, il ouvre son bidon étanche, en sort le matériel nécessaire, change de vêtements. Tout va se jouer maintenant. Il l'appelle. Au loin, mais il ne l'entend pas, une porte de chatière claque. Le berger allemand fonce sur lui. Il ne le voit pas mais il le sait. Le chien connaît sa voix, son odeur, la rencontre devrait bien se passer. Les animaux l'adorent.

À la modification subtile de l'atmosphère, il le devine tout près. Il a à peine grogné. Le temps d'un gratouillis entre les oreilles, l'animal s'empiffre d'un cassoulet « nouvelle recette ». Repu, baillant à se décrocher la mâchoire, titubant, cette nuit Ulysse dormira à la belle étoile.

Aucune lumière ne filtre de la maison. Il va pouvoir l'encercler, danser la ronde à une trentaine de mètres de l'épicentre, en appuyant chacune de ses enjambées. Ensuite il déposera les fragments d'emballage près de la plus belle empreinte. Quelques gouttes d'extrait de viande versées sur le sol devraient inciter le chien à marquer l'endroit.

L'aboutissement de toute cette journée.

Le moment s'est présenté ce matin quand le capitaine lui a demandé s'il souhaitait un café. Oui, merci, a-t-il répondu sans lever le nez. Dès que ce connard a eu le dos tourné, il s'est emparé du chewing-gum que celui-ci avait eu l'imprudence de jeter à la corbeille. Le butin ensaché, mis en sécurité dans sa poche intérieure – tout contre mon cœur, se souvient-il avoir ironisé –, il avait repris la rédaction de son procès-verbal auquel il trouva une saveur nouvelle.

Avant de rentrer chez lui, il était passé au drugstore acheter des sabots de jardin, une boîte de gants en nitrile, des barres chocolatées à l’emballage fluo, du cassoulet, de l’extrait de viande hautement concentré.

Ses mains gantées ont disposé sur la table de cuisine une barre chocolatée, sa pince de philatéliste, le sachet contenant le chewing-gum mâchouillé. Elles ont déchiré l’emballage de la confiserie préalablement introduite à l’intérieur du sachet au chewing-gum. Elles ont frotté la gomme dégoutante contre l’emballage fluo, déchiré ensuite en petits morceaux. Son choix s’est porté sur un fragment ni trop grand ni trop petit, puis sur un second, par sécurité, qu’il garda tous deux à l’intérieur du sachet.

Un trésor fragile et précieux comme tous les trésors. Mais aucun n’en possède la particularité qui en fait la rareté : celle d’être porteur d’un ADN de contact d’un individu sélectionné avec soin.

Île du Grenat. Vingt-septième jour.

Cela fait dix bonnes minutes qu'elle aurait dû frapper à ma porte. S'agissant d'une autre femme, ce retard ne m'aurait pas inquiété : on hésite sur le choix des vêtements et des accessoires à emporter, on se confectionne une trousse à maquillage en fonction des dits vêtements... mais le spécimen féminin du Grenat est à des années-lumière de ce genre de préoccupations. Elle doit surveiller une cuisson en cours ou nourrit ses poules en prévision d'une absence prolongée... Rien que je n'aurais pu faire à sa place. Un homme rôde au Grenat et mademoiselle lambine. Je n'aurais pas dû la laisser seule. Qu'est-ce qu'elle fabrique à la fin ? À la vigie, vite !

Les volets de la maison rose sont fermés, personne en chemin... Cette tache blanche qui gite sur l'Océan ? Bon sang, elle se fait la malle !

À la consternation succède un sentiment d'impuissance doublé d'inquiétude. Plus le choix, j'appelle la police.

— Vous avez deux minutes, prévient le commandant à l'autre bout de la ligne. Nous partons en intervention. Parlez, vous êtes sur haut-parleur, pendant ce temps-là, on s'équipe.

S'ensuit une série de bruits incongrus comme si l'on farfouillait dans une caisse à fourbi. Deux minutes pour sauver la vie d'une femme, c'est court, alors je débite d'un trait :

— J'ai découvert des traces de pas, pointure 42, qui encerclent la maison de ma voisine. Je précise, ce ne sont pas les miennes. Je vous envoie les photos. En plus des dessins de la semelle, les chaussures laissent des rayures et des déformations uniques, liées à l'usure et aux appuis du pied...

— Sans blague ? ironise l'insupportable voix de fausset de Blanc-bec.

Je laisse filer, ce n'est pas le moment de m'embrouiller avec lui.

— Évidemment, je ne vous apprends rien. Le rôdeur a perdu un fragment d’emballage, vous savez le genre dont l’industrie alimentaire enrobe les biscuits. Nous n’y avons pas touché. Vous y trouverez sûrement ses empreintes. Avec un peu de chance, notre homme figurera dans le fichier des délinquants sexuels.

— NOTRE homme ?

— Qui laisse un emballage derrière lui avec ses empreintes ?

— Empreintes de semelles et papillaires !

— Délinquant sexuel, comme vous y allez...

Les remarques fusent, je suis certain qu’ils se retiennent d’éclater de rire.

— J’ai tout laissé en place afin de ne pas contaminer la scène. Le fragment d’emballage est emprisonné dans un arbuste épineux. Un *ulex europaeus*, un ajonc de bord de mer si vous préférez, facilement repérable grâce à ses petites fleurs jaunes. Tant qu’il n’y a pas de vent...

— Et la fille, qu’est-ce qu’elle pense de tout ça ?

— Voir les traces de pas autour de chez elle l’a secouée, vraiment. Alors pour la tranquilliser, je lui ai proposé de venir s’installer chez moi.

Rires parfaitement audibles.

— On le tient, notre délinquant sexuel.

Provocation gratuite, poursuis, m’intime une voix intérieure.

— Ma jambe me lançait atrocement, il fallait que je rentre prendre un analgésique. Elle avait besoin de réunir quelques affaires, elle me rattraperait en chemin. Ne la voyant pas arriver, je suis monté à la fenêtre. Sa barque venait de quitter le Grenat...

— Toujours scotché à sa lunette, celui-là.

— Partir en catastrophe comme ça, pour moi, aucun doute possible, elle fuit. Avec cette mer en formation, sa barque ne lui permettra pas de s’aventurer au-delà de l’Archipel. Où est-elle, sinon en Ville ? Ce rôdeur qui la traque reconnaîtra son embarcation au Port. À Terre, tout le monde connaît la céramiste du Grenat. Ce sera un jeu d’enfant de la retrouver. Elle s’est peut-être réfugiée chez son amie, celle à qui elle a téléphoné pour se plaindre de moi. Voilà, vous savez tout. Vous envoyez une patrouille ?

— Pourquoi pas l’armée ?

— Son chien aurait laissé le rôdeur s’aventurer près de sa maison ? semble s’intéresser le commandant.

— Selon ma voisine, Ulysse n’a pas aboyé. Mais peut-être ne l’a-t-elle pas entendu ?

Silence.

— Ok, je sais ce que vous pensez : nouvelle hallucination de cet affabulateur à tendance suicidaire.

— Et phobique des mouches, ajoute le petit con qui commence sérieusement à me les briser.

— Phobique des mouches ? n'importe quoi, il suffit de les congeler pour les tuer.

— Un ornithologue en goguette ? propose le commandant. Ils sont de plus en plus nombreux chaque année. Étudier les murmurations serait la dernière lubie à la mode.

— Qui s'intéresserait à un nid perché en haut de la cheminée de la maison rose ? Soyons sérieux deux minutes.

— Vol ? Effraction ? Manque-t-il au moins une poule ?

— Non, soupiré-je.

— Alors que voulez-vous qu'on fasse ? Le Grenat n'est pas une propriété privée. Tout le monde a le droit de s'y promener. La population verrait d'un mauvais œil qu'on envoie la police ramasser un bout d'emballage au l'autre bout de l'Archipel alors qu'à Terre, c'est soir de match. Des cohortes de supporters convergent déjà vers le Port. Grabuge en perspective...

— Mais puisque-je vous dis qu'elle est en danger !

J'ai parlé dans le vide, ils ont raccroché.

*

Dix minutes s'écoulent durant lesquelles mon humeur tangué entre sidération, incompréhension, colère. Mon téléphone sonne. Sur l'écran : commandant.

— Ce soir, sous-effectif, annonce sa voix essoufflée. Intervention au Grenat impossible. Alors voilà ce que vous allez faire. Un : retournez sur place, mettez le fragment d'emballage dans un sachet de congélation qui n'a jamais servi. Cela va de soi ? oui, enfin, j'ai noté chez vous une tendance à la pingrerie. Deux : douceur exceptionnelle cette nuit. Planquez aux abords de la maison de votre voisine, muni de votre lunette d'observation. Elle est partie, d'accord, mais il est possible que ce mystérieux rôdeur l'ignore. Votre concours permettrait de procéder par élimination. Hypothèse la plus probable : nous avons affaire à un chasseur d'images dont le dada est la faune nocturne. Des questions ?

— Vous êtes complètement malade. Qui vous dit que ce type n'est pas venu faire des repérages dans le but d'assassiner son ancienne victime, de la faire taire à jamais ?

J'espère bien, songe le commandant. Un violeur doublé d'un assassin, une combinaison inespérée.

— Si vous remarquez quelque chose, appelez-moi. Moi et personne d'autre, compris ?

Hors de question d'obéir à un flic qui refuse de bouger le petit doigt. Prendre des risques à sa place, désolé mais chacun son métier. Je devrais planquer, tapi dans l'herbe avec une jambe dans le plâtre ? Si ses intentions sont funestes, le rôdeur se sera procuré une caméra thermique. Mon espérance de vie sera équivalente au temps qu'il lui faudra pour parcourir la distance qui me sépare de lui. Si comme la dernière fois, il épie la maison depuis un point situé sur le périmètre d'un cercle de rayon d'environ trente mètres, et si l'on considère le cas le plus favorable pour moi, c'est-à-dire l'assassin situé sur le point de cette circonférence le plus éloigné de ma position, la distance qu'il aurait à parcourir sans couper le cercle (ce qui le rapprocherait de la maison et potentiellement trahirait sa présence), la distance donc qui me sépare de lui serait de $(2\pi R)/2$, soit $3,14 \times 30$ soit 90 mètres. Un homme qui marche parcourt 1,5 mètre / seconde, s'il envisage de m'assassiner à l'arme blanche, mon espérance de vie sera d'exactement une minute.

Conclusion, le commandant peut aller se faire voir.

*

Toutes les issues de ma maison sécurisées, jumelles et nécessaire de bivouac dans mon sac à dos, couteau ficelé autour de ma cuisse, je pars en direction de la maison rose. Sans mon fidèle Ulysse pour surveiller les alentours, l'expédition est absolument terrifiante. J'épie chaque bruit, crois percevoir craquements, respirations, me retournant sans cesse, persuadé qu'une ombre me suit à distance. Le papier d'emballage est toujours coincé dans la touffe de genêt. Maintenant, repli fissa en direction du phare. Parvenu saint et sauf à l'intérieur du géant vertical, je referme prestement la porte à clef, je respire mieux. Ce salut n'évite pas le long soupir devant les trois cent dix-sept marches à gravir à béquilles. J'atteins mon roof top cinq étoiles en nage, biceps et quadriceps en feu. En bas, la porte est fermée à clef, j'ai vérifié deux fois, et la clef brille dans le creux de ma main, j'ai également saupoudré les dernières marches de l'escalier de pétales de maïs, espérant qu'elles me réveilleront si un intrus les écrase. Qui sait de quoi le

rôdeur est capable ? Debout sur l'Océan, enveloppé du Ciel nocturne, mon âme s'élève, aspirée par le Tout et surtout le Néant. Mon angoisse se dilue dans la galaxie.

J'appelle mon pote du taxi-bateau, rendez-vous demain à l'aube.

*

Du haut de ma forteresse, premier quart de nuit sans relève. Seul au monde, lévitant au milieu de l'Univers étoilé, mes yeux fatigués ont sondé la rade, surveillé les abords de nos maisons. Aucun rôdeur n'est venu troubler la quiétude apparente du Grenat, ni par les airs, ni par les Eaux, ni sur les vallons herbeux de mon île. Au loin, la silhouette d'un chalut a détourné un temps ma surveillance. Mes fidèles compagnons, sans qui je ne vivrai pas ces instants singuliers, partent au boulot. Avec Whisky et Cigare, deux autres fidèles compagnons, nous passons un long moment à les suivre des yeux, jusqu'au trou noir complet et définitif.

La peau de mon crâne rougie au fer rouge craquèle de toute part. Une lueur vermillon s'infiltré sous mes paupières. Muscles endoloris, langue pâteuse, vision approximative. Ce carrelage sur lequel j'ai dormi, ce plafond grillagé, impression de déjà-vu. Ce soleil qui frappe... D'un coup, tout me revient en mémoire. En bas chez les rase-mottes, une corne de brume s'impatiente !

Démarrage en trombe. La rade s'ouvre sur un décor de baie d'Along. Pour profiter du spectacle, je clopine jusqu'à la proue. Le taxi-bateau slalome entre les récifs englués de brumes matinales, un peu trop vite à mon goût, la coque vient de frôler une roche. Coup d'œil anxieux vers la capitainerie. La fierté transparaît sous la visière de l'homme à la barre. D'un hochement de tête, je lui signifie mon admiration, bien qu'un peu crispé. Barrière franchie. Les mains agrippées au bastingage, la fierté gonfle mon torse. Ne suis-je pas le digne descendant de Neptune ? celui qui offre protection à celui qui navigue dans les eaux impitoyables du Grenat ?

Une purée de pois engloutit notre vaisseau fantôme. Corne de brume, en veux-tu, en voilà. Nous rions de ce folklore à touristes. Puis le brouillard se déchire. Terre ! Terre ! crions-nous tels des naufragés qui se savent sauvés. Lui par jeu, moi par impatience d'arriver à destination. Au moment de nous quitter, la gravité nous rattrape. Le marin promet de m'appeler s'il entend parler de ma voisine.

*

Je parcours les quais d'amarrage à la recherche de la barque que j'ai hissée seul, sous un ciel d'épouvante, aidé d'un chien soudoyé au saucisson, Effroyables sur l'instant, je donnerais cher pour revivre ces moments. Parce qu'à l'époque, la voisine confinée au Grenat pour cause d'ouragan, était grosso modo dans les parages, alors qu'aujourd'hui, qui sait où elle se trouve ? Si j'étais une femme traquée, de retour à Terre, je dissimulerais mon embarcation sous une bâche. Discrètement je soulève une toile enduite à l'aide d'une béquille, chou blanc. Aucun bateau ne correspond. Et si j'interrogeais ces dockers qui s'affairent ? Mais ne risquerais-je pas d'éveiller leur curiosité, des soupçons de harcèlement envers la personne recherchée, voire de tomber sur le rôdeur qui se cacherait parmi eux, et qui au lieu de me répondre « Té, ne cherche plus, c'est moi, ton homme ! » envisagerait déjà le coup d'après ? Dès que j'aurais tourné les béquilles, sa silhouette épouserait les murs, suivant sa proie claudicante. À la faveur d'une ruelle sombre et déserte, une lame jaillirait de sa manche et me transpercerait les reins. Je frissonne à l'idée d'être foudroyé sur place. En parlant de douleur, jambe et pommette se réveillent. J'avale deux cachets d'un coup. Aux fenêtres des habitations, des hommes sans âge, mégot au coin de la bouche, attendent qu'il se passe quelque chose. Mes déambulations oscillatoires et ostentatoires en raniment certains, allant jusqu'aux applaudissements d'un vieux croûton. Très vite, l'enchevêtrement de venelles aux pavés huileux et aux murs décrépis s'ingénie à me perdre. Je redescends vers le Port m'enquérir de la direction du commissariat. Le couteau à écailler d'une marchande de poissons indique la direction du Nord.

*

— Il me faut remettre un pli au commandant, en mains propres, annoncé-je au planton de la banque d'accueil.

L'homme en tenue soulève un regard blasé par-dessus mon épaule.

— Alors cette planque ? fait la voix de l'officier dans mon dos.

— Alors, ce match ?

On évalue nos forces respectives, sans pouvoir déterminer qui vaincra un hypothétique duel.

— Nuit courte et agitée.

— Nuit splendide depuis ma station orbitale. Cosmos extraordinaire, calme stratosphérique... J'avais plus de chance de rencontrer une vie extraterrestre qu'une présence humaine.

Inutile de préciser que la presque totalité de cette nuit splendide s'est résumée à cuver mon whisky à même le sol. Ignorant que se tient devant lui le nouveau gardien du phare, mon interlocuteur cherche un sens caché à mes propos.

— Comme je vous envie, finit-il par répondre.

Craignant qu'il me demande de l'héberger à l'occasion, je m'empresse de changer de sujet.

— Les scellés dont nous avons parlé.

Ses doigts s'agrippent au sachet contenant le fragment d'emballage. Avant de le lâcher, je lui demande :

— Avez-vous lancé un mandat de recherche ?

— Contre qui ? Laissez-moi le temps de recevoir les résultats d'analyses et d'interroger nos fichiers.

— Je parlais de ma voisine.

— Euh, oui, naturellement... Dès qu'elle sera localisée, vous serez le premier prévenu, vous avez ma parole. Au fait, comment va votre jambe ?

Sans attendre la réponse, le policier extirpe de sa poche téléphone et mètre ruban.

— Pliez le genou. Non, voyons, pas celui de la jambe plâtrée... Tenez-vous à moi. Qu'avons-nous là ? du Nike, du Reebok ? Une petite photo de votre semelle, voilà c'est fini... Vous comprenez un dossier doit être exhaustif, nous devons...

— ... procéder par élimination.

Je regagne la sortie à coups d'enjambées pendulaires, perplexe quant au devenir du pli confié à ce vieux ringard. Mon inquiétude grandissant, mes béquilles refusent d'avancer. Mon corps augmenté opère un demi-tour sous les regards impavides des personnes venues déposer une main courante, qui, soit dit en passant, a peu de chances d'aboutir vu le niveau de je-m'en-foutisme de la police locale. Traversant la salle en sens inverse, je croise la fliquette que le destin a déjà placée à deux reprises sur ma route. Mon cerveau identifie l'objet qu'elle tient à la main : une muselière !

— Mademoiselle, mademoiselle !

Elle s'est retournée, affichant une moue méprisante à l'égard de l'importun qui l'interpelle. Pris de court, j'y vais au bluff.

— Gardienne d'animaux en plus de gardienne de la paix, votre hiérarchie exagère. Si vous voulez, je promène le chien.

— À cloche-pied ?

— S'il s'agit de l'animal auquel je pense, la taille de ses crottes est proportionnelle à la quantité gigantesque de nourriture qu'il ingurgite. Si par malheur il n'arrivait pas à se retenir, enfin je ne vous fais pas un dessin.... Je l'emmène faire le tour du quartier, pendant ce temps-là, vous interrogez sa propriétaire. Au fait, comment va-t-elle ?

— Elle a englouti trois croissants français et un café. Tel maître tel chien à ce qu'on dit.

Espèce d'enfoiré ! m'insurgé-je in petto contre le commandant. Puisqu'on joue à se mentir, je m'enquiers avec une amabilité d'hôtesse de l'air, sourire charmeur et battements de cils :

— A-t-elle parlé ?

— De ?

— L'homme qui la traque.

— Je vais chercher le chien.

D'accord, mon charme actuel, bleui, suturé, boiteux, ne fait pas tout. Malgré tout, la gardienne réapparaît et avec elle, Ulysse au bout d'une longe. Comme s'il pressentait l'abattoir, l'animal, muselé, freine des quatre fers. La policière le traîne sur le sol devant tout le monde, réduisant ce chien de race à une vulgaire serpillière. Comme si cela ne suffisait pas, elle l'agonit des pires insultes qu'on osât infliger à un spécimen d'un tel pedigree.

— Ulysse, papa est là ! Tout va bien !

Les oreilles de cette pauvre bête tremblante se redressent. Ses pleurs étouffés me serrent le cœur. Jetant mes béquilles à terre, je plonge l'enlacer.

— Vous lui retirerez cette muselière dehors !

Les badauds de la salle d'attente se concertent en silence. On intervient ? Vous aussi, vous êtes contre la maltraitance animale ? Bien sûr, en même temps, la police... En définitive, le bout de leurs chaussures les captive davantage.

— Mon pauvre Ulysse, les femmes sont des monstres...

— Qu'est-ce que vous dites ? Continuez et je vous colle un outrage à agent !

La tortionnaire vocifère dans le vide. Coincée dans un trou de la muselière, la langue d'Ulysse m'hypnotise. À l'extrémité de ce petit bout de chair rose perle une goutte de salive. La goutte s'évase, s'alourdit, s'écrase au sol. Une larme, une goutte d'eau, une goutte d'ambre qui me fait déborder de dégoût.

— ... des monstres en baskets roses, avec des boucles...

— Des boucles ?

— Des boucles d'oreille... en forme de larme...

Tout se met à tourner autour de moi. La fliquette, le public valsent la tête en bas, danse beaucoup trop rapide...

Je m'écroule sur une fourrure tiède.

*

— On vous a donné la même chambre que la dernière fois.

Sur le coup, je me dis enfin un hôtelier soucieux du confort de sa clientèle. C'était une seconde avant que la blouse blanche du psychologue de l'hôpital ne s'encadre dans mon champ de vision.

— On vous a fait la totale : électrocardiogramme, échographies, bilan sanguin... Rien à redire. Vous récupérez on ne peut mieux de votre « chute accidentelle » de la falaise.

Silence gêné.

Je lui coupe l'herbe sous le pied avant qu'il ne me demande de laisser des commentaires élogieux sur le site Internet de l'établissement.

— Magnifique, je vais pouvoir vous libérer un lit.

Ses doigts rêches me tapotent la main.

— Rien ne presse. Parlons un peu, voulez-vous ? Avant de vous évanouir au commissariat, vous auriez dit « Les femmes sont des monstres en baskets roses, avec des boucles d'oreille en forme de larme ».

— J'ai dit ça, moi ?

— Devant une personne assermentée. Que vous inspire vos propres paroles ?

La couleur rose me file la gerbe et une boucle d'oreille en forme de larme est la star de mes cauchemars.

— Rien de spécial.

— Que faisiez-vous avant d'arriver au Grenat ?

— Prof.

— Et ?

— J'en ai eu assez.

Sa grimace miséricordieuse en dit long sur l'état psychologique des professeurs de ce pays. L'homme compatit. Il doit imaginer qu'avant de se retrouver cloué sur ce lit d'hôpital, son patient était un gentil petit gars, plein de bonnes volontés, monologuant à longueur de journée devant un parterre d'adolescents avachis sur leur table. Adolescents dont le seul intérêt est de savoir si aujourd'hui le guignol sur l'estrade n'a pas oublié de fermer sa braguette. Étant donné que cette mésaventure catastrophique n'arrive pas deux fois dans la vie d'un enseignant, ces ingrats se rendorment aussitôt. Enfin, c'est l'idée que m'inspire l'air contrit de mon interlocuteur.

Sa nouvelle question est pire que la précédente.

— Les impacts incrustés dans votre cuir chevelu, racontez-moi comment c'est arrivé.

Résolument oublieux de mes cicatrices, je caresse mon crâne. La présence de ces petits bourrelets ne cessera de me surprendre.

— Ces cicatrices de rien du tout ? Une péripétie de la petite enfance dont je n'ai pas souvenir. La légende familiale mentionne un incident intervenu vers l'âge de quatre ans...

Vite, trouver un truc qui étanche sa soif de psychodrames.

— ...voulant imiter les grands, j'aurais entrepris de promener le chien dans le jardin. J'aurais trouvé sa laisse, appelé notre Saint-bernard, qui ignorant sa supériorité physique, m'aurait traîné sur l'allée de graviers.

Mon interlocuteur, comblé, opine du chef.

— Si ma mémoire est bonne, la dernière fois, il s'agissait d'un apprenti-coiffeur. Aucune importance. Connaissez-vous l'origine de vos malaises à répétition ?

Sans entrain, j'accueille la suite en silence.

— Un accident déterminant, définissant un avant et un après. Jusqu'ici votre surmoi vous a protégé d'un cataclysme insurmontable, en posant un couvercle sur le chaudron nauséabond (il désigne ma tête). Telles des bulles de gaz qui se fraient un chemin à travers le magma, ce souvenir semble vouloir remonter à la surface. Il ressurgira à la faveur d'un fait extérieur. Dans notre jargon on appelle ça « décompensation ». Dit autrement, vous allez mieux, bien que par moment vous perdiez les pédales et ne compreniez pas ce qui vous arrive.

Votre subconscient estime que vous êtes désormais en mesure de vous prendre un train Express en pleine poire. Notre travail à tous les deux : chercher la femme aux baskets roses. On en reparle demain. D'ici là, rappelez-vous : vous n'êtes pas seul.

Demain des clous, dès qu'il aura levé son cul, j'aurai disparu.

25. Chercher la femme

À Terre. Trente et unième jour.

Dès que je suis hors de portée de l'hôpital, j'appelle le commandant. Qui est le plus furieux des deux, difficile à dire.

— Ça fait longtemps que votre voisine a quitté le commissariat !

— Pour aller où ?

— Aucune idée !

— Un prédateur la surveille et vous ne la mettez pas en sécurité ?

— Primo, elle n'a pas demandé de protection ; deuzio, votre voisine est libre d'aller où elle veut.

— Elle a déposé plainte contre son agresseur ?

Soupir excédé à l'autre bout.

— Comment va votre santé mentale ?

— Et la vôtre ?

— Elles n'ont rien de comparable. Je me suis laissé dire qu'avant votre dernier malaise, vous auriez eu une bouffée délirante.

— Répondez !

— Votre voisine affirme qu'il n'y a aucune trace de pas autour de chez elle. Aucune, sauf dans votre esprit dérangé.

— Elle ment, vous le savez !

Silence.

— Pourquoi s'est-elle rendue au commissariat si ce n'est pour demander de l'aide ?

Il a raccroché.

Puisqu'il n'y a rien à attendre de cette tête à claques, j'appelle son sous-fifre. Entre deux bruits de déglutition, le lieutenant mâchouille : votre voisine a été amenée au commissariat afin

de s'acquitter d'une amande. Un employé municipal l'a surprise en train de couler son bateau à l'entrée du Port. Dépôt sauvage d'épave.

Lui est convaincu qu'elle fuit quelqu'un, lui sent ces choses-là, lui dit que ça s'appelle avoir du flair. Malheureusement sans dépôt de plainte, il ne peut rien faire.

Elle a coulé son bateau, s'est fait pincer une heure seulement après son arrivée à Terre, bonjour le niveau d'amateurisme. Quelles sont à présent ses possibilités de fuite ? Prendre un taxi-bateau pour rallier une des îles de l'Archipel. Cela reviendrait à se laisser enfermer dans un cul de sac, ce qui l'empêcherait de fuir le cas échéant. Les Terres du Nord ? Leur climat redoutable rebuterait n'importe qui, criminel de guerre compris. Qui aurait envie de perdre ses orteils à ratisser les immenses landes gelées dans l'espoir de tuer sa proie ? Le froid se chargera de faire le sale boulot. Restent les Terres de l'Est et de l'Ouest. Surpeuplées, elles offrent l'invisibilité. Comment s'y rendre sans fournir ses papiers d'identité ? Par train, ou moins cher et plus discret, le bus.

Direction la gare routière. L'itinéraire passe par la rue de la galerie d'art. Aucun client à l'intérieur de la boutique. L'affaire d'une minute.

Au tintement de la clochette, la galeriste émerge de son téléphone portable, cligne des yeux, dégage un sourire commercial.

— Si je vous achète la pièce la plus chère de cette mystérieuse céramiste au nénuphar, consentiriez-vous à m'en dire un peu plus à son sujet ?

La belle avise mon crâne tapissé d'un fin duvet, mes ecchymoses faciales, mes béquilles. Sans doute fait-elle appel à sa mémoire auditive concernant cette voix qu'elle a déjà entendue. Le sourire commercial s'épanouissant au maximum de ses possibilités laisse envisager que l'inconnu aux béquilles retrouve son statut du « client potentiel au saladier ». Aussi discrètement que possible, elle chausse ses talons-aiguille abandonnés sous le bureau. Remise sur pieds, sa silhouette sinusoïdale contourne la table, éparpillant au passage bruissements d'étoffes et fragrances d'un parfum trop vieux pour elle.

— Quel dommage, à un jour près, vous l'auriez croisée.

C'est tout.

Puisqu'elle joue à faire monter les enchères, je déambule le long des rayonnages truffés de bidules fragiles. Ma démarche mécanique devrait la stresser, au moins autant que me voir franchir la porte en sens inverse. Porte qui se trouve désormais à un ridicule jeté de béquilles...

— La dame au nénuphar doit faire face à une dépense imprévue, déclame-t-elle tout de go. Son four a lâché. Cet arrêt de production la plonge dans une situation délicate. Votre achat serait non seulement un investissement avisé mais également un véritable mécénat. Selon les nouveaux accords qui me lie à l'artiste, votre règlement lui sera reversé par virement instantané. Rien ne nous empêche de glisser le nom de l'amateur éclairé qui la sort de l'ornière... et qui se nomme ?

— Qui se nomme Donateur Anonyme. Sans discrétion, point de noblesse à aider son prochain.

Délesté d'une somme rondelette, me voilà l'heureux propriétaire d'un saladier gigantesque. En attendant de fonder une famille nombreuse, cette folie restera en dépôt à la galerie jusqu'à nouvelle ordre. En contrepartie de cette prodigalité, cette confidence murmurée du bout des lèvres : la céramiste se rend sur les Terres de l'Ouest, trouver de nouvelles inspirations auprès d'une vieille tante. Une dame excentrique qui dit être l'arrière-arrière-arrière-petite-fille d'un chef viking. Son manoir ressemble à une nef de navire renversée, au toit recouvert de gazon piqué de fleurs champêtres...

Sans être dénué de poésie, ce mensonge ridicule me transporte d'allégresse.

Une tante de l'Ouest ? J'irai donc à l'Est.

*

— Avez-vous vendu un trajet à une jeune femme avec un berger-allemand ? demandé-je à l'employée de la compagnie de bus.

En prononçant ces paroles, l'évidence éclate. Ulysse s'il protège sa maîtresse, la trahit tout autant. La voisine se sera débarrassée de son chien, comme elle a coulé son bateau. À l'heure qu'il est, la pauvre bête doit croupir à la fourrière.

La femme a haussé les épaules. Ça doit vouloir dire non.

— Quelle est la destination la plus éloignée vers l'Est ?

Son stylo suit le tracé d'une ligne de bus et entoure le terminus. Le plan annoté glisse sous la fente de l'hygiaphone. Le lieu cerclé de rouge s'appelle... bon sang, il n'y a que des consonnes. L'employée articule le nom cette ville en détachant chaque syllabe. Cité qu'elle dépeint industrielle, laide, peuplée de zombies bourrés du matin au soir. La ville de son ex-

mari. Elle n'y retournera jamais, ajoute-t-elle sans que je sache si elle parle de la ville en question ou de son bonhomme.

— Heure du prochain départ ?

— Départ dans cinq minutes. Sinon demain même heure.

Mentalement je demande pardon à Ulysse. Encagé, abandonné, il va se laisser mourir de faim. En pensées, je lui fais promettre de tenir jusqu'à mon retour. S'il existe une chance de lui rendre sa maîtresse vivante, j'ai cinq minutes pour la saisir.

Des ménagères aux cabas rebondis bavardent à l'intérieur du car, mon arrivée quant à elle vient grossir les rangs des hommes seuls au visage fermé. Les premiers arrêts voient descendre les dames aux bottes de poireaux. L'autobus poursuit sa route, emmenant les passagers masculins vers le destin incertain de la recherche d'emploi.

Front contre la vitre, épuisé de mes déambulations, je laisse le paysage côtier s'étirer. Des vagues de velours s'enchaînent sous l'air bleu. Un thonier masque la silhouette rapetissée du Grenat. L'Archipel tout entier se dévoile. Pièces éparpillées d'un puzzle flottant, autrefois réunies. Depuis la nuit des temps, il en va des peuples comme des îles, on s'éloigne de plus en plus les uns des autres, sans espoir de retour.

La beauté océanique se surpasse. Propulsé dans les abysses du sommeil, j'en fixerai plus tard un souvenir amputé.

*

Asphyxié par les des gaz d'échappements du bus qui redémarre, le parfum du Grenat me semble si loin. Dans cette ville au nom imprononçable règne une odeur âcre de marée basse et de bassesse d'âme. Le Grenat sans îliens, rendu à sa condition d'île déserte, ce déplacement forcé, opèrent en moi un déplacement intérieur. « Marche ! », implore le comité des pèlerinages de l'Archipel. Un Autre marche vers toi. Il est ta Paix. Il est ta Joie. Va à sa rencontre. Ce Prochain ne correspond en rien à l'idée que je me fais d'un pèlerin qui marcherait vers moi, pétri de bonnes intentions. Mon Autre a une gueule de tueur. L'employée de la gare routière n'a pas menti, cette ville hideuse est indigne de l'homme. Seule la dangerosité bestiale d'un criminel à ses trousses justifie de s'infliger cette destination.

Direction le foyer pour jeunes filles. Les bonnes sœurs ont au moins la vertu d'offrir un hébergement propre, sécurisé, réservé à une clientèle triée sur le volet (interdit aux hommes), le tout pour un prix ridicule. Hors de question d'y pénétrer affublé d'une perruque peroxydée

et de faux seins. En attendant de savoir comment m'y prendre, un type louche me dépasse, suivi d'un autre, cannette de bière à la main. Sa démarche indique qu'elle n'est pas la première de la journée.

Comment réagir, si par malheur, ma route croise celle du rôdeur ? Ces sinistres préoccupations attendront car, sur le quai d'en face, derrière la vitre du bus en partance, la jeune femme aux cheveux coupés à la garçonne... Quand on souhaite brouiller les pistes, ne jamais faire du sur place. Évidemment ! Béquille en l'air, je fais signe au chauffeur de s'arrêter. Ce crétin m'ignore et accélère.

Selon l'employée de la gare routière de cette ville pourrie, le terminus du bus dans lequel serait montée ma voisine, est une ville moyenne du nord-est dont la spécialité est la pantoufle en laine de mouton. Prochain départ dans une heure. Aux trois cents premiers kilomètres viendront s'ajouter deux cents supplémentaires. Pas fâché de me tirer d'ici. J'ai même le temps de boire un café pour fêter ça.

*

Nouvelle ville, nouvelles déambulations. Je reprends mon souffle devant la vitrine d'un magasin qui propose un éventail de pantoufles, de chaussons 100 % laine et peau de mouton retournée d'un incomparable confort thermorégulé. J'allais céder à la tentation quand un couple disparate se reflète sur la vitre. Il m'a vu le premier ! Il s'élance, sa laisse échappe à sa maîtresse, traverse la rue plus vite que s'il avait été catapulté. Crissement de pneus. Ce bruit, cette odeur de gomme brûlée... Ulysse me saute dessus, nullement étonné d'être toujours en vie. Un conducteur éructe des insultes dont tout le monde se fiche. Au fond de moi, des ondes en cascade grondent, redoutables prémices avant le Big One. Ce n'est ni l'endroit, ni le moment. Autour de nous, la vie a repris son cours, à peine se souvient-on de cette voiture qui a pilé pour éviter un chien. Cette odeur piquante, mon cœur qui bat la chamade m'empêchent de réfléchir, encore moins d'accueillir Ulysse. Un calme relatif revient, je la cherche. Sur le trottoir d'en face, la fille, transformée en statue de sel, reste figée sur place.

Nos gouzigouzis terminés, Ulysse et moi la rejoignons, en empruntant le passage piéton après m'être assuré qu'aucune voiture n'est engagée sur la voirie.

— Je vous préférerais avec les cheveux longs.

En d'autres circonstances, je suppose qu'elle aurait répondu moi-aussi. À la place, elle balbutie :

— Si vous m’avez retrouvée...

— Il y parviendra aussi.

— Vous ne pouvez pas continuer à vivre comme une bête traquée. Déposez plainte, établissez un portrait-robot.... Vous tremblez. Allons nous asseoir quelque part.

On s’engouffre dans le premier pub. Je commande deux Irish coffee à un gamin en tenue de serveur. Du bout de ma béquille, j’indique une table au fond de la salle. Moquette moelleuse, musique jazzy, cet endroit serait divin si je ne devais pas dire à celle que j’accompagne de s’asseoir face à l’entrée, comme des fugitifs qui espèrent déjouer un règlement de compte par arme à feu. Nos boissons sont servies, leur parfum est délicieux, le garçon de café la dévore des yeux.

Entre elle et moi, silence abyssal.

Ses mains ont attrapé la tremblante du mouton, se cachent sous la table.

— Buvez !

L’alcool chaud diffusera dans ses veines, imbibera son cerveau aux abois et avec un peu de chance les verrous de son coffre à secrets sauteront les uns derrière les autres. Dans le doute, je lui commande un second Irish coffee.

— Buvez, ça vous réchauffera.

Sa bouche effleure le bord du verre. Première gorgée. Sa langue lèche la mousse qui lui nappe les lèvres. Elle repose son verre, le reprend dans la foulée. Deuxième gorgée. J’attaque.

— Qui fuyez-vous ?

Troisième gorgée, plus ample que les précédentes.

— Si je ne suis pas l’oreille attentive qu’il vous faut, acceptez l’aide d’un professionnel. N’oubliez jamais : vous n’êtes pas seule.

Parlez d’abord, qu’elle me dit.

Faire celui qui n’a rien entendu. Des heures de voyage en autocar et perdre la première bataille sans avoir livré combat, tu rigoles ? ricane une voix intérieure. Ça m’apprendra à me laisser bercer par le paysage débonnaire qui défile, berner par une torpeur libérant des contraintes, au lieu de réfléchir aux différents scénarios qui, à l’arrivée, n’allaient pas manquer de se présenter. En attendant de trouver la réplique qui fasse mouche (je déteste cette expression), mes yeux se posent çà et là. Une mouche, justement, suce une tache de café sur le Formica. Je vire la fleur en tissu du vase posé sur la table, renverse le cylindre de verre sur

l'insecte. La mouche vibronne, se cogne partout. Dans ma tête, c'est pareil, bourdonnement infernal. Haut le cœur, mon estomac se révolte.

— Comment vont vos mouches ? nargue une voix lointaine. Avez-vous pensé à les nourrir ?

Salope.

— Giflez-moi !

— ...

— Giflez-moi, j'veus dis, je perds connaissance.

Une claque monumentale s'abat sur ma joue. Tête projetée sur le côté, de la bile me mord les amygdales, un tourbillon infernal finit de réduire mon cerveau en bouillie. Champ de vision rétréci, se résumant à un anneau noir percé d'une lueur centrale. Au milieu de cette lueur, la mouche prise au piège cogne encore et encore contre la paroi du vase. Mes mains s'agrippent à la chaise. Je vais m'écrouler devant la jeune femme que je tente de sauver, cramponné en position assise, m'affalant sans bruit sur la moquette moelleuse. Comme une télé brouillée qui perdrait son signal, des images intermittentes tentent de s'interposer entre ma voisine et moi. Des voix surgissent du passé. Ma voix réplique à une voix féminine. Flash. Je reçois une gifle, la rend. Cri. Sang projeté. Ma main a fendu un lobe d'oreille. Une larme ambrée étincelle, accrochée à mon bracelet de montre.

Surgit le train Express en pleine poire.

*

M'sieur, m'sieur, ça va ? Non, évidemment, ça ne va pas. Arrêtez de me secouer par le bras. C'est pas moi, m'sieur, c'est vot' chien. Mes paupières s'ouvrent directement sur la moquette, identifiée comme celle d'un pub d'une nébuleuse capitale de la pantoufle. Qu'est-ce que je fous à terre ? gueule de bois carabinée ? J'émerge, groggy, repense au train Express qu'un psy en blouse blanche m'avait prédit. Le type en question descend du train et me fait coucou. Si j'ai refoulé, enterré la vérité, c'est qu'elle est ignoble. Sur ce point, il n'avait pas menti. Les vannes vont-elles céder maintenant alors que je gis en territoire étranger ? Pas tout à la fois, s'il vous plaît. Tout remonte d'un coup. Tout, même les rushs coupés au montage. Est-ce qu'on peut arrêter de me secouer à la fin ?! Je vais finir par vomir pour de bon.

Je me reconnecte au présent tant bien que mal et parce qu'il le faut. Un présent à peine plus réjouissant qu'un passé merdique. Merci les gars de m'avoir secouru au pied de la falaise, je vais finir pas croire que cela n'en valait pas la peine.

La laisse d'Ulysse est nouée à mon poignet. À l'autre bout, l'animal tire de toutes ses forces. Je me redresse péniblement, cale mon dos contre un pied de table, m'efforce de contenir les remontées gastriques, de réfléchir normalement. Vous ne supportez pas l'alcool, m'sieur ? Tu plaisantes, Petit, on parle d'un Irish coffee. Surgit le mauvais pressentiment :

— Elle est partie aux toilettes ?

— Euh... Non, m'sieur.

Le gamin se débène sous prétexte d'aller me chercher un verre d'eau.

Si elle n'est ni aux toilettes, ni dans la salle, si son chien veut décamper à tout prix, c'est simple, elle s'est volatilisée, nous abandonnant Ulysse et moi. Fuir sans ce chien trop voyant, le confiant à ce voisin un peu cinglé mais qui en prendra soin. En moins d'une minute, j'hérite d'un passé monstrueux, d'un goinfre à quatre pattes et d'une chaise vide.

Le garçon est revenu. Perplexe devant l'ivrogne qui ne tient plus debout, je vois bien qu'il hésite à parler.

— Vas-y, crache le morceau. Je peux difficilement tomber plus bas.

— Votre petite amie est partie. Je vous aurais bien apporté un remontant, fait-il gêné, en tendant son ridicule verre d'eau. Un cognac dans votre état... Vous n'avez pas tout perdu, elle vous a laissé la garde du chien...

— Pas tout perdu, c'est toi qui le dis ! m'énervé-je en tentant d'attraper mes béquilles avec le seul bras qui me reste (l'autre étant sur le point de s'arracher). Partie depuis combien de temps ?

— Dix bonnes minutes, le temps que vous repreniez connaissance.

J'en retombe sur les fesses.

— Tu vas m'aider, Petit. Cours à la gare routière, empêche-la de monter dans un car !

Une sirène couvre la réponse du barman. Une ambulance vient de stopper devant le bar.

— Dis, t'as pas fait ça ?

À Terre, commissariat. Trente et unième jour depuis l'arrivée du Prof.

L'Institution veut le mettre à la porte après quarante ans de service ? S'il résout cette dernière affaire, il exigera en compensation l'attribution d'un titre honoraire. Il se verrait bien présider les soirées de bienfaisance, en particulier celles organisées au profit des orphelins de la police. Serrer les louches du gratin de la magistrature, taper dans le dos des anciens coéquipiers (ceux de la première heure), le genre de sauteriers qu'affectionne tant son épouse.

Le suspect chausse du 42, le Prof du 44. Si les fous sont les témoins les plus sérieux du monde, capables de soutenir mordicus la vérité la plus excentrique, aucun n'a le pouvoir de rapetisser des pieds. Le Prof prend cette histoire de rôdeur très au sérieux et la fille a déguerpi, laissant maison et atelier derrière elle, détruisant son seul moyen de locomotion, en somme toute sa richesse, sans état d'âme.

Qu'est-ce qu'on a ? Une jeune femme sans accent, arrivée il y a treize mois au Grenat sous un nom d'emprunt. Depuis elle n'a pas déposé plainte pour agression sexuelle. Décision classique chez les victimes, mais demain, dans six mois ou dans vingt ans, elle parlera. Une bombe à retardement que son agresseur voudrait faire disparaître avant qu'elle le désigne et l'envoie croupir sous les verrous.

L'échantillon est parti au labo. S'il avait la foi, il prierait tous les saints de la police pour que l'ADN de l'emballage matche avec celui du bon millier de violeurs répertoriés dans le fichier national. Résultat en fin de journée. En attendant, localiser les individus fraîchement débarqués en ville. Au préalable et malgré la haine qu'elle lui inspire, appeler la Proc'. La tenir informée de l'enquête comme l'exige la procédure.

Vous avez vu l'heure ?! L'expression perfide qu'elle glisse dès que l'occasion se présente, c'est à dire tout le temps et à n'importe quel moment de la journée, en référence à cette calamiteuse histoire de montre. Ce leitmotiv odieux pour lui rappeler qu'au moindre faux

pas, elle s'occupera personnellement de son cas. Écho sur la ligne. Cette connasse a enfoncé la touche du haut-parleur. Pour l'avoir vu faire, il sait qu'elle se lime les ongles quand un raseur lui téléphone. Avec ce qu'il s'apprête à lui dire, elle abandonnera sa manucure, et sans qu'elle en ait conscience, sa main cajolera sa coiffure impeccable.

Sans surprise, il obtient carte blanche.

Cette idiote pense qu'arrêter un prédateur sexuel l'aidera à propulser sa carrière. Certes, elle fera la Une des médias, ne sera plus celle qui échoue à se faire un nom parmi la horde de confrères masculins, enfin seulement le temps que durera le procès.

Avoir décroché la responsabilité de sa dernière enquête est une première victoire. Il n'en dira rien à son épouse. Elle mettrait son alimentation et ses heures de sommeil sous surveillance telle une mère d'étudiant à la veille d'un examen, lui préparerait des petits plats mitonnés en prévision de ses longues heures de planque, coincé dans une voiture. Lui faire la surprise d'une enquête résolue est mille fois préférable que d'être infantilisé.

Tandis qu'il flâne le long des docks à la recherche de visages inconnus, leur dernier déjeuner lui revient en mémoire.

Au contenu de leur assiette, il a deviné le jour de la semaine. Haricot de mouton : dimanche. Tu veux de la moutarde ? lui demande sa femme. Pourquoi pose-t-elle la question ? Il accompagne toujours son haricot de mouton de moutarde, comme tous les dimanches lorsqu'il n'est pas en service. Il observe son épouse qui retourne en cuisine. Sa démarche s'est alourdie. Lorsqu'il l'a connue, il y a quatre décennies de cela, sa fiancée était une rose en bouton. Une beauté prometteuse au caractère aimable. Aimable ou docile ? Une nuance qu'il ne souhaite pas approfondir. Si son caractère est resté inchangé, pourquoi le bouton ne s'est-il jamais ouvert ? À part son tour de hanche, rien en elle ne s'est épanoui. À qui la faute ? Elle a élevé leurs deux fils, deux ingrats qui n'ont jamais le temps de venir les voir. Vers la quarantaine, sa femme aurait pu reprendre son métier de secrétaire. Elle l'aurait trompée, avec discrétion, comme savent si bien le faire les femmes de policier. Au moins, aurait-elle été une cliente assidue des salons de coiffure, des cours de gym, des magasins de prêt-à-porter, elle ne serait pas restée prisonnière d'un chignon, et du reste. Dernier exemple en date ? de retour chez lui après la nuit du match, une assiette l'attendait près du micro-ondes. Rôti de dinde-poêlée de champignons, à quatre heures du matin. Un confort domestique qui, au fil du temps, a détruit toute surprise, toute excitation.

— Pourquoi tu ne manges pas, c'est froid ? s'était-elle inquiétée, revenue à table.

— Dimanche prochain si je ne suis pas de garde, nous pourrions aller au restaurant.

— Notre anniversaire de mariage n'est que dans deux mois.

— On peut sortir au restaurant sans rien avoir à fêter ! Je me disais qu'on mérite...

Il avait cherché ses mots, sa femme avait terminé sa phrase.

— Qu'on mérite mieux ? ou que TU mérites mieux ?

Il avait tenté de reprendre le contrôle.

— On mérite de se faire plaisir de temps en temps. Toi surtout. Tu n'es pas obligée de passer des heures à cuisiner...

— Mais... ?

Au vibrato dans la voix de son épouse, en voulant changer de sujet avant que leur déjeuner tourne au psychodrame, il n'avait rien trouvé de mieux que l'étiquette du pot de moutarde.

— Tu as changé de marque ?

— Oui, j'ai pris la plus chère. Je... je voulais te faire plaisir.

Ce petit menton qu'autrefois il aimait embrasser tremblotait. Cette vision l'avait pétrifié devant sa femme en pleurs.

Un poivrot, assis sous un porche, l'interpelle par son nom.

Il se retourne, convoque sa mémoire, échoue à identifier cet individu. Le clochard l'engueule « alors on ne dit plus bonjour aux copains ? ». Cette voix trop aigüe. L'ancien avocat est méconnaissable. À peine ont-ils entamé un semblant de conversation que l'homme s'effondre dans ses bras, déversant son désespoir sur son épaule. Sa femme est morte. Sept ans de veuvage ont rendu la lucidité à ce vieillard, au prix d'un alcoolisme sévère. Il a fallu que son épouse meure pour qu'il prenne conscience de l'amour qu'il lui portait. Sept ans d'errance qui sont venus à bout de son désir de vivre.

Jamais il ne fera cette erreur.

Après l'enquête, il se jure de rendre la complicité à son couple.

À Terre, commissariat. Trente et unième jour depuis l'arrivée du Prof.

Tuer l'attente, relancer le labo. Tuer l'attente, repenser à sa tournée sur le Port, qui exceptée une prise de conscience concernant sa vie personnelle, n'a rien donné. Tuer l'attente, regarder les bateaux en partance, la course des nuages, le sillage d'un avion dans le ciel, avoir l'impression d'être le seul à faire du sur place. La sonnerie de son portable met fin à ses ruminations. La secrétaire du labo l'informe que le séquençage ADN vient de lui être envoyé par courriel. Il se précipite à son bureau, ouvre le dernier mail. Sous ses yeux le profil génétique du rôdeur apparaît sous la forme d'un code-barres. En parcourant le document, une précision apparaît sans savoir si ce détail aura de l'importance : le fragment d'emballage appartient à une barre chocolatée de marque *Voluptés*.

Nouvelle sonnerie, sur le filaire cette fois. La procureure vient aux nouvelles. Cette femme est dotée d'un sixième sens, ma parole ! ou alors son portable est sur écoute ?! Ample inspiration avant d'articuler un *Bonjour, madame la procureure* aussi neutre que possible.

— Les résultats arrivent à l'instant, nous les passons aux fichiers..., je vous garde en ligne...

Il ordonne au lieutenant de traiter immédiatement le mail qu'il vient de lui transférer.

— On s'y emploie, madame...

— Négatif au fichier national des délinquants sexuels, marmonne le lieutenant.

— Négatif au fichier des délinquants sexuels, répète-t-il à l'attention de la magistrate.

— Ça commence bien, raille-t-elle d'une voix glaciale.

— Négatif chez Europol...

— Négatif au fichier des personnes recherchées par Europol, relaie-t-il encore, luttant contre lui-même afin de ne pas trahir sa propre déception.

— Positif ! Positif !

Cette fois, la célérité de son lieutenant est remarquable.

— Ça va, j'ai entendu votre collègue.

— Ça matche avec qui ?

Le lieutenant fronce les sourcils, lance un coup d'œil oblique dans sa direction. Ses doigts agiles courent à nouveau sur le clavier. La ride du lion plus creusée que jamais, il lui demande quelle est sa date de naissance.

— La date de naissance de qui ?

— La vôtre, commandant. Quelle est votre date de naissance ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? C'est qui, bordel !

— Si l'on exclut la possibilité d'un homonyme : vous, commandant.

— ...

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demande une voix hystérique à l'autre bout de la ligne.

— Excellente blague, lieutenant, on en rira plus tard, remettez-vous au boulot, madame la procureure s'impatiente.

— Vous êtes bien né un 30 janvier ?

— ...

— Le profil ADN du rôdeur et le vôtre sont identiques à 99,98 %.

— Je vous rappelle, madame.

*

— Vous pouvez toujours me gueuler dessus, ça ne changera rien aux résultats.

— Recommencez, vous avez merdé dans vos recherches !

Il se demande combien de temps il va tenir avant de lui en coller une. Ce serait la dernière chose à faire alors il tiendra. Mais ce débile le nargue, la bouche tordue de mépris :

— Comme il est d'usage de le faire dans les affaires criminelles, et ce afin d'exclure les contaminations parasites, j'ai confronté l'ADN du suspect avec ceux des policiers en exercice. Sur cette île, il pleut un jour sur deux, et quand il ne pleut pas, il vente. Vous avez fait deux erreurs, commandant. La première, compter sur la pluie pour effacer vos pas. Malheureusement pour vous, le sol n'absorbe pas l'eau partout de la même manière. La seconde, avoir manqué de vigilance. Vous faites gaffe, mais manque de bol, un bout d'emballage s'envole et se coince dans un buisson à votre insu...

— Je ne mange jamais de barre chocolatée.

— Si vous n’êtes pas diabétique, ça va être difficile à prouver.

— Je ne planque jamais seul. Tous les collègues vous le diront.

— Qui vous parle d’un flic en planque ? On parle d’un homme qui rôde autour de la maison d’une femme qui vit plus isolée qu’un ermite et qui, surtout, est bien mieux gaulée.

— Isolée, vous rigolez ? Son voisin la surveille jour et nuit à la lunette télescopique et son berger allemand la suit partout.

— Son voisin était hospitalisé. Quant au chien, il vous connaît, et non, il ne la suit pas partout. Vous chaussez du combien ?

— ...

— Du 42 ? Comme des milliers d’hommes, vous me direz.

*

Pour elle, les choses sont claires. Le commandant a monté cette histoire de rôdeur afin de lui soutirer l’ouverture d’une enquête. Qu’il s’amuse à faire des traces de pas grossières, passe encore, mais cet abruti laisse son ADN à proximité. Elle déteste qu’on la manipule. D’un doigt rageur, elle enfonce la touche Bis de son téléphone :

— Vous avez trois jours. Passé ce délai, si le violeur de la femme du Grenat n’est pas sous les verrous, je balance tout à votre hiérarchie. Votre histoire de recel et cette histoire de rôdeur montée de toutes pièces. Échouez et vous dégagez.

Il écrase le combiné sur son socle.

— Tout va bien, commandant ?

La rage lui enflamme les joues. Ses mains agrippent les épaules de son lieutenant et l’envoient contre le mur. Son poing part, ses phalanges heurtent la cloison à quelques centimètres de la mandibule de cette charogne. Déstabilisé, le pantin se retient à l’armoire métallique dans un vacarme de tôle froissée.

— Qu’est-ce qui se passe ici ? s’exclame la gardienne arrivée en trombe.

— Vous tombez bien. Je m’absente trois jours, vous informerez le service. En congés, c’est ça. Ne croyez rien de ce que cet individu dira. Je déposerai plainte à mon retour.

La gardienne le regarde, stupéfaite. Elle doit penser ce vieux con est un mytho caractériel. Comme s’il avait besoin de se justifier auprès d’une subalterne, il s’entend lui préciser :

— Diffamation et dénonciation calomnieuse.

Il s'empare de son arme de service avant de quitter la pièce, presse le pas pour ne pas entendre ces deux idiots ricaner dans son dos.

L'air chargé d'embruns ruissèle sur sa peau. Cette fraîcheur fait un bien fou. Trois jours, c'est court, il n'a pas une seconde à perdre, le châtiment viendra, en son temps. D'abord, retrouver la fille. La faire parler de son agression. Sa groupie montée sur béquilles est sûrement déjà sur sa piste. Avant d'appeler le Prof, prévenir sa femme. Par chance, celle-ci décroche à la première sonnerie. Sans lui laisser le temps de parler, il annonce la couleur. Absent trois jours, une enquête en solo. Jalousies internes, coups bas, rumeurs en perspective, elle ne doit pas s'inquiéter, ça fait partie du jeu. Ne parler à personne, ne répondre à personne, ne pas l'appeler, lui faire confiance, c'est tout. Avant de raccrocher, il lui dit qu'il l'aime, surpris de la sincérité de ses propos.

À Terre. Hôpital de la capitale de la pantoufle. J'ai arrêté de compter les jours.

— Vous avez perdu connaissance une bonne dizaine de minutes. Un garçon de café vous a trouvé à terre, les yeux blancs, la bouche tordue. Le premier mort qu'il voyait de sa vie, déblatère un nouvel inconnu en blouse blanche.

— Ce qu'il ne faut pas entendre, tout de même ! Une amie m'a fait boire de l'alcool. Il se trouve que je n'en bois jamais. Au gré de circonstances un peu spéciales, j'ai relâché la garde...

— Neuf de tension, s'inquiète le clone blanc après avoir mis fin au malaxage de sa malheureuse poire de tensiomètre. En convalescence d'un récent accident, avise ce fin observateur, dont l'index tapote ma jambe plâtrée.

Subitement il change son angle d'attaque.

— Pourquoi avez-vous pleuré ?

Les yeux agrandis au maximum de leur possibilité compte-tenu du gonflement de mes paupières supérieures et inférieures, je nie avoir versé la moindre larme. Une nouvelle question fuse. De là à croire que mon regard de chouette endormie ne l'a pas convaincu, il n'y a qu'un pas, qu'il franchit aisément :

— Que faisiez-vous à cinq cents kilomètres de chez vous ?

Espérant échapper à cet interrogatoire, je réponds trop vite :

— Je tentais de retenir une femme.

L'homme opine du chef d'un air entendu.

— À votre tableau clinique s'ajoute une rupture amoureuse... La vie n'épargne personne... On se porterait mieux si chacun réfléchissait au mal qu'il fait aux autres.

Il parle pour lui, j'espère.

— Des somnifères légers vous aideront à traverser cette période difficile. Nous vous avons sédaté, vous hurliez dans une demi-conscience.

— Parfait, parfait, dis-je, impatient de le voir déguerpir.

Le téléphone posé sur la table de chevet retentit. La main plaquée contre le combiné, je chuchote :

— Docteur, c'est elle, vous pourriez...

— Je disparaîs ! On se voit tout à l'heure.

Cet abruti croise les doigts comme s'il avait le pouvoir de me porter chance. Mon histoire d'amour avec le commandant ne risque pas de renaître de ses cendres, encore moins de commencer.

La porte de la chambre se referme doucement, me rendant à moi-même. Je serais parfaitement réjoui de retrouver un semblant d'intimité si l'autre pignouf ne s'impatientait pas à l'autre bout de la ligne.

— Commandant, c'est gentil de prendre de mes nouvelles.

— Où est-elle ?

— Où est-elle ?!

Ce type est fantastique. En moins de deux secondes, on a envie de le buter.

— Vous êtes gonflé ! Quand JE vous ai posé cette question vous m'avez envoyé balader ! Comment se fait-il que maintenant ma voisine vous intéresse ? Votre incompetence vous aurait-elle sauté aux yeux ?

— Elle est en danger.

— Ça aussi, je vous l'ai dit. Incompétent et amnésique.

— La procureure m'a confié l'enquête du rôdeur.

— Félicitations ! Votre acolyte doit être aux anges, lui qui ne tient pas en place et prétend avoir du flair. À vous deux, ça va être du gâteau.

— Il n'est pas de la partie.

Après avoir digéré l'information, je ne suis pas sûr de vouloir l'approfondir.

— Si vous manquez de ressources, votre prochaine question devrait être : Et si nous faisons équipe ?

Bref silence.

— Et si nous faisons équipe ?

— Donc vous n'avez pas l'ombre d'un embryon de début de piste. D'accord, faisons équipe. À une seule condition, c'est moi qui commande.

Quelque part caché au fond de moi, le petit garçon que j'étais n'en croit pas ses oreilles. Il va jouer au policier pour de vrai ! Joie de courte durée car ma jambe d'adulte me démange furieusement. Ma main lâche le combiné et part à la recherche de l'aiguille à tricoter qu'une infirmière attentionnée a posé sur la table de chevet. L'objet reste introuvable. A-t-il roulé sous le sous lit ? Ai-je rêvé son existence ? La démangeaison irrépressible, intolérable, envahissante m'empêche de raisonner. Alors que je secoue de toutes mes forces la barrière antichute qui m'empêche de regarder sous le lit, un toussotement se fait entendre. Terrorisé à l'idée qu'on augmentât ma dose de sédatifs, l'instant reste suspendu à la paternité de cette nouvelle intrusion. Cette tête ronde me rappelle quelqu'un, mais qui ? Ça y est, je le remets ! Après avoir replacé sur son socle le combiné qui crie allô ? allô ?, lissé le drap du plat de la main, oublié cette histoire d'aiguille à tricoter, mon intérêt se cristallise sur ce visiteur inattendu.

À Terre, de la capitale de la pantoufle à l'élégante station balnéaire.

— Ne reste pas planté là. Ce fauteuil Louis XVI te tend les accoudoirs, indiqué-je au garçon de café, désignant le siège percé, coincé dans un angle de la chambre, conforme aux nombreuses monstruosité qu'offre l'institution hospitalière. Alors, comme ça, tu m'as cru mort ? Appeler une ambulance, j'te jure ! Depuis que t'as fait cette connerie, des psys voleurs d'âmes défilent à mon chevet, des vampires déguisés en infirmiers s'abreuvent de mon sang, des apprentis-cuistots tentent de m'empoisonner... C'est simple, si je ne sors pas d'ici, je vais mourir, exsangue et affamé, après avoir consommé le peu de muscles qui me reste en énergie vitale.

— Désolé, m'sieur.

— Je plaisante. Tu l'as retrouvée ?

— Oui, enfin... non. Votre amie est montée a pris le bus n° 22, celui qui va à la station balnéaire.

— La station balnéaire ?

— On peut pas se gourrer, y'en a qu'une dans ce pays.

— Es-tu certain que c'était elle ?

— Certain, m'sieur. Je l'ai décrite à un copain qui attendait le bus n°17. Il a longuement observée vu que...

— ... lui aussi la trouvait à son goût. Ne rougis pas. La prochaine fois, sois plus discret quand tu reluques une fille. Comment te remercier ? je n'ai rien à t'offrir...

Un coup d'œil circulaire sonde l'austérité de cette chambre et atterrit sur la desserte.

— Mon flan à la betterave rouge !

Le jeune homme ne réagit pas. En toute logique, son regard aurait dû lâcher le bout de ses baskets pour fureter du côté du plateau-repas. Un truc le tracasse, un truc dont il n'ose pas parler, un truc pas joli-joli.

— Vas-y, accouche.

— J’ai appelé l’ambulance et ensuite... la fourrière.

— Comprends pas.

— Votre chien... je l’aurais bien gardé mais il faisait peur à la clientèle.

Mes mains en se joignant l’une contre l’autre produisent un claquement sonore. Comment ai-je pu l’oublier ? Ulysse, à la fourrière, pour de vrai. À l’heure qu’il est, il s’est pendu, ou ouvert les veines, ou sur le point de le faire.

— Passe-moi les béquilles, on s’arrache !

*

Petit roule en direction de la fourrière. Son véhicule est si mal entretenu qu’arriver à destination est loin d’être gagné. Je ne me plains pas, chaque kilomètre parcouru est un pont vers la liberté. Sursaut du moteur, parfaite insouciance de mon chauffeur, singularité de mon existence. Un changement d’orbite, soudain et imprévu, a dévié ma vie vers un univers inconnu. Un jour, promis, je marcherai vers Moi, cet Autre inconnu.

Avant le jour funeste de mon Big-bang, tout est à peu près en place. Comme tout le monde, je ne garde aucun souvenir avant l’âge de quatre ans. L’oubli des tétées, des couches pleines, des bosses sur le front n’empêche personne de vivre. Après la Déflagration a succédé un long trou noir dont je viens de me réveiller à la faveur d’une gifle. Depuis des souvenirs bien crades frappent à la porte de ma conscience. L’heure n’est pas venue de les faire entrer.

Notre cariole atteint sa vitesse de croisière, subtil compromis entre surrégime, tintamarre acceptable et maintien du pot d’échappement au bas de caisse. Petit est parcouru de soubresauts qui n’ont rien à voir avec l’état des suspensions. Le conducteur se bidonne en silence. Raison de cette hilarité ? demandé-je. Notre partie de cache-cache dans les couloirs de l’hôpital, ânonne-t-il entre deux hoquets. C’est vrai qu’il fallait voir notre petit numéro de duettistes. Le corps fluët d’un gringalet valsant autour d’un grand chauve à béquilles, tantôt à droite, tantôt à gauche, devant ou derrière moi, s’adaptant au balai incessant et imprévisible du personnel de santé. Faire écran de son corps afin de me soustraire aux fourmis affairées lui a beaucoup plu. Quant à moi, ce jeu de cour de maternelle m’a permis de tenir la vérité à distance. Pourquoi souffrir aujourd’hui quand on peut remettre sa torture à plus tard ? Mon train Express repassera demain, après-demain ou le jour d’après, il sera toujours temps de monter dedans. Je

roule tête baissée dans le futur sans me retourner. N'ai-je pas une Princesse à sauver et un prisonnier à sortir de cellule ?

*

Tandis qu'Ulysse ronfle sur la banquette arrière, nous fonçons, toute proportion gardée, en direction de la station balnéaire. Si tout va bien, d'ici une heure, nous atteindrons la petite ville cossue, qui selon Internet, regorge de bijoux Art déco. Villas Art déco, hôtels Art déco, casino Art déco... Traduction, un endroit mortel, figé dans un formol des années 20. Station balnéaire infestée de curistes aux effluves de pipi, formant hordes de râleurs au restaurant, troupeaux d'indécis aux rayons des supermarchés, cohortes de vieux mâles décatés bravant les vagues de l'Océan persistant à vouloir épater la galerie (des mamies gloussantes aux cheveux permanents). Puissè-je mourir avant de leur ressembler un jour.

— Attention !!!

J'ai hurlé. La voiture a pilé. Petit tourne vers moi un visage interrogatif.

— Le mouton au bord de la route !

— Là-bas ? J'avais largement le temps de freiner...

— Roule moins vite.

— Je fais à peine trente *miles* à l'heure...

— Roule moins vite, j'te dis.

La voiture redémarre et roule au pas jusqu'au mouton. Dans l'habitacle, pas un mot, chacun essayant de comprendre ce qui vient de se passer. Le miraculé dépassé, Petit accélère progressivement, craignant un nouvel hurlement de ma part.

M'épongeant le front du revers de la main, ma main poursuit sa route, rencontre les cratères qui se planquent sous le fin duvet capillaire.

Refouler la nausée.

Un silence s'installe. Petit me prend pour un dingue. Conduire avec un fou à ses côtés au milieu de nulle part, il y a de quoi avoir la pétoche. Trouver une justification qui le tranquillise. La tremblante du mouton ! Avec un cerveau en gruyère, mieux vaut anticiper une réaction inappropriée de l'animal. Le bobard fonctionne, la voiture accélère. Beaucoup trop.

— Arrête-toi, je ne me sens pas bien.

Le véhicule s'immobilise. À peine le temps d'ouvrir la portière que je dégobille sur le bas-côté. L'impression d'être observé me fait relever la tête. Un troupeau de brebis m'étudie d'un air placide. Leurs yeux globuleux me suivent jusqu'à l'abreuvoir. Le temps de me rincer le visage, les bêtes ont repris leur mastication.

L'air frais et humide, l'odeur de sous-bois, les grands chênes qui encadrent l'espace de cette nature douce, relaxante, innocente... Les plus belles salopes ont un visage d'ange.

Petit m'a rejoint et me demande si tout va bien.

— Beaucoup mieux. Cette espèce de nourriture qu'on m'a servi à l'hôpital, ne fais pas attention, repartons.

Le paysage défile à nouveau. Le visage tourné vers la vitre, les larmes dévalent sur mes joues. Ces bijoux authentiques, exhumés du tréfond de mon être, n'ont rien à voir avec les larmes des bijoux de pacotille.

Ulysse dort comme un bienheureux, le moteur ronronne, le pilote chantonne quand moi j'aimerais fuir ce passé qui s'est lancé à mes trousses. M'échapper par la fenêtre, rejoindre le paysage désertique recouvert de moquette herbeuse saupoudrée de moutons. Vivre l'instant présent. Devenir un mouton. Devenir une pantoufle.

— Comment va-t-on faire pour la retrouver ? s'inquiète tout à coup mon acolyte.

J'ai ma petite idée, je réponds, énigmatique à dessein. Je n'ajoute rien, j'attends ses propositions. Silence un peu longuet, ponctué de bruits métalliques qui ne m'inspirent plus d'inquiétude malgré les nombreux voyants rouges du tableau de bord. En revanche aucune ampoule ne s'allume dans le cerveau du conducteur.

— Regarde sur la banquette. Ne vois-tu pas un chien policier qui meurt d'envie de retrouver sa maîtresse ?

— Fastoche ! répond mon chauffeur, débordant d'un enthousiasme juvénile.

*

Aucun curiste en vue, ni dans les rues, ni sur la plage, seulement d'épisodiques promeneurs de chien. Pas besoin de regarder sa montre pour savoir que c'est l'heure de la sieste. Une large avenue s'étire le long de la grève. Derrière le front de mer s'étale un réseau de rues secondaires. Petit et moi décidons de nous séparer. Mon associé sillonnera la ville avec notre renifleur à quatre pattes pendant que j'interrogerai les commerçants des abords de la gare

routière, les employés de l'office du tourisme qui, s'ils font bien leur boulot, répertorient les locations saisonnières et les chambres chez l'habitant. Une jeune femme, un peu paumée, arrivée hier, doit encore être présente dans les esprits.

J'attends mon tour à l'office de tourisme, inspectant d'un œil morne le présentoir des incontournables de la Station. Mon téléphone sonne. Petit se plaint d'Ulysse. Plus précisément de ses arrêts intempestifs aux terrasses des restaurants. Le coup des yeux larmoyants fixés sur une assiette pleine, tu parles si je connais. Quand il arrive à le déloger d'une terrasse, c'est pour s'arrêter cinq mètres plus loin devant l'étal d'un vendeur de pizza. Débrouille-toi pour le faire manger, ce chien ne travaille que le ventre plein. Ne lésine pas sur la quantité, je prends tous les frais en charge.

— Bonjour, monsieur ! s'exclame une jolie rousse derrière le comptoir.

L'hôtesse me remet un plan et une liste d'adresses réduites à peau de chagrin. Les chambres les moins chères sont toutes réservées depuis au moins deux mois, m'explique-t-elle. Trouver à se loger en pleine saison estivale n'est pas impossible à condition de s'éloigner de la Station, et malheureusement, elle n'était pas de service hier.

L'ampleur de la tâche tient sur une page A3, un plan touristique à l'échelle 1/11000^{ème}, bariolé de couleurs tartignolles. Comment retrouver une nouvelle arrivante dans une ville qui compte trente mille habitants en été, dont vingt-huit mille touristes ? Vingt-huit mille beaufs qui n'ont rien à carrer d'une femme arrivée hier car leur seule préoccupation est justement d'en avoir aucune, exceptée la météo du jour. Plongé dans la lecture du plan, mon épaule heurte l'un de ces beaufs qui attend son tour dans la file. Ma bouche baragouine des excuses.

— Vous seriez presque touchant avec vos méthodes d'homme des cavernes, chuchote le quidam dont le grain de voix me rappelle vaguement quelque chose. Vous me direz, je suis injuste, Pithécanthrope lisait le terrain comme dans un livre. Son odorat, son ouïe en faisaient un chasseur hors pair. Il aurait eu vite fait de la localiser. En forêt, sûrement. En territoire bétonné, c'est une autre histoire.

Impossible que l'on s'adressât à moi par hasard dans cette station balnéaire où personne ne me connaît. Je fais volteface et me retrouve nez à nez avec le commandant. Savourant son effet de surprise, le flic enfonce le clou en me murmurant à l'oreille :

— Cette nuit, son téléphone bornait à douze kilomètres au Nord. Ça devrait réduire le champ de vos investigations.

Joie et irritation mélangées. Profitant de ma sidération, le policier m'attrape par le bras et me pousse vers la sortie.

— Pire qu'une vache dans un couloir. Ça suffit vos conneries, on va faire à ma façon. Mais dites-moi, quelle mine affreuse ! Vous êtes sûr que ça va ?

— Occupez-vous de vos oignons.

— Votre état de santé vous regarde. Je ne vous laisserai pas entraîner un gamin dans cette histoire. Si l'agresseur veut tuer votre voisine, il n'aura plus une cible à éliminer mais trois.

— Le type en question ne s'étant pas vautré entre nos cuisses, le gamin et moi serions bien infoutus d'en pondre le portrait-robot, ni de nous souvenir s'il sentait la friture ou le monoï. Comme témoins potentiels, avouez qu'on fait mieux.

Alors qu'au fond de moi, j'admets que cet abruti n'a pas tout à fait tort, je persiste à croire que nous ne risquons rien.

— Quant à vous, vous détenez ses empreintes de pas, son ADN sur le morceau d'emballage, vous allez l'identifier, si ce n'est déjà fait.

— Affirmatif et négatif.

Il mériterait des baffes avec cette manie de répondre par énigmes. Je m'impatiente, portant mon poids d'une béquille à l'autre.

— Le rôdeur n'existe pas, il y a eu...

— Taratata, n'essayez pas de m'embobiner, j'ai vu les traces qu'il a laissées.

— Pourriez-vous cesser de m'interrompre ? Les empreintes que vous avez vues sont le fruit d'une plaisanterie de mon lieutenant. L'ADN retrouvé sur l'emballage de la confiserie n'est pas celui d'un rôdeur, mais le mien.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites. Vous avez picolé ?

Son blanc d'œil n'est pas jaune, son teint est frais, je répugne à lui demander de me souffler son haleine en pleine figure. Les secondes s'empilent, mon interlocuteur aurait dû éclater de rire.

— Si ce que vous dites est vrai, il n'y a plus de rôdeur. S'il n'y a plus de rôdeur, il n'y a plus de danger. Allons retrouver ma voisine lui annoncer la bonne nouvelle et rentrons chez nous.

— Ça vous arrive de réfléchir ? Mettez-vous deux secondes dans la tête de cette fille. Elle est convaincue que le rôdeur existe. Pour elle, que les empreintes soient une supercherie ne change rien à l'affaire, un homme la traque. Et depuis longtemps. Depuis qu'elle a changé d'identité et choisi de s'invisibiliser au Grenat.

— Cet homme existe... Les traces de pas ne lui appartiennent pas. Cela veut dire qu'il ne l'a pas localisée. Une demi excellente nouvelle... Puisque vous savez où elle est, allons la prévenir !

— Je savais où elle était cette nuit, nuance. Depuis son téléphone est muet. Elle s'en est débarrassé ou l'a jeté dans l'Océan.

Mon téléphone quant à lui fonctionne parfaitement. Petit m'appelle. Deux lancers de béquille, histoire de mettre un peu de distance entre le flic et moi, et je décroche.

— Elle fait la plonge *À la Baleine bleue* ! s'exclame mon coéquipier. Voilà pourquoi Ulysse s'arrêtait devant chaque restaurant. Elle a poussé la porte de plusieurs établissements avant de trouver une place.

— Ne la perds pas de vue, ne parle à personne, j'arrive.

— Alors ? s'impatiente le commandant.

— Pithécanthrope junior a levé le gibier.

30. Tirons à la courte paille

À Terre. Station balnéaire, restaurant La Baleine bleue.

Petit est attablé près de la porte des cuisines, Ulysse assis à ses pieds. Tous les sens en éveil, l'animal fixe l'huis du regard. Sa concentration est digne d'un fantassin guettant le signal du branle-bas de combat. Le théâtre des opérations n'est pas un champ de bataille mais une salle de restaurant à l'ambiance feutrée.

— Tu t'en sors bien, Petit, dis-je, en référence au calme apparent du chien.

— Oh mais il est prévenu ! S'il aboie, pas de gamelle !

Cette entrée en matière touchant à sa fin, le moment est venu de lui présenter le commandant.

— La police ? s'inquiète mon jeune associé.

— Oui, enfin, si l'on veut, dédramatisé-je. Monsieur souhaite faire équipe avec nous.

Inutile de préciser qu'on se serait bien passés de ses services.

— Elle est à l'intérieur ? interroge le flic en sourdine.

— Oui, on l'aperçoit devant l'évier quand la serveuse pousse la porte, répond le gamin sur le même ton. Elle porte un tablier bleu, noué à la taille.

— Elle sait que tu es là avec son chien ?

— Non, je préférerais vous attendre. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Ce « vous » qui m'est ostensiblement destiné, me fait chaud au cœur.

— Il est presque quatorze heures, laissons-la terminer son service, décide le policier.

Il s'assied en face de Petit, et sans demander notre avis, commande trois cafés.

14 h 15, les derniers clients réclament l'addition. La serveuse, les bras chargés d'assiettes, pousse la porte des cuisines. J'entrevois ma voisine jouant du robinet flexible devant un évier en inox. Nous l'avons retrouvée ! Nous l'avons retrouvée ! scandé-je in petto comme pour me convaincre de la réalité de cette prouesse. Dans quelques minutes, nous l'accompagnerons à son meublé, elle rassemblera ses affaires, ensuite nous la conduirons en

lieu sûr. Je connais une planque, a déclaré le flic. Le gamin et moi, on s'est regardés, surpris. Sans meilleure proposition, nous avons continué à touiller notre café.

Le temps s'étire. L'occasion d'observer ceux qui m'entourent. Je trouve le policier vraiment préoccupant. Trois fois, il a ordonné au gamin de rentrer chez lui. Trois fois, Petit a dit non. Entre eux, ça va mal finir.

Le nouveau va-et-vient de la porte battante me détourne de leur bras de fer psychologique.

— Vous avez remarqué ?

Mon auditoire fait non de la tête.

— Un truc bizarre... Elle doit bien faire dans les vingt kilos.

— Qui, quoi ? s'alarme l'enquêteur.

— La marmite en fonte, pleine de soupe ou de purée, d'ici c'est difficile à dire, oui, bon, on s'en fout, eh bien, ma voisine l'a soulevée comme s'il s'agissait d'un minuscule dé à coudre ! La personne au tablier bleu est un haltérophile !

La laisse du chien se tend d'un coup sec dans la direction opposée aux cuisines. Le corps d'Ulysse ondule de partout, envoûté par une espèce de danse du ventre canine. Campée au milieu de la salle, ma voisine. Poings sur les hanches et une tête des très mauvais jours.

— Qu'est-ce que vous prenez ? Thé ? Café ? suggère-je, arborant mon sourire le plus engageant.

— Tirez-vous. On ferme.

— Eh bien, Voisine, en voilà une façon de parler aux clients !

Heureusement pour elle, son patron porte un casque sur les oreilles. Le restaurateur vient de s'attabler derrière une pile de dossiers. Après un bref instant, nos retrouvailles piquent sa curiosité.

— Baissez la grille et discutez un moment avec vos amis, suggère-t-il à son employée en parlant trop fort. Votre compagnie me rendra cette comptabilité moins pénible.

Mon sourire s'étire d'une oreille à l'autre ; Ulysse poursuit son numéro de charme ; la main du policier invite la fugitive à notre table ; Petit ménage une place à ses côtés. Nos regards masculins dégoulinent de bienveillance, nettoyés, cela va de soi, de toute arrière-pensée séductrice. L'indomptable créature ne bouge pas d'un millimètre. Une bitte d'amarrage rivetée sur un quai. Cette femme immobile ignore qu'elle dérive. Au risque de me répéter, tout dérive, Univers et humains, certaines personnes plus que d'autres, ajoutant à leur trajectoire

personnelle, la trajectoire des astres. Elle l'ignore, mais ce qu'elle fuit est le centre de gravité de sa trajectoire. Une orbite dont le point de départ reviendra à intervalles réguliers. Autrement dit : ma voisine ignore qu'elle déconne à plein tube.

J'attaque :

— Vous ne pouvez pas continuer comme ça.

Ma voix a empli la salle, frappé les esprits, excepté celui du patron préoccupé par les factures à payer.

— Aucune destination, aucun projet, fugitive à perpétuité. Des poteries hier, des casseroles à laver aujourd'hui, et demain ? Une chose est sûre, vous sacrifiez vos plus belles années à un salopard qui vous terrorise à distance. Vous vous terrez au Grenat parce ce qu'en Ville, vous le voyez à chaque fois que vous croisez un homme. Parlez, bon sang ! au lieu de perdre votre vie à brouiller les pistes. Bientôt vous serez une vieille fille desséchée, en proie à la démence. Un raisin sec tout rabougri qui fera peur aux enfants, déclenchera les rires mauvais et les jets de pierre sur votre passage. Déjà, vous parlez tout haut, ne niez pas, je vous ai entendue. Vous hurlerez votre angoisse au Ciel, à votre paillason, à votre brosse à dent. Vous serez une voix inutile dont personne ne se souviendra du timbre. Reprenez possession de votre existence !

La colère enflamme les pupilles de la jeune femme. Exactement l'effet recherché. Je conclus :

— Au lieu de fuir, avancez sur le chemin de la raison. Personne ne dit que c'est facile. Dites-vous une chose : seul le premier pas coûte.

— Parce que vous avancez, vous ? Quel est votre score aujourd'hui ?

Les visages du flic et du gamin pivotent dans ma direction. Cette vipère enfonce le clou :

— Combien de mouches avez-vous capturé ? Combien de « mes » boucles d'oreille avez-vous trouvées ? Combien d'évanouissements, de tentatives de suicide à votre actif depuis ce matin ? Quel est le score de mon donneur de leçon ?

Mes comparses sont captivés, littéralement pris dans ses filets. « Moucher » l'impertinente avant qu'elle ne leur dresse un tableau psychiatrique trop inquiétant. Déstabilisé, la répartie cinglante et définitive que j'aurais souhaitée lui envoyer dans les dents, tarde à venir. Alors que tous les ressorts de la diplomatie semblent épuisés, qu'il faudra user de la force, d'une ruse policière, voire des deux pour obtenir la coopération de ma voisine, au moment donc où la situation semble au point mort, Petit vole à ma rescousse :

— Nous sommes entre nous, personne ne nous écoute...

Son regard coule vers le patron de l'établissement qui à présent se trémousse sur sa chaise, probablement emporté par l'euphorie des recettes engrangées.

— ... Je propose, reprend notre benjamin, que chacun raconte son secret le plus douloureux. Quatre existences, quatre récits. À la fin, on vote pour l'histoire la plus cruelle. Le gagnant, ou la gagnante, recevra des trois autres un cadeau... Par exemple, le livre de son choix ou une entrée de cinéma...

Voilà un jeune homme doté d'un admirable esprit d'à-propos, pourtant j'explose :

— Une resucée des Alcooliques anonymes ? plutôt crever !

— Idée épatante ! s'enthousiasme le commandant, balayant mon avis d'un revers de main. Aucune vie n'échappe aux drames. Chacun sera un jour traversé par un malheur qui le dépasse.

La voisine lève les yeux au ciel, exaspérée d'être assommée de tels poncifs.

— ... La parole libère. J'en parle en connaissance de cause, reprend l'enfonceur de portes ouvertes. Nombre de voyous que j'ai fait parler m'ont remercié de les avoir allégés d'un poids qui les empêchaient de vivre. Tirons à la courte paille qui sera le premier à raconter son histoire. À moins qu'il n'y ait un, ou une, volontaire ?

Contre toute attente, la fille grommelle « qu'on en finisse » et s'assied à notre table.

Comme personne ne souhaite être le premier à jeter son intimité en pâture, le flic soulève quatre cure-dents du flacon mis à disposition sur la table. Il en étête trois sur les quatre, les dispose ensuite sur la table du plus petit au plus grand afin qu'on s'assure de l'absence de tricherie. Grand Manitou place les cure-dents au creux de sa main, tapote et aplanit le niveau qui dépasse, nous les présente tour à tour.

Petit a tiré la plus petite paille. Ma paille, intacte, me place en dernière position. Répit dérisoire, répit tout de même.

Petit n'a pas encore parlé, mais rien qu'à voir sa tête, j'ai envie de me dissoudre. Impossible de ne pas entendre la tragédie qu'il s'apprête à nous livrer :

— J'avais dix-sept ans quand ma mère est morte. Mon père m'a fichu dehors le jour de l'enterrement. Ta mère s'envoyait en l'air avec tous les connards du quartier ! Tu sais à qui tu ressembles ? au coiffeur ! Je devais entrer à l'école d'ébénisterie. Je rêvais d'apprendre la restauration des meubles anciens. Aujourd'hui, j'enchaîne les petits boulots, je squatte chez des copains, je récupère leur pain sec. Espérant qu'un jour, j'aurais assez d'argent pour payer mes études. En attendant, je vis comme un SDF.

— Tout ce déballage, désolé, je ne peux pas. N’y vois rien de personnel, Petit. Ton histoire est navrante et j’espère sincèrement que tu trouveras une solution. Je ne me prêterai pas à cet exercice. De toute façon ma bibliothèque regorge de livres que je n’ai pas lus.

Autour de la table, on fait comme si je n’avais rien dit. Le flic exhibe son cure-dent à la collégiale. À mon tour, dit-il, le dos légèrement voûté.

Quelle bavure sordide ce vieux flic va-t-il choisir parmi toute sa panoplie ? Une voix intérieure me supplie de vider les lieux. Suées, compression de la poitrine, emballement cardiaque, pourtant, je reste, car après lui, elle parlera.

Les mains plaquées sur les oreilles, la voix du sexagénaire s’insinue en moi, m’imposant un drame supplémentaire. Drame qui deviendra grenades à fragmentation. Des mini bombes qui éclateront tout au long de ma vie, au moment où je m’y attends le moins, de préférence en plein bonheur.

Il a éteint le soleil qui brillait pour lui. La femme qu’il a épousée est devenue l’ombre d’elle-même. Par sa faute.

— C’est le propre de tous les maris, non ? commenté-je sans allant.

Un visage de vieillard transparait sous celui du policier. Je le supplie d’arrêter, en vain. S’ensuit sa litanie de vieux croûton. Pour faire court : quarante ans avant de se rendre compte du mal qu’il infligeait à son épouse. Pendant qu’il menait carrière, elle assurait l’intendance domestique (il a buté sur le mot carrière). Vie recroquevillée dans une cuisine de vingt mètres carrés... dépression... agrippée aux jupes de ses amies... Ses extras : des bigoudis la veille d’une invitation, un collier en sautoir sur un chemisier repassé... Il jure devant nous d’offrir à sa femme cinq belles années, les dernières de leur vie avant qu’un des deux ne se retrouve grabataire...

Bousiller une vie n’est pas très original. M’est d’avis qu’il n’a pas détruit uniquement celle de son épouse, tu penses un flic... La consternation consécutive écrase les deux jeunots plus sûrement qu’un bloc de béton. Quant à moi, ces confidences franchement décevantes, limite insultantes de ce looser me déçoivent. Où sont passées les histoires de serial killers ? S’il nous avait raconté qu’un jour, il a dégommé Mange-morts, l’affreux cannibale, en se pissant dessus de terreur, avant de se rendre compte que le type qu’il venait d’abattre était le nouveau locataire de l’appartement, et que maintenant il lui fallait vivre avec ça. Là, d’accord, il y avait un peu de matière. Bon, après cette histoire de gnognotte, à elle, maintenant !

Ensuite ce sera mon tour. J’ai mon idée là-dessus. L’entrée principale étant fermée par une grille métallique, l’issue de secours au fond des cuisines sera ma planche de salut. Dès

qu'elle aura fini de parler, je me lèverai prétextant un besoin pressant, et hop, m'engouffrerai par la porte battante et ressortirai dans la rue, libre comme l'air.

Mes projets d'évasion n'empêchent pas mes mains de trembler, son regard à elle, posé sur moi, est anormalement serein. J'y lis : Tout ceci est d'un ennui. J'espère que votre histoire sera moins tarte que les précédentes. Désolé de vous décevoir, je réponds sur le même mode télépathique, elle est sans intérêt. Vous monterez sur la première marche du podium. Pour le savoir, répond-elle, écoutons d'abord ce que vous avez à dire.

Son cure-dent brisé posé devant elle, ses prunelles brillantes dardées sur ma personne, elle déclare :

— Je parlerai en dernier. C'est non négociable.

Sommé de me confesser, la scène du pub se rejoue à l'infini. Mêmes causes, mêmes effets. Mes tempes cognent, ma vue se trouble. À cela s'ajoute l'insistance du flic. Que vous parliez maintenant ou après mademoiselle, quelle importance ? Allez-y, mon vieux, on ne va pas y passer la journée ! Autour de la table, chacun fait silence, trépignant d'impatience de découvrir la période la plus ignoble de mon passé. Ce monstre qui descend du train à l'instant est un inconnu, je doute encore qu'il vienne pour moi, mes yeux affolés fouillent parmi la foule amassée sur le quai, un autre que moi qui s'élancerait vers lui.

Seulement d'autres décident à votre place, et tous sont unanimes. Mon déballage est le prélude indispensable si l'on veut découvrir le secret de ma voisine. Sauf que je n'ai aucune envie de livrer mes traumatismes à des quasi inconnus qui ne manqueront pas de les colporter aux quatre coins du Pays.

Refus, injustices, intrusions, cocktail explosif, dans un instant je vais m'écrouler. Une voix lointaine, étouffée, celle du flic je crois, ordonne : Patron, quatre cognacs, vite !

Au travers d'un rideau de larmes apparaissent quatre petits verres au contenu ambré. Quatre minuscules soldats, postés en ordre de bataille devant ma citadelle, prêts à enfoncer mes dernières défenses. Scintillants à travers le brouillard, ces étrons de couleur fauve singent l'ambre de la boucle d'oreille. En quatre exemplaires.

— Buvez, mon vieux, ça vous donnera du courage.

Mû par un instinct de survie, j'obéis.

Quatre verres en quatre secondes, mon estomac se coagule.

31. Outing

À Terre, Station thermale, restaurant La Baleine bleue.

Dans l'atmosphère figée, tout le monde attend mon coming-out. Suis-je toujours le seul à être révolté par l'obscénité de la situation ?

Chacun, à sa manière, me presse de faire le grand saut. Petit m'encourage d'un hochement de tête ; commandant m'offre un sourire qui se voudrait apaisant ; elle qui, je ne sais comment a deviné mon projet de fuite, qui a manœuvré de telle sorte que je ne puisse me dérober, me fait comprendre ce qui suit : Comment vous aider si vous ne parlez pas ? C'est ce que vous me rabâchez, n'est-ce pas ? Cela vaut « surtout » pour vous.

Depuis l'épisode du pub, des visions du passé ont ressurgi. D'abord, de simples flashes, leur fréquence augmentant, la chronologie des faits s'est peu à peu reconstituée. La vérité a chassé le déni. Les mains moites, le cœur battant, pressé par l'auditoire, je vois mal comment échapper à la grande débâcle.

Je ferme les yeux. Comme si les faits s'étaient déroulés hier, les bruits, les couleurs, les odeurs de cette journée-là ressurgissent intactes.

Seul le premier pas coûte, rappelle une voix féminine.

— Je ne suis pas prof, mais biostatisticien.

Premier pas, suivi d'un silence tapis rouge.

— Je dirigeais une start-up, spécialisée en génétique.

— Continuez, mon vieux, bravo.

— Oui, bravo, enchérit Petit.

En seulement deux tirades mon public est conquis.

— Il y a deux ans, j’ai embauché ma meilleure amie. Nous avons fait nos études ensemble. Une bosseuse, quelqu’un en qui j’avais confiance. Un an plus tard, je lui proposais de devenir mon associée.

Deuxième pas.

Quatre nouveaux étrons ambrés atterrissent sur la table. J’en siffle deux.

— Ce jour-là, elle porte des baskets roses. On s’engueule à propos de notre boîte. Sa gifle, je n’ai pas vu venir. Entre nous, tout roulait, symbiose amicale, intellectuelle. Les propositions d’investisseurs affluaient. Notre entreprise était à un tournant stratégique : poursuivre seuls une année supplémentaire ou ouvrir le capital aux financiers. Cette dernière possibilité permettait de soutenir notre croissance, au prix de notre liberté. J’optais pour la première option. Elle et moi en avions discuté quelques jours auparavant. On était d’accord : on s’accordait encore un peu de temps avant de prendre une décision. Seulement j’avais sous-estimé l’appétit de mon associée. Le sujet de notre discorde ? une lettre signée de sa main, oubliée sur l’imprimante. Il y était question de mon licenciement pour faute grave. Elle m’accusait de supprimer les mails des clients. J’ai rétorqué : mais qu’est-ce qui te prends ? Interrogeons le serveur informatique, lui ne ment pas. Il prouvera qu’aucun mail n’a été détruit. Elle me répond on verra ça plus tard. On en reste là. On travaille comme des fous, je mets ça sur le compte de la fatigue, mais en fin d’après-midi, au détour d’une discussion avec notre secrétaire, celle-ci évoque un rendez-vous de mon associée avec un avocat. Rendez-vous auquel je n’ai été ni convié, ni informé de sa tenue. Je comprends alors ce qui se trame dans mon dos. Le conseil de mon associée lui a suggéré de m’évincer de mon entreprise à moindre frais. Prétexter une faute professionnelle bidon est ce qui se fait de mieux en la matière. Je détruirais les mails des clients, causant un préjudice financier à notre start-up si prometteuse. Je pardonne tout, sauf la trahison. Nous sommes vendredi soir. Nos salariés sont partis en week-end, mon associée fait l’inventaire de notre collection entreposée dans la chambre froide. Une chambre de six mètres carrés, réglée sur 18°C, qui héberge notre élevage de mouches. Des drosophiles destinées aux chercheurs du monde entier. Le catalogue complet de la mouche génétiquement modifiée, bestiole prisée par la fine fleur de la recherche internationale dont le dada est le génome humain. De la droso en pagaille, stockée en tubes, codifiée, bichonnée, alimentée par un substrat nutritif. Chaque tube contient soixante pupes, qui deviendront mouches, et au bout de dix jours d’incubation, ces mouches pondront à leur tour. Des tubes conditionnés en plateau de cent, des colonnes de plateaux sur toute la circonférence de la pièce. Chaque tube contenant

en moyenne soixante individus, la pièce héberge environ vingt mille drosophiles, plus le casier de mouches à viande. L'endroit parfait pour une explication... Voilà, vous savez tout.

— Vous rigolez, mon vieux, votre histoire commence à peine. Buvez !

— Je suis suspendue à vos lèvres, sourit la fille.

— Moi aussi ! s'exclame Petit.

Je vide les deux derniers étrons.

— J'entre. Dans l'exiguïté de ces six mètres carrés, mon associée tente à nouveau de me gifler. Cette fois, j'esquive. En bloquant son poignet, mon bracelet de montre arrache sa boucle d'oreille. Du sang gicle. Lobe fendu. Sa blouse est constellée de taches rouges. Elle veut sortir, me bouscule, mais j'exige une explication, qu'elle me dise droit dans les yeux pourquoi elle me fait ça. Je la repousse. Son épaule heurte l'étagère des mouches à viande. Le casier tombe, des centaines de colonies s'échappent. Sans réfléchir, je referme la porte sur elle. De l'autre côté, des cris, des coups désespérés. Je déplace le réfrigérateur du labo contre la porte de la chambre froide. Je sors prendre l'air. Voilà. À vous, mademoiselle.

— Taratata, vous en avez gardé sous la semelle.

Quatre nouveaux étrons apparaissent comme par magie. Après cette tirade, j'en siffle deux. Devant moi, dix verres vides, à moins que je ne voie déjà double. Une chose est sûre ce cognac vaut un penthotal de dernière génération. Il n'y a pas à dire, le vieux singe a du métier.

— Allez, mon gars, reprenez, vous y êtes presque !

— Dehors, soleil violent, vacarme des cigales, menthol des pins alentours. J'allume une clope. Cliquetis au poignet gauche. Une breloque pendouille accrochée à ma montre. Un morceau d'ambre taillé en forme de larme. Je fourre le bijou dans ma poche de pantalon.

En prononçant ces paroles, tout s'éclaire. Je portais ce pantalon la nuit de l'ouragan. En sortant les clefs de ma poche, la boucle d'oreille a dû tomber sur la marche du phare. Une main impatiente s'agite devant mes yeux.

— Comment elle et moi en sommes arrivés là ? Les pistonnés sont des bombes à retardement. À l'époque, je l'ignorais, pas mon associée. À tout moment, sa légitimité pouvait être remise en question par les financiers. Le créateur, c'était moi ; l'idée, c'était moi ; la vision, c'était moi aussi. Sacrée épée de Damoclès. La pistonnée, l'amie en qui j'avais confiance, décide d'effacer la manière dont elle a été embauchée en me licenciant. Tout notre savoir traduit en procédures et modes opératoires, elle veut poursuivre l'aventure sans moi. Sauf qu'elle n'est pas aussi brillante qu'elle s'imagine. On peut être bosseuse, une machine à penser et ne pas savoir raisonner correctement, ni se rendre compte de ses propres limites. Propulsée à la tête de

l'entreprise, les actionnaires découvriront que la nouvelle dirigeante a atteint son niveau d'incompétence, phénomène connu sous le nom du syndrome de Peter. Elle sera virée elle aussi, c'est l'évidence. Mais après ce qui vient de se passer dans la chambre froide, j'ai déjà perdu. La première chose à faire est de rentrer au labo la libérer. Sinon les mouches s'emploieront tout le week-end à lui pondre dans les narines et les yeux. Personne ne peut lutter quarante-huit heures contre les pulsions de vie de ces insectes. Si elle respire des mouches, elle est foutue, elle le sait. Elle doit hurler de terreur, prisonnière d'une cellule infestée de mouches dont la population s'accroît déjà. Se faire licencier est une chose, devenir un meurtrier en est une autre. Je termine ma clope avant de la sortir de là, je réfléchis à la négociation. Montant de mon chèque d'indemnités contre licenciement abusif, montant de mes royalties contre l'exploitation de mon brevet. Voilà, vous savez tout.

Deux nouveaux étrons avancent sous mon nez.

— La porte du labo refuse de s'ouvrir. Je m'y reprends à plusieurs fois avant de comprendre. Badge refusé. Cette garce avait pensé à tout. Je me serai pointé le lundi matin sans pouvoir entrer. Viré de ma boîte. Maintenant le campus est désert, la seule solution pour la libérer est d'appeler l'entreprise de gardiennage. Chose faite, je pars en ville, direction le cabinet d'avocats le plus proche. Un cador en droit des affaires accepte d'être mon conseil. L'argent ne résoudra rien. Trahi par une amie au visage d'ange, crucifié par un Judas en jupon, le traumatisme est là. Absorbé par mes pensées en ressortant du cabinet, je n'entends pas la voiture arriver.

Vidé, affalé sur la table, le museau de mon brave Ulysse posé sur ma cuisse, je suis incapable de poursuivre. Le commandant prend le relais : renversé par une voiture, amnésie traumatique, hôpital psychiatrique, vous en partez en douce, des traitements que vous ne prenez pas, votre cerveau se débrouille comme il peut, déni, souvenirs-écrans, mise sous tutelle, votre avocat se charge d'obtenir réparation, s'ensuit votre disparition volontaire, appelez votre mère, nom d'un chien, vous vous inventez une nouvelle identité et une nouvelle vie : un prof venu au Grenat se remettre d'un burn-out.

— C'est à peu près ça, soufflé-je d'une voix atone.

Sentant son regard sur moi, je relève la tête. Elle m'observe, menton dans la main. Son air amusé semble dire : C'est bien ce que je craignais, votre histoire ne casse pas trois pattes à un canard.

Station Balnéaire, La Baleine bleue. Quinze verres de cognac plus tard.

Son expression a changé. La lueur amusée qui illuminait ses prunelles s'est éteinte, son buste s'est raidi, ses mains se sont volatilisées. Si elle arrive à parler de son viol devant trois hommes, je lui tire mon chapeau. À sa place, je me serais enfuie à l'autre bout de la galaxie. Les orteils au bout du plongoir, elle prend une ample inspiration avant de sauter dans le vide.

Les yeux fermés, elle revit le point de basculement de son existence. Une introspection vécue des milliers de fois, disponible à la demande, victime de son esprit hanté d'un impossible oubli.

Sans nous regarder, elle raconte. Ses paroles s'égrènent, mécaniques.

Il y a trois ans, elle aimait un homme marié. Ce jour-là, un 3 septembre, il l'appelle. Il demande pourquoi elle est venue la veille à la clinique où il exerce. Elle traverse une période de grande fragilité, elle s'emporte, s'étonne de ce que cela peut lui faire puisqu'il l'a larguée deux semaines auparavant, par texto. Il rétorque : ma femme se doute de quelque chose, je n'avais pas le choix. À son tour elle réplique : en quinze jours, tu aurais pu trouver cinq minutes pour m'appeler. Il esquive, le ton monte, la scène éclate. Il revient à la charge, exige qu'elle s'explique. Tu veux savoir pourquoi je suis venue à la clinique ? Certainement pas pour te voir. Tu m'as flanquée à la porte en oubliant de reprendre tes ordures. Alors, j'ai fait le ménage. Elle le laisse digérer l'information. Tu étais enceinte de moi ? De qui d'autre, à ton avis ? Tu as avorté sans m'en parler ! C'était mon enfant ! Ensuite, il y a eu une voix de femme, l'épouse rentrée plutôt que prévu. Elle a entendu son ex la supplier : Chérie, pose ça. La femme a hurlé : Tu as un enfant avec une autre ? On était d'accord pour adopter. Il n'y a pas d'enfant. Pose-ça ! Sa femme s'est planté un couteau de cuisine dans le ventre. Artère hépatique sectionnée, hémorragie fulgurante. En une minute, c'était fini.

Ses yeux s'ouvrent.

— En l'espace de deux jours, j'ai tué deux personnes. Mon enfant à qui je n'ai laissé aucune chance et une femme qui ne m'a rien fait. Et je suis libre comme l'air. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Dans le silence pétrifié, à peine troublé par la respiration d'Ulysse, je fulmine in petto : quelle comédienne ! Cette peste n'a pas fini de nous faire tourner bourriques.

Le flic et moi, on se concerte du regard, plus médusés qu'irrités avant que ces qualificatifs ne s'inversent. Il est le premier à reprendre ses esprits :

— On s'en tape de ce fait divers ! On veut l'histoire du violeur !

— Désolée de vous décevoir, cette histoire n'existe pas.

Petit toussote :

— Laissons mademoiselle tranquille.

Le flic tape du poing sur la table. Ulysse sursaute et se met à grogner.

— Conneries ! Il me faut ce violeur, un point c'est tout !

*

Huit nouveaux petits soldats en armure d'ambre font leur apparition. Plus la tournée du patron, ça fait trois par personne. Si je compte bien, avec les douze précédents, j'en suis à mon quinzième cognac. Au dixième, je me serais exclamé : l'ambre, quelle belle couleur chatoyante ! Des progrès à pas de géant, je vous dis. Maintenant je me sens vraiment bien. Je n'en dirais pas autant de mon voisin de droite dont les muscles maxillaires tressaillent de colère, je crains qu'il ne finisse par se broyer une molaire. Petit semble sur l'expectative. Son regard enamouré qui caressait encore il y a peu ma voisine est plus indécis. Ma voisine ? elle arbore un visage de tragédienne grecque. Si elle dit vrai, son fardeau est obèse. Deux vies innocentes ôtées à cause de convenances personnelles. Pas besoin de consulter l'arbitre, elle gagne la première marche du podium et une énorme médaille en or massif à lui faire ployer la nuque.

Le drame pousse à l'exil. Fuir pour survivre. Substituer les images envahissantes par de nouveaux paysages, les anciens démons par de nouvelles rencontres. Côtoyer ce qui n'a aucun lien avec ce que vous fuyez. Il n'y a jamais eu de violeur, a-t-elle déclaré. Sa ration de cognac sifflée, elle s'apprête à livrer la suite du récit.

Son ancien amant a juré qu'il se vengerait, qu'elle ne sera jamais en paix. Elle devait disparaître. Cet exil au Grenat était aussi le moyen de faire pénitence. Après le drame, elle s'est

fait la promesse de ne plus jamais tomber amoureuse. Je comprends à présent son évitement à mon égard, et en suis tout chose. Sentiment de fierté vite douché car elle ajoute : un strict évitement des hommes est un comportement inhabituel pour une fille de mon âge, une rumeur de viol a enflé à Terre. Elle ne l'a pas démentie, cet écran de fumée tombait à pic. Maintenant que son ancien amant l'a retrouvée, elle doit à nouveau changer d'existence.

Le commandant lui demande le nom de cet homme. Elle refuse de répondre. Si elle le dévoilait, se justifie-t-elle, elle livrerait du même coup son véritable nom à elle, et par conséquent, se mettrait en danger.

— Les empreintes de pas autour de votre maison n'appartiennent pas à votre ancien amant, réplique-t-il.

Elle fronce les sourcils et s'emporte.

— C'est maintenant que vous le dites !

— Elles sont celles de mon lieutenant, qui a tenté de les faire passer pour miennes.

— À quoi vous jouez ? s'agace-t-elle.

— J'ai une autre histoire à vous raconter : celle de mon indélicatesse avec la procureure.

— Ah pitié ! j'ai eu ma dose de drames pour aujourd'hui ! m'emporté-je à mon tour.

Encore parlé dans le vide, personne ne m'écoute.

— J'ai trois jours pour retrouver votre violeur, sinon il me sera impossible d'offrir les belles années que je dois à mon épouse.

— Mais puisque je vous dis...

— Mythe ou réalité, on s'en tape. Il me faut un violeur.

— Qui aimerions-nous accuser de viol ? s'enthousiasme Petit comme s'il s'agissait du dernier jeu à la mode. Mon beau-père ferait un excellent candidat. Ça lui apprendrait à jeter un enfant à la rue.

— Le lieutenant, enrage ma voisine. Ça lui apprendrait à me terrifier et accuser injustement un commissaire. Par sa faute, j'ai coulé mon bateau et abandonné mon chien.

Je me passe la main sur le visage. Une tablée de frappadingues qui, si on les laissait faire, auraient vite fait de constituer un tribunal rendant justice sans procès. Rien n'est plus terrifiant qu'une vindicte populaire assoiffée de sang.

— Et vous, Prof ? entonnent-ils en cœur.

— L’avocat de mon associée, pardi ! je réponds soudain bouillonnant d’une rage trop longtemps refoulée. Ça lui apprendra à lui suggérer de m’accuser de fautes professionnelles bidon.

— Vous êtes débiles, tous autant que vous êtes ! s’insurge le flic. Il me faut un violeur « mort ». Viol de mademoiselle élucidé, coupable décédé, idéalement un clochard dont personne ne viendra réclamer la réhabilitation posthume, n’ayant aucun lien avec aucun d’entre nous. Enquête classée, sans remuer la merde, gage d’un départ à la retraite dans la dignité. Il me faut un nobody mort, pigé ?

À Terre.

Nous rentrons sous une pluie fine mais tenace. Dans la voiture du commandant règne une touffeur douillette. Ulysse dort à l'arrière, j'émerge mollement d'un assoupissement qui m'a saisi dès les premiers kilomètres. La concentration avec laquelle le policier fixe la route m'interpelle. Elle ne ressemble pas à celle du conducteur conscient d'avoir un peu trop bu mais pas assez pour s'interdire de conduire et dont l'œil morne et immobile trahirait sa pensée chancelante : OK, mes réflexes sont un chouia diminués, je m'en vais te redoubler de vigilance, ce n'est pas ce soir que les lapins blancs me retrouveront encastré dans un platane.

Je l'ai surveillé au restaurant, ce petit malin n'a bu que deux cognacs.

Ses desseins me sont apparus durant mon demi-sommeil. Une ruse bien meilleure que celle d'accuser de viol un individu décédé. Car ce stratagème nécessiterait d'acheter la complicité de ma voisine. Que gagnerait-elle à souiller la mémoire d'un mort ? Saurait-elle répondre aux interrogatoires, déjouer les questions tordues, contradictoires, à rebours ? Saurait-elle convaincre le lieutenant, la procureure ? Que gagnerait-elle si elle y réussissait ? la satisfaction d'offrir une retraite dorée à un couple immoral ? Si elle échouait ? une peine pour faux témoignage. Ma voisine vit de peu, s'accommode de peu. Si ce flic ripoux lui proposait de l'argent, il y a fort à parier qu'elle le refuserait. Le commandant est parvenu à cette conclusion : plan A foireux, passons au plan B. Un coupable en puissance, au mobile en béton : la victime collatérale d'un double meurtre. L'ex-amant, celui qui perd en quarante-huit-heures femme et enfant. Pour retrouver ce pauvre bougre, il suffira au commandant de croiser les données suivantes : suicide par arme blanche d'une épouse de médecin, médecin travaillant dans l'une des rares cliniques du pays autorisées à pratiquer l'avortement. Un jeu d'enfant.

Le flic entrera en contact avec sa cible. Incognito. Et d'une manière ou d'une autre, l'endroit où se cache ma voisine sera révélé au médecin.

L'ancien amant sera arrêté juste avant la rencontre, on trouvera une arme sur lui. Le commandant prétendra avoir sauvé la vie de ma voisine.

Dois-je fermer les yeux ou l'empêcher d'exécuter son plan ?

L'épouse de ce flic ripoux coulera une retraite paisible en compagnie d'un mari au prestige intact. Ma voisine ne sera plus torturée par l'existence d'un vengeur en puissance. Le médecin portera d'un bracelet électronique et aura pour obligation de ne plus entrer en contact avec son ancienne maîtresse.

Ce ne sont pas tes affaires, adjuge une voix intérieure. Remets-toi d'aplomb avant de vouloir remettre le monde en ordre de marche.

34. Une épouse peut en cacher une autre

À Terre, domicile du commandant.

— Tu aurais dû m'avertir que tu serais accompagné, j'aurais préparé un gâteau.

Ces paroles émanent d'une femme sans âge venue nous accueillir à la porte d'un pavillon d'un secteur résidentiel en périphérie de la Ville. Intriguée par ma jambe plâtrée, mon visage tuméfié, la curiosité de mon hôte se manifeste sans tarder :

— Mon pauvre, que vous est-il arrivé ?

— J'ai chu.

— Ce dût être une sacrée chute.

— Chérie, notre invité s'est relevé depuis. Prépare-nous une tasse de thé, la route a été longue.

L'épouse du commissaire trotte en direction de la cuisine. Ayant été invité à pénétrer au salon, je m'affale dans un fauteuil à oreilles, étire mes guiboles de tout leur long. Mes paumes délaissent les poignées des béquilles pour le velours des accoudoirs. L'intérieur de cette maison est impeccable. Des photos aux murs témoignent d'une époque avec enfants. Pas un grain de poussière ne vole dans les derniers rayons du jour qui traversent la pièce.

Sifflement d'une bouilloire, bruit de pas en sens inverse, filet de voix intimidée qui dit heureusement il restait des biscuits de dimanche.

Par politesse, je me retiens de tous les enfourner.

Sucre, lait, tout y est, ah non, il manque les serviettes... Le mari agacé demande à sa femme de s'asseoir. Un silence s'étire, troublé par le craquement des sablés sous nos dents. Après quelques tâtonnements, nous trouverons bien un sujet de conversation. Votre thé est excellent, proposé-je avec sincérité. Ma tasse fait un bruit mat quand je la repose sur sa soucoupe. L'épouse vient, elle aussi, de reposer sa tasse. Bruit identique de faïence contre faïence. Ça fait tilt. Ce service à thé d'une facture irrégulière, un peu tordue est une céramique artisanale.

Discrètement, je pose ma tasse sur la table et regarde l'avvers de la soutasse, persuadé d'y découvrir le sceau de la Dame au nénuphar.

Nul nénuphar mais un croissant de lune surmonté de deux étoiles. Mon geste n'a pas échappé au commandant qui, après avoir chaussé ses lunettes, retourne sa soucoupe en m'adressant une œillade interrogatrice.

— C'est joli, ce sceau, fais-je innocemment à l'attention de la maîtresse de maison.

Ses joues rosissent.

— Très joli, en effet, abonde son mari. Qui t'a offert ce service ? les enfants ?

Les joues virent au rouge.

Le flic m'interroge en silence : Pourquoi ce trouble chez mon épouse ? C'est toi qui devrais le savoir, je réponds sur le même mode. J'y réfléchis quand même. De deux choses l'une, quelqu'un qu'elle ne peut nommer, lui a offert ce service. Un amant est l'explication la plus probable. On ne peut exclure la possibilité qu'elle se soit offert elle-même ce cadeau, grevant le budget du ménage d'une somme conséquente en cachette de ce vieux pisse-froid.

Un reste de galanterie m'oblige à voler au secours de cette femme.

— Je prendrai bien un verre d'eau.

Tout son être semble me remercier. D'un bond, elle s'éclipse.

— Un verre d'eau, après un thé ? siffle son mari. Expliquez !

Je lui parle du nénuphar, le symbole choisi par la céramiste du Grenat pour signer ses créations, lui assure n'avoir aucune idée à qui pourrait appartenir cette lune étoilée.

L'épouse réapparaît après un temps extraordinairement long pour remplir un verre d'eau. Malgré une carnation moins rougeaude, sa nervosité reste flagrante.

— Pose ce verre et réponds. D'où vient ce service ?

— C'est moi qui l'ai fait !

La réponse, expulsée comme un corps étranger coincé dans la gorge, libère du même coup un trop-plein de rancœurs. Elle n'en peut plus d'être seule toute la semaine, elle a besoin d'un passe-temps. Deux fois par mois, une céramiste dispense des cours de poterie au local des associations. Elle a décidé de s'inscrire.

— La céramiste du Grenat ?

Elle acquiesce.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— Ça t'intéresse de savoir que je prends des cours de céramique ?

Je crois que nous tenons-là notre sujet de conversation.

— Oui, figure-toi, ça m'intéresse. Pourquoi me l'avoir caché ?

— Chacun a le droit d'avoir son jardin secret...

— Vous, fermez-là !

Dehors des aboiements furibonds. Ulysse, enfermé dans le garage, s'insurge qu'on me parlât de la sorte.

— Oh, rassure-toi, il n'y a que des femmes. Pendant que nous modelons, on papote, certaines se confient, ça nous fait du bien.

— Tu parles de notre couple à des inconnues ?

Je me lève lentement, avec une discrétion relative, béquilles obligeant.

Personne ne me retient. Lorsque que je referme la porte, des éclats de voix me parviennent du salon. Pour la première fois de ma vie, j'écoute à la porte.

— La fille de la procureure est l'une des stagiaires. Comme tu travailles beaucoup, je lui ai demandé de toucher deux mots à sa mère...

— C'est toi qui as demandé mon départ à la retraite ?

— Nous ne sommes jamais ensemble !

Épilogue

Mon année sabbatique débute avec un mois de retard.

Après avoir pêché, rentré du bois pour deux maisons, m'être occupé de son jardin, de ses poules, le soir, à l'emplacement où elle entreposait sa barque, j'installe deux chaises longues.

Un peu avant l'heure de la ronde lumineuse, installés sur nos transats respectifs au pied du phare, le nez et la truffe en l'air, nos âmes sondent le Ciel, nos yeux la surface de l'Océan.

Ma voisine m'a juré qu'elle reviendrait au Grenat, seulement après avoir prospecté les galeries de Station balnéaire, profité de la belle saison... Je ne l'ai pas crue, alors j'ai enlevé Ulysse, pour qu'elle revienne.

Qui ? sinon nous, pour voir la beauté du Grenat, lui ai-je dit (ou plutôt supplié) avant de nous séparer sous l'enseigne de *La Baleine bleue*. Sur le moment, il m'a semblé qu'elle a acquiescé.

Depuis, Ulysse et moi attendons son retour, allongés sur la plage de la rade, à l'heure du dernier taxi-bateau.

Table des matières

Table des matières

Du même auteur	2
Note de l'auteur	5
1. Un bar en Ville	7
2. Terra incognita.....	13
3. Repérages	19
4. Piège à loup	23
5. Éclairages	27
6. Nuit d'enfer	31
7. Heures critiques	36
8. À ciel ouvert	43
9. Journal intime	46
10. Visiteurs inattendus	48
11. À rebours	63
12. Baskets roses	71
13. À chacun ses stigmates.....	74
14. Tomber de haut.....	79
15. Sauve qui peut	83
16. Écueils	86
17. Garde à vue.....	90
18. Aux petits soins	93
19. L'appel.....	95
20. Suicidaire, je serais.....	100

21. Décision douloureuse	104
22. Le retour	107
23. Tri sélectif.....	112
24. Trahisons en cascade	114
25. Chercher la femme	125
26. L'Enquête	133
27. Retour au commissariat	136
28. Nouveau séjour.....	140
29. Viens ici, mon garçon.....	143
30. Tirons à la courte paille	150
31. Outing.....	156
32. Brèves de comptoir.....	160
33. Retour vers la raison.....	164
34. Une épouse peut en cacher une autre	166
Épilogue.....	169
Table des matières	170